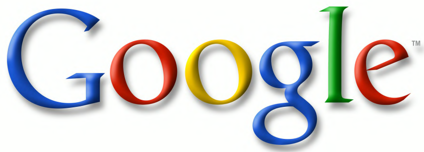
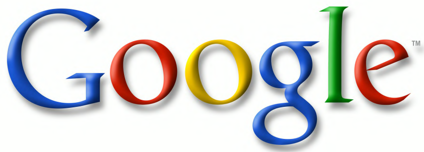
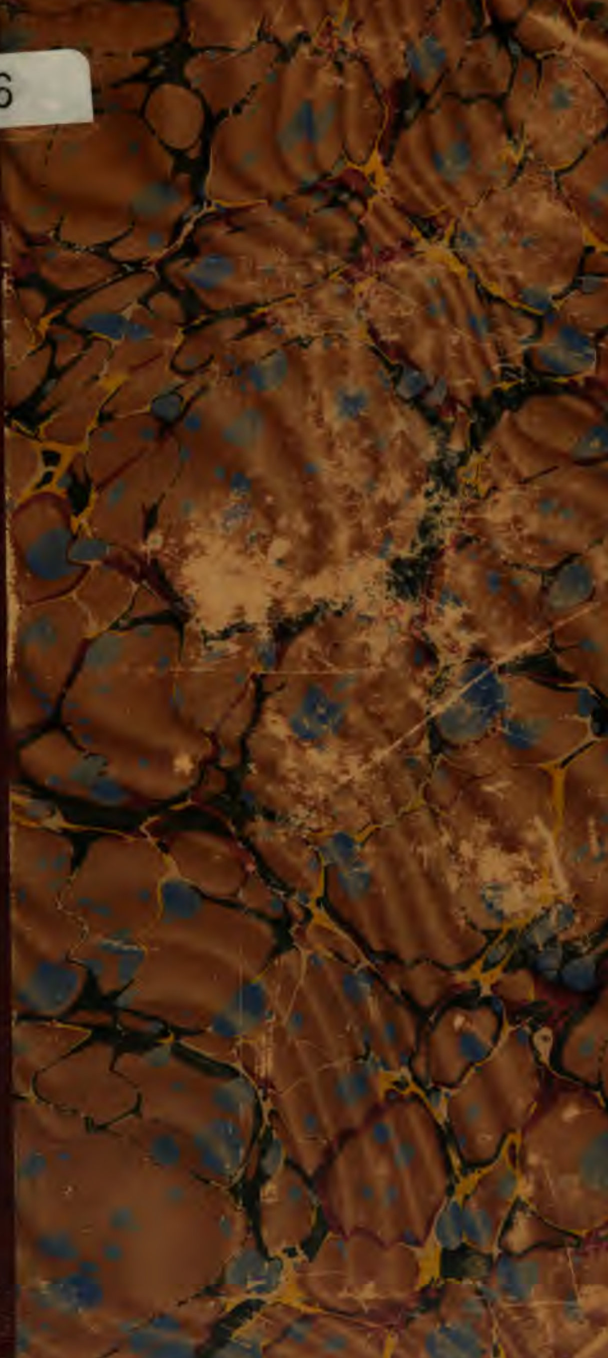
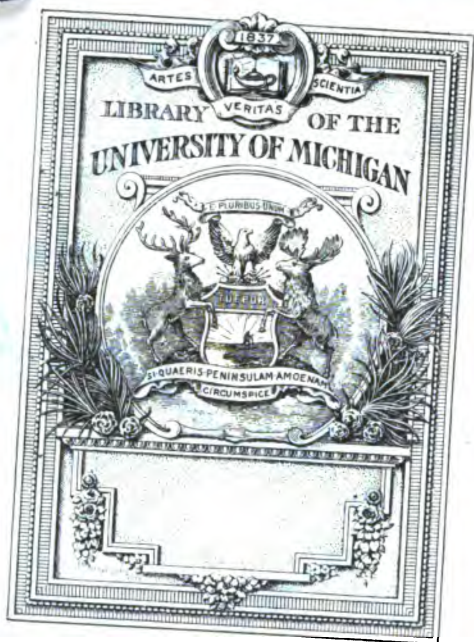
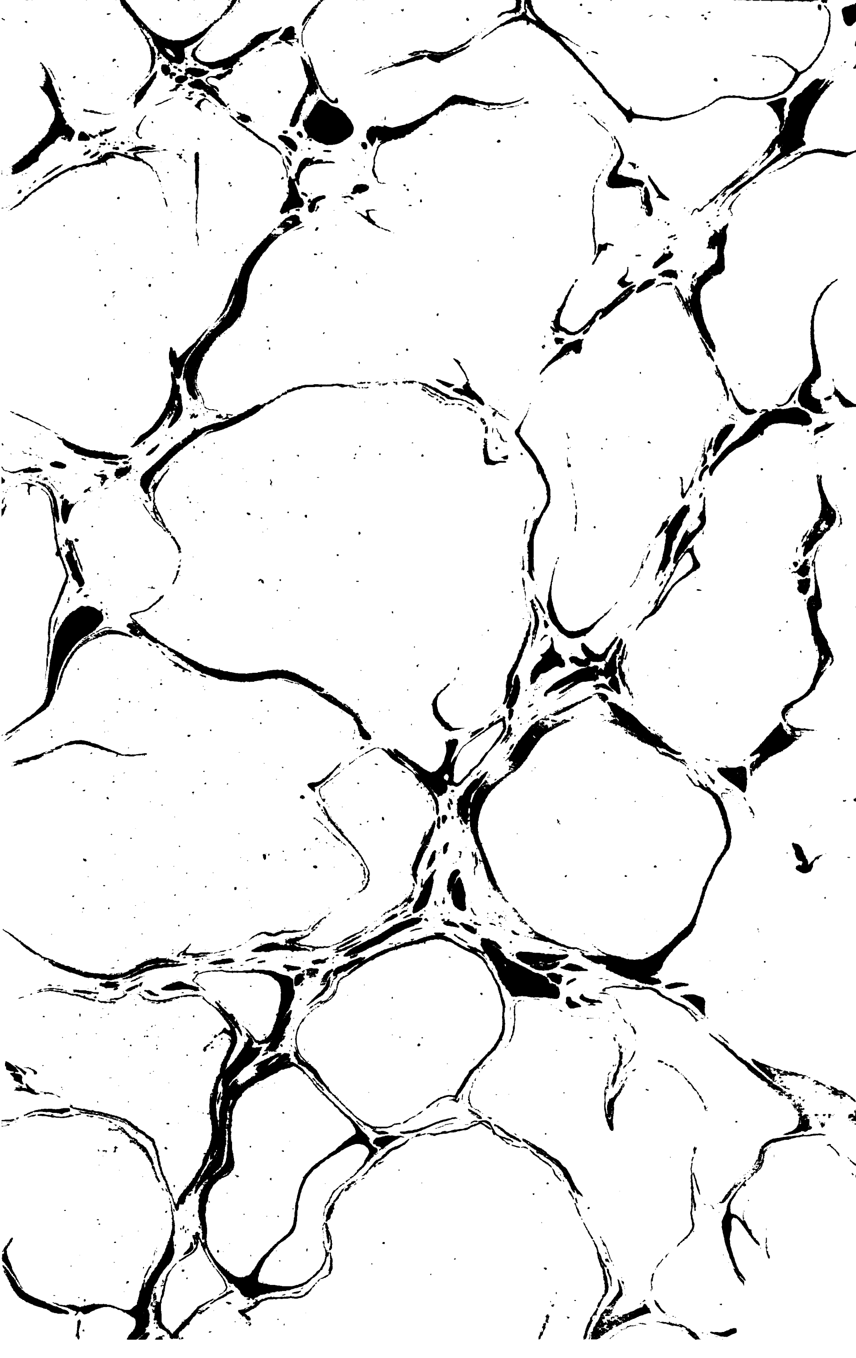







1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



La Pensée Russe

contemporaine

DU MÊME AUTEUR

Les Vagabonds, *de Gorki,* préf. et trad. . . . . 1 vol.

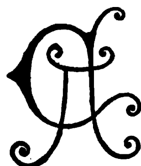
L'Appel de l'eau, roman. . . . . 1 vol.

La Statue ensevelie, roman. . . . . 1 vol.

558-03. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 6-03.

IVAN STRANNIK

La Pensée Russe contemporaine



Librairie Armand Colin
Paris, 5, rue de Mézières
1903

INTRODUCTION

LES CONDITIONS SOCIALES DES LETTRES RUSSES CONTEMPORAINES

On parle souvent des « brumeuses » littératures du nord; cette épithète s'est aussi attachée à la littérature russe. On s'excuse de ne pas la comprendre, en insinuant qu'elle est essentiellement obscure, qu'elle évoque des images flottantes et incertaines, aux contours diffus, qu'elle pose des problèmes de conscience bizarres, enchevêtrés, inutiles.

Pourtant la littérature russe est vivante, préoccupée de questions réelles, scrupuleusement soucieuse de l'exactitude. Elle peut sembler fruste, par la crainte qu'ont les auteurs de trop déterminer quelque trait de la vie sociale ou d'un caractère individuel : ils savent que cette vie et ces caractères sont en voie de formation. L'ordre social, en Russie, ne suit pas une routine ancienne, évoluant avec lenteur dans une direction qui lui aurait été imprimée depuis des siècles; il tend à se préciser, à se fixer; il cherche à se constituer.

Tout est complexe et inquiétant, dans ce vaste pays. Mal définie, la situation du paysan : après son long servage, on l'avait idéalisé, et puis ensuite dénigré parce qu'il

ne répondait pas tout à fait aux espérances qu'on fondait sur lui un peu hypothétiquement. Ce n'est que de nos jours qu'on a pris le parti de l'étudier avec rigueur et précaution. Les devoirs de l'État et des particuliers à l'égard du paysan ne peuvent être réglés avant l'achèvement de cette enquête... Extraordinaire et tâtonnant, le rôle de l' « intelligence », cette force qui s'est soudain révélée et qui, bienfaisante et rude, remuante et entravée, pressent qu'une grande œuvre la réclame, s'y précipite avec dévouement, avec héroïsme, et, comme émerveillée de trop de choses à faire, procède confusément sous les menaces, d'ailleurs, d'une force contraire, celle de l' « Autorité », sûre de soi, elle, prodigieusement armée, infaillible dans la manifestation de sa volonté traditionnelle... Presque tragique, l'activité de l'écrivain, qui se sert de ses yeux non pour admirer ni pour jouir, mais qui guette de ce grand pays le lent et puissant éveil, qui écoute et répercute les soupirs et les voix, qui veut agir lui aussi par les moyens qu'il possède, recueillir les symptômes attentivement, venir en aide vite, empêcher que la masse retombe dans le sommeil, la tenir en haleine, la secourir et l'éclairer.

Telle est la tâche qu'assumèrent, dans la seconde moitié du dernier siècle, les meilleurs écrivains russes. Ils ont été des pionniers opiniâtres et des agitateurs de pensée. On peut suivre, à travers leurs écrits, les différentes phases par lesquelles a passé la vie russe. Chaque tressaillement de l'âme nationale les a fait vibrer. Avec des incertitudes, des virements d'idées, mais sans défaillance morale, ils se sont consacrés à une œuvre sociale immense; l'art qu'ils réalisent est rigide et austère.

Ce qui distingue surtout la littérature russe des autres littératures européennes, de la française par exemple, c'est l'absence de coquetterie. Et cela ne provient pas d'une incapacité esthétique des écrivains, mais d'un mépris raisonné de l'art inutile. Il y a trop de choses à dire, urgentes, nécessaires, pour qu'on flâne à les dire avec élégance. On n'a pas le loisir de s'appliquer à un style très délicat et ouvragé. Même, l'âpreté est de mise.

Ce grand mouvement des lettres russes contemporaines résulte de la perplexité profonde, du trouble idéologique qui a suivi l'abolition du servage, en 1861.

« Jusqu'à la guerre de Crimée, dit Chtchédrine, notre littérature fut semblable à une princesse de conte de fées, enclose dans quelque château fantastique. Elle était pure, haute, lointaine, peu abordable. Le changement des circonstances voulut que la littérature se rapprochât de la vie, qu'elle ne se présentât plus au lecteur sous une forme si abstraite et noble, mais qu'elle prît le ton d'un éducateur amical, bienveillant, avenant et simple, qui daigne parler de petites choses, qui daigne rire et raconter ses aventures. »

A partir de cette époque, les écrivains s'intéressèrent à des êtres que jusqu'alors on avait négligés : on découvrit ces pauvres gens dont l'existence est chétive, misérable, qui semblent insignifiants, qui ne comptent pas et qui pourtant sont la réalité de la masse vivante et agissante : les paysans, les ouvriers des villes, les petits employés.

Et, à l'égard de tous ceux-là, l'écrivain se sentit un devoir qu'il revendiqua avec un entrain généreux, avec une tendresse pleine d'effusion. De pareilles velléités s'étaient, du reste, manifestées antérieurement dans l'esprit russe. Le programme des littérateurs russes d'aujourd'hui n'est-il pas contenu déjà dans cette profession de foi que, dès 1841, Gogol adressait à Botkine.

« Qu'est-ce que cela peut me faire, que *moi* je comprenne, que le monde des idées *me* soit ouvert dans l'art, la religion, l'histoire, si je ne puis partager ce bien avec tous ceux qui devraient être mes frères par l'humanité, mes proches selon le Christ, mais qui me sont étrangers ou ennemis par le fait de leur ignorance? Qu'est-ce que cela me fait qu'il y ait du bonheur pour les privilégiés, quand la majorité des hommes ne soupçonnent même pas l'existence du bonheur? Loin de moi le bonheur s'il m'échoit à moi entre mille! Je n'en veux pas, s'il ne m'est pas commun avec mes frères!... »

Et Gogol terminait sa lettre par cette angoissante ques-

tion : « L'homme a-t-il le droit de chercher l'oubli dans l'art et la science? »

Bélinsky, vers la même époque, déclarait vains, indignes de l'encre que l'on y emploie, les produits de la « pure inspiration ». Tourguéniev s'était juré de consacrer son talent à un effort politique et moral. Il voulut faire de son art un instrument de propagande contre le servage.

Mais le grand mouvement d'idées qui suivit l'acte de 1861 devait donner une force plus impétueuse, une acuité plus intense à ces désirs épars. Ce fut une explosion de sentiments généreux, peu cohérents, maladifs quelquefois dans leur exaltation, douloureux dans leur véhémence.

« L'affranchissement des serfs, écrit Gleb Ouspensky, ou du moins la seule idée de l'affranchissement, a, comme un tourbillon, apporté cet idéal : le travail béni, la fraternité des hommes entre eux, la dignité du moujik. Avant l'abolition du servage, la vie contredisait impitoyablement et grossièrement les vérités essentielles. Et voici que la perturbation commence... Une génération élevée dans les principes désuets du mépris pour l'individu et le travail a dû comparaître devant l'implacable réalité... Alors se déchaînèrent en Russie les malédictions, les désespoirs, les suicides. Mais on entendit aussi s'élever des chants d'allégresse. »

Ailleurs, Ouspensky s'efforce de caractériser le malaise profond qui tourmente la Russie et le secours qu'elle réclame : « C'est un grand artiste au cœur démesuré qu'attend la masse, masse souffrante, en gésine d'une idée neuve et claire, masse indigente, infirme, qui avance comme elle le peut, sur une route inconnue, vers la lumière. Combien, dans cette foule, de gens qui s'étendent à terre et refusent d'avancer; combien pensent mourir à chaque pas et gémissent; combien sont vivants, audacieux, intransigeants; combien aussi sont mauvais et montrent les dents avec rage! Et tout cela, hardi ou faible, s'élance, parce que la route est neuve; et tout cela se fâche, parce que l'on ne peut encore, ni ne veut, se faire à la nouveauté. Oui, cette

masse se torture ou entre en joie, parce que tous les individus sont atteints d'une même rage, la rage de la vérité, qui a pénétré les cœurs, qui tue ou tenaille les uns et remplit les autres d'une force invincible ».

*
* *

En aucun pays peut-être l'écrivain n'est aussi profondément convaincu de l'importance et de l'utilité de son œuvre, aussi résolu à l'accomplir coûte que coûte. Et pourtant, en aucun pays son action n'est plus difficile, sa besogne d'apôtre plus ingrate.

Il lui faut d'abord lutter contre l'indifférence ou la méconnaissance du public qu'il voudrait conquérir à ses idées.

Les classes cultivées, très instruites, se plaisent surtout aux littératures étrangères, dont les traductions abondent en Russie et qui sont très lues aussi dans le texte original. Or, quel enseignement pratique tirer de ces livres anglais, français ou allemands, pour lesquels on néglige la littérature nationale? Ils ne contiennent pas la réalité sociale russe. Leur enseignement n'est pas direct. Il n'agit que par la comparaison et le contraste. Il est parfois un stimulant; mais il ne saurait fournir d'indications précises et concrètes, ni déterminer les réformes utiles que l'authentique état de choses réclame.

Quant au peuple, dans les campagnes il ne lit pas; dans les villes il ne lit guère. Les journaux sont peu répandus. Jamais, en Russie, on ne voit un cocher de fiacre, un manœuvre, un laboureur lire une feuille publique. Le peuple est beaucoup trop attaché à la besogne immédiate, trop ignorant surtout.

Le peuple est étranger à ce qui se passe dans le pays; on ne l'invite qu'à obéir sans discuter ni même apprécier la règle sociale à laquelle il est astreint. Les journaux sont pleins de communications sur la politique extérieure, de correspondances des autres pays, de comptes-rendus de

pièces jouées à Paris, d'analyses de livres, de descriptions de tableaux ou de modes : à peine font-ils allusion aux affaires de la Russie. La tentation de les lire ne se présente pas au peuple... Si un miracle se produit dans quelque partie de l'empire, si quelque prêtre se révèle comme doué de capacités thaumaturgiques, si un tzar vient à mourir ou bien échappe à quelque accident, alors certes, plusieurs jours après, on verra, au village, des groupes se réunir autour de quelque lettré qui épellera la nouvelle avec force commentaires et soupirs; mais ces occasions sont rares, et le paysan ne va pas perdre un temps précieux à les guetter. Les journaux ne traitent pas de ce qu'il serait essentiel au peuple de savoir; ils ne l'éclairent pas sur ses besoins, ni sur ses droits.

* * *

Est-ce à dire que l'écrivain néglige de répondre aux inquiétudes et aux vœux de la masse russe? Certes, non. Mais il n'est pas libre d'agir comme il le faudrait, comme il le voudrait. La censure l'épie et l'arrête s'il a vu trop avant dans les affaires publiques.

La censure, en Russie, est, par sa sévérité et aussi par ses caprices déconcertants, un empêchement terrible à toute manifestation littéraire et intellectuelle. M. Arséniev écrivait, en 1869, dans le *Messager d'Europe :*

« Le nombre même des journaux et des revues qui ont été interdits ne suffit pas à donner une idée complète du joug qui pèse sur le journaliste russe. Combien d'articles ne furent pas imprimés, que de travail perdu! On a peine à se figurer ce que le journalisme aurait pu faire pour le bien social et ce qu'il n'a pas fait par peur d'attirer la colère du Gouvernement. »

Ces paroles n'ont rien perdu de leur actualité. La situation de l'écrivain russe ne s'est pas sensiblement modifiée depuis lors.

Les tracasseries de la censure sont d'autant plus pénibles

et néfastes que les règlements sont plus confus et incertains : il en résulte un embarras insupportable. Dans un article intitulé « Du monde du hasard », M. Rosenberg fait cette remarque :

« En dépit d'un système compliqué mais peu cohérent de pénalités pour les délits de presse, notre censure s'abstient de définir ce qui constitue le délit, de déterminer les cas auxquels ces pénalités s'appliquent... Aux demandes d'éclaircissements, la réponse est toujours la même : — les périodiques et les journaux sont interdits ou poursuivis à cause de leurs tendances nuisibles. Ce que sont les *tendances nuisibles*, la loi ne le dit pas, et cette omission est volontaire. »

L'histoire de la censure, tragique depuis ses origines, le fut particulièrement sous le règne de Nicolas Ier. Alors, l'ombrageuse sévérité du gouvernement prit les formes les plus paradoxales. On vit des censeurs jetés en prison pour quelque négligence, pour un peu de tolérance peut-être.

Le 6 avril 1865, sous le règne plus doux d'Alexandre II, la Russie emprunta le système qu'avait imposé à la France Napoléon III en 1852. Plusieurs pays d'Occident, qui l'avaient aussi adopté, ne tardèrent point à le laisser tomber en désuétude. En France même, il ne se maintint que seize ans et disparut peu de temps après que la Russie l'eut adopté... Mais il est significatif que ces règlements, qui en France avaient paru réactionnaires abusivement, semblèrent en Russie une mesure libérale.

« Tout directeur de journal peut éviter l'ennui d'une censure quotidienne en se pliant aux exigences de l'administration », dit un journal officieux. La loi du 6 avril établit en effet, pour les directeurs de journaux, des sanctions telles que la suspension, l'interdiction définitive ou temporaire des périodiques ou des journaux; mais elle admet l'existence d'une presse libérée de la censure préliminaire. Les journaux qui continuaient à être revisés quotidiennement par la censure, avant d'être livrés au public, se crurent à l'abri de toutes persécutions.

Donc, dans le monde des lettres, on s'enthousiasma. On

célébra la possibilité de ne plus mentir, de ne plus déguiser sa pensée, de parler enfin librement : c'était, disait-on, l'affranchissement de la presse après l'affranchissement des serfs... Dans la joie où l'on fut, on négligea de remarquer tant de restrictions ou de sévérités qui donnaient à la loi son véritable caractère.

Le troisième avertissement entraîne la suppression temporaire. A sa réapparition, le journal est soumis à la surveillance quotidienne : chaque numéro doit être vu par le censeur la veille au soir de la mise en vente.

La loi se développa, se compliqua et devint toujours plus gênante en même temps que plus imprécise. En 1870, le directeur d'un journal officieux fut révoqué pour avoir inséré un article qu'avait pourtant accepté le censeur.

L'administration ne prend pas la peine d'expliquer les motifs des châtiments qu'elle distribue. En quelques cas seulement elle le fit. Ainsi, en 1874, *la Gazette de Pétersbourg* se vit interdire la vente au numéro « pour avoir communiqué une nouvelle inexacte ». En 1877, *le Goloss* fut pareillement frappé pour la publication d'un article intitulé « L'école de la Municipalité, système de méfiance », et *le Monde russe* pour avoir annoncé faussement la descente des Turcs à Eupatoria. En 1876, on sévit contre plusieurs journaux « à cause de leur attitude relative aux projets du gouvernement lors des troubles de la Géorgie ». Ces motifs démontrent bien que les avertissements et les interdictions temporaires ne peuvent éclairer sur leurs droits les directeurs de journaux. Trop de journaux, même des plus réactionnaires et orthodoxes, ont été trouvés nuisibles un jour ou l'autre; on y a vu « des jugements hardis ou inconvenants au sujet des mesures gouvernementales », des injures « contre la classe noble et les fonctionnaires du pays », ou enfin « des marques d'indéniable sympathie pour des personnes opposées au gouvernement ». La revue *Sovrémennik* ne se rendit-elle pas coupable « d'un jugement irrévérencieux à l'égard de l'Église orthodoxe »? *Le Rouskoé Slovo* « ébranlait l'autorité de la religion chrétienne ». Un autre journal « parlait légèrement des coutumes du clergé ».

La censure est particulièrement susceptible en tout ce qui concerne la religion et l'ordre social. Elle défend les « jugements téméraires au sujet de la vraie foi », elle prohibe les « théories dangereuses du socialisme et du communisme ». *Les Archives de la médecine judiciaire* furent, une fois, punies pour un article sur la « situation des ouvriers en Occident au point de vue de l'hygiène ». L'article fut détruit, le directeur congédié, et le censeur, qui avait donné son visa, admonesté.

Depuis 1882, l'interdiction définitive d'un journal dépend de la décision des ministres de l'Intérieur, de l'Instruction publique, de la Justice et du haut procureur du Saint-Synode. Leur droit de veto s'applique même aux journaux soumis à l'examen quotidien du censeur. Les directeurs dont les journaux ont été définitivement interdits perdent le droit de publier aucun autre journal.

Telles sont les raisons pour lesquelles l'œuvre littéraire, — et spécialement le journalisme, — ne peut avoir sa pleine efficacité. La faute n'est point aux écrivains.

Étant donné le petit nombre des journaux et des revues, les circonstances périlleuses au milieu desquelles ils doivent essayer de se maintenir, beaucoup de jeunes esprits, qui auraient pu se développer utilement, n'ont point osé courir le risque ou se sont vite découragés. D'autres sont devenus, malgré eux, ternes et timorés; ils ont pris un style ambigu et prudent, où l'idée ne s'exprime point avec netteté et se dissimule sous maintes précautions.

Mais aussi, à cause de ces difficiles conditions d'existence, il se produit parmi les écrivains une sorte de sélection : les plus forts seuls subsistent. C'est pourquoi, dans la littérature russe, les noms sont peu nombreux mais dignes d'intérêt.

D'ailleurs, journalistes, romanciers ou philosophes, ils n'échappent point à la vigilance de la censure. Tolstoï, on le sait, a dû publier à l'étranger la plupart de ses derniers écrits, les plus importants au point de vue de la doctrine; en outre, on l'a excommunié solennellement.

Gorki est sans cesse tracassé par les autorités, et la cen-

sure retranche des passages de ses œuvres : elle en a interdit quelques unes en entier. La section des belles-lettres de l'Académie impériale des Sciences l'avait choisi comme l'un de ses membres; mais il ne fut pas indifférent aux troubles universitaires, la police en prit ombrage. Les journaux publièrent une communication suivant laquelle Gorki n'était plus académicien. Non que l'Académie l'eût elle-même chassé : la communication officielle disait qu'en élisant Gorki l'Académie ne croyait pas choisir un homme poursuivi par le Gouvernement; et elle concluait que l'élection était non avenue. C'est-à-dire que Gorki était révoqué par l'Académie sans que l'Académie y fût pour rien. Korolenko, qui n'est guère moins suspect que Gorki et que jadis on fit résider en Sibérie, écrivit donc au président académique qu'il démissionnait. En deux lettres très spirituelles et loyales, il fait connaître les causes de son mécontentement : il ne peut admettre qu'ayant jadis voté pour Gorki, il soit aujourd'hui censé le renier. Puis, il exprime d'une façon plus générale la souffrance des lettres russes. Il parle des « châtiments administratifs, qui jouèrent un si grand rôle dans notre littérature ». Il ne croit pas nécessaire, s'adressant « à une société savante qui compte parmi ses membres les meilleurs historiens du pays », d'entrer dans les détails de cette histoire. Il rappelle cependant les noms de Novikov, de Griboïédov, de Pouchkine, de Lermontov, de Tourguéniev, d'Aksakov, qui encoururent des pénalités diverses. Il note ce fait : « La surveillance policière que subit Pouchkine, gloire mondiale de notre littérature, dura non seulement autant que sa vie, mais trente ans après sa mort : en 1870, quand le général Mesentzev fut nommé chef de la gendarmerie, il réclama la liste des individus soumis à sa surveillance, et c'est alors que fut rayé de la liste le nom du conseiller titulaire Pouchkine. »

L'énumération de Korolenko est volontairement incomplète. Aux noms qu'il cite il faudrait en ajouter bien d'autres, et la littérature russe apparaîtrait alors, telle qu'elle est en réalité : comme un martyrologe.

*
* *

Le martyrologe des écrivains russes commence presque en même temps que la littérature russe. En voici quelques épisodes.

Sous le règne de la Grande Catherine, qui pourtant avait été l'amie de Voltaire et de Diderot, Radistchev fut condamné à mort pour un livre intitulé *Voyage de Pétersbourg à Moscou*. Ce profond écrivain, qui avait étudié à Leipzig, approuvait les idées occidentales. S'il avait subi l'influence de Rousseau et de Mably, la Grande Catherine y était pour quelque chose : c'est elle qui, férue alors de philosophisme, l'avait envoyé, ainsi que trois autres jeunes hommes, s'instruire à l'étranger. Radistchev, dans son livre, préconisait l'abolition du servage et, avec une très grande netteté d'esprit, établissait le plan de cette réforme sociale. Il signalait les abus des seigneurs, réclamait la liberté de la parole et la suppression de la censure. Il exprimait une doctrine déiste, affirmait l'égalité de tous les êtres humains, revendiquait pour le peuple des droits intangibles.

Quand il fallut poursuivre Radistchev, on fut embarrassé : il n'y avait point alors, en Russie, de lois qui s'appliquassent à son genre de crime. On fit donc appel à toutes les lois en vigueur, y compris le règlement militaire et les statuts maritimes. On utilisa contre lui des articles ayant trait « aux voleurs qui causent des troubles », « aux criminels qui attentent à la vie des rois ou veulent usurper le trône », « aux officiers qui livrent à l'ennemi une forteresse qu'ils pourraient défendre [1] ».

A l'occasion des fêtes par lesquelles on célébra la paix conclue avec la Suède, la peine de mort pour Radistchev fut commuée. Il se vit privé de tous ses grades, de ses décorations, de ses titres de noblesse; on l'exila en Sibérie,

1. Miakotine. *Na slavnom postou.*

dans la prison d'Ilimsk. Il y vécut six ans, loin du monde civilisé, sous la surveillance de policiers qui le considéraient comme un malfaiteur vulgaire. A l'avènement de Paul Ier, Radistchev reçut l'autorisation de revenir en Russie et de résider dans ses terres. A l'avènement d'Alexandre Ier, il fut nommé membre d'une commission législative. Il s'efforça d'être utile aux serfs et de faire accepter de libérales réformes judiciaires. Son chef, le comte Zavadovsky, le menaça encore de la Sibérie. Radistchev, sûr que ses idées ne seraient jamais adoptées, se tua le 12 septembre 1802.

Le poète Poléjaïev, qui vécut de 1805 à 1838, devint notoire, quand il était encore étudiant, par une ode qu'il écrivait « en mémoire des bienfaits d'Alexandre Ier pour l'Université de Moscou ». Elle lui était commandée. Mais il avait aussi du talent pour la satire. Dans son petit poème de *Sachka*, qui circula manuscrit, il décrivait les mœurs et les fêtes des étudiants. Tout son avenir en fut détruit. La direction de l'Université connut ce poème, y trouva des passages irrespectueux à l'égard de la religion, y découvrit des traces de mécontentement au sujet de l'état social de la Russie. L'empereur Nicolas Ier était alors à Moscou pour les cérémonies de son couronnement. Il manda Poléjaïev et lui ordonna de lire, à haute voix, son poème. Après quoi il dit au prince Lieven, son ministre de l'Instruction publique : « Je mettrai fin à cette licence. » Le ministre fit observer qu'il n'y avait rien à reprendre à la conduite générale de Poléjaïev. Alors l'empereur dit au jeune homme : « Ces paroles t'ont sauvé, mais il faut que je te punisse pour faire un exemple. » Puis il ajouta : « Je te donne la possibilité de te racheter par le service militaire. Ton sort dépend de toi ; si je t'oublie, tu pourras m'écrire. » Et il embrassa Poléjaïev sur le front... Le service militaire, sans terme et sans la possibilité d'y acquérir un grade, fut pour le poète un incessant supplice : il y subit toutes les brutalités. Puis la phthisie mit le comble à son infortune. Il est vrai qu'à son lit de mort on lui donna le grade d'officier.

Il faudrait signaler encore d'autres douleurs, celles par exemple de Chevtchenko, le poète petit-russien, dont on voulut anéantir systématiquement le génie en le faisant soldat, lui aussi, en lui interdisant d'écrire, de peindre.

Mais la râfle la plus terrible que l'on ait faite dans la pensée et dans l'art russe est celle que motiva le procès de Pétrachevsky. Dans la nuit du 23 avril 1849, Dostoïevsky fut arrêté; on le jeta dans la prison Pierre-Paul, où il resta huit mois. Le motif de l'arrestation était « l'affaire Pétrachevsky ». Pour avoir pris part, pendant trois ans, aux réunions que donnait Pétrachevsky; pour s'être mêlé à des conversations où l'on blâmait la sévérité de la censure; pour avoir fait la lecture, à l'une de ces réunions, de la fameuse lettre de Bélinsky à Gogol, que Plechtchéïev avait envoyée de Moscou et qui est « pleine d'expressions indécentes contre l'Église orthodoxe et la puissance suprême »; pour avoir fait à nouveau cette lecture chez Dourov et avoir donné la lettre à copier à Monbelli; pour avoir eu connaissance d'un projet de typographie, que l'on méditait chez Dourov; pour avoir assisté chez Spechnev à la lecture de la *Causerie du Soldat*; pour avoir nourri des intentions criminelles; pour avoir tenté, avec d'autres, de répandre des écrits anti-gouvernementaux, Dostoïevsky fut condamné à la peine de mort ainsi que vingt membres des réunions Pétrachevsky, et Pétrachevsky lui-même. Dostoïevsky et ses compagnons furent conduits à la place Sémenovsky, le 21 décembre 1849.

Là, tout est préparé pour l'exécution. Au milieu de la place, une haute plateforme avec trois poteaux. Trois bataillons, de ceux auxquels appartenaient plusieurs des condamnés, font la garde. Les condamnés sont amenés sur l'estrade. On leur lit la sentence de mort. Le prêtre les exhorte, et tous les rites qui précèdent la fusillade sont accomplis. Le bourreau brise au-dessus de leur têtes leurs épées. On leur fait revêtir des chemises blanches avec des capuchons qui leur couvrent le visage. Le commandant des troupes donne l'ordre de mettre en joue. Mais alors un messager arrive, à bride abattue. On interrompt la

manœuvre. On donne lecture d'un décret impérial qui substitue à la peine de mort d'autres châtiments : pour Pétrachevsky, ce furent les travaux forcés à perpétuité; pour Dostoïevsky, quatre ans de travaux forcés, puis le service comme soldat dans le régiment d'Orenbourg.

Le comte Korf a écrit ultérieurement, dans ses mémoires, que Pétrachevsky et ses compagnons avaient en vue de réformer l'état social de la Russie selon les idées de l'Occident, de préparer les esprits à cette révolution au moyen d'écrits sociaux et à tendance communiste, au moyen de discours par lesquels ils jetaient le discrédit sur l'état de choses actuel. Il constate, d'ailleurs, qu'il n'y eut pas d'attentat, que les préparatifs d'une révolte ne furent pas prouvés; il ajoute que tout cela « ressemblait plutôt à une folie qu'à un crime ».

Dostoïevsky, dans *Ma défense*[1], affirme qu'il n'y eut jamais, entre Pétrachevsky et ses hôtes habituels, d'entente préalable pour une action révolutionnaire; il déclare que l'on se réunissait pour causer et qu'évidemment les nouveautés occidentales intéressaient tout ce monde : la révolution française de 1848 avait alors un retentissement considérable dans l'Europe entière.

Pétrachevsky était un homme fort distingué, avide de savoir, passionné pour les idées généreuses. Il discutait avec ses compagnons sur la liberté de conscience, le gouvernement représentatif, le régime républicain, le désarmement; quant à la Russie, ce que l'on souhaitait principalement, c'était l'abolition du servage, la liberté de la presse, les réformes judiciaires. On subissait l'influence de Fourrier, de Saint-Simon, de Victor Considérant, de Louis Blanc, de Proudhon, de Lamennais.

*
* *

En dépit de toutes ces persécutions, et peut-être avec plus d'intensité à cause d'elles, l'écrivain russe est préoc-

1. *Revue de Paris*, n° du 1er octobre 1898.

cupé sans cesse d'action morale et sociale. Le gouvernement ne réussit pas à le décourager.

Le véritable écrivain russe est un apôtre. Devant la tâche qu'il s'est imposée, il demeure vaillant et grave. Il est avide de vérité, soucieux d'une documentation juste. Il a le don de l'étonnement et de l'observation. L'immense et complexe vie russe s'offre à son enquête : il n'a pas besoin de raffiner pour que son œuvre soit intéressante et importante. A ses constatations il ajoute une idée des remèdes à apporter aux maux qu'il a vus. Il abandonne au goût blasé des oisifs le roman passionnel et quintessencié. Les littératures étrangères suffisent à contenter les besoins esthétiques des délicats; le véritable écrivain russe assume une tout autre tâche.

*
* *

On pourrait tirer de la littérature russe contemporaine un tableau exact et complet de la situation du paysan, un saisissant diagnostic du malaise dans lequel il vit.

Le paysan russe est doux, humble et routinier. Le long asservissement l'a dépourvu d'initiative, mais, par contre, l'a muni d'une patience inépuisable, d'une endurance à toute épreuve. Il s'est fait à la misère, il s'y est adapté; il emploie une extraordinaire obstination à se maintenir vivant dans des conditions de vie presque impossibles. Il cherche peu à améliorer son sort. L'action coopérative n'est pas dans son caractère : un village situé près d'un marais pestilentiel souffrira des fièvres et de tous les inconvénients qui résultent de ce voisinage, les paysans ne songeront pas à unir leur travail pour dessécher le marais. Ils ne tracent pas de routes en commun : chacun préfère subir le surcroît de peine, les dommages que causent les mauvais chemins, la perte de temps, plutôt que d'accepter une besogne dont le résultat n'est pas d'une égale importance pour tous les habitants du pays [1].

1. Gleb Ouspensky.

Ils sont rébarbatifs au progrès. Ils n'achètent guère de machines, mais suivent les pratiques les plus anciennes, les plus fatigantes, les moins productives. Ce n'est pas faute de comprendre qu'il y aurait avantage à perfectionner le mode de culture : le paysan russe est, à sa manière, très intelligent; seulement il n'a pas le loisir de s'arracher jamais au labeur quotidien pour se mettre au courant des découvertes et des inventions. Toute innovation se présente à lui comme un luxe qu'il ne peut encore se permettre, qui convient à des gens dont le gain n'est pas si précaire.

En outre, il est méfiant; ayant été longtemps exploité, il soupçonne son interlocuteur de lui cacher une pensée secrète et, quant à lui, par prudence, il réserve son opinion.

Un fanatisme invétéré domine cet être charitable et bon, qui est capable de gaieté franche, d'élans poétiques, qui aime son travail, le considère comme sacré, comme imposé par Dieu.

Cet ancien serf a le respect des autorités, des gens bien vêtus, le culte du tsar, qui, dans son imagination patriarcale, se dessine tel qu'un père, tel que celui sur qui repose tout le soin du vaste territoire. Il ne se révolte que rarement contre les impôts qui le ruinent et qui pourront lui faire infliger, après la saisie, les pires traitements, jusqu'aux punitions corporelles. Malgré les années de disette, pourtant si fréquentes, les émeutes n'ont éclaté que récemment... Quand il n'aura plus rien, le paysan devra mendier, il le sait : il en a vu partir d'autres sur la grand'route. Lui-même y cheminera...

L'été dernier, des révoltes de paysans se sont produites; encore ne furent-elles qu'étroitement locales : elles eurent un caractère naïf qui attendrit. La faim poussait à bout les pauvres gens; les propriétaires les exploitaient, tandis qu'augmentait le prix du blé, de la paille, de tout ce qu'il faut au paysan.

« L'arrivée des émeutiers dans les domaines seigneuriaux, dit un journal qui a fait une étude précise de ces événe-

ments [1], n'était pas, dès l'abord, accompagnée d'actes de violence, comme le feraient croire les communications officielles. Au contraire, ils venaient demander du blé, ils voulaient en emprunter *pour se maintenir*, *pour les semailles*. Ils sollicitaient en pleurant, tenant parfois des icones à la main. Souvent ils amenaient leurs femmes et leurs enfants : ils promettaient de restituer avec le temps, *dès qu'ils le pourraient*, de restituer *en conscience*. Et c'est seulement à l'égard des propriétaires impitoyables qui les repoussaient trop durement, à l'égard des riches qui se riaient de leur misère, que les paysans firent usage de la violence. En général, les bagarres furent provoquées par les propriétaires... Il y eut des occasions où les paysans défendirent le *bon seigneur* contre des émeutiers qui, venus de loin, ne savaient pas et menaçaient d'envahir la propriété : ils postaient, à l'entour, des sentinelles pour annoncer aux arrivants qu'on *avait déjà passé par là*. »

*
* *

Ce pauvre peuple aurait besoin d'être tiré de sa nuit. Il faudrait qu'on éclairât son intelligence.

Le problème de l'éducation populaire est, en Russie, extrêmement compliqué, à cause de circonstances diverses. D'abord, l'étendue immense du pays réclamerait un organisme scolaire dont l'ampleur minutieuse est difficile à concevoir. Mais surtout le Gouvernement ne tient pas à ce que le peuple s'instruise; il préfère ne pas éveiller en lui trop d'idées, le maintenir dans une ignorance respectueuse et obéissante. Il n'envisage pas sans crainte ces velléités de savoir qui se font sentir d'une façon toujours plus évidente dans la campagne russe, bien faiblement encore, avec assez de netteté cependant pour qu'on voie là un signe de temps nouveaux.

Depuis un demi-siècle, il est certain que des progrès

1. *L'Affranchissement*, n° 4.

ont été réalisés : les écoles se multiplient, ainsi que le prouvent les statistiques officielles. Les chiffres qu'on donne sont édifiants et encourageants. Néanmoins, ils ne doivent pas faire illusion. Si considérables qu'ils soient, on est frappé de leur modicité lorsqu'on les compare au chiffre énorme de la population russe. Il est clair que l'instruction fournie par ces écoles n'atteint qu'une fraction minime de la population rurale. Et puis ces chiffres ne permettent pas de conclure à un véritable désir qu'aurait le gouvernement d'instruire les gouvernés. En réalité, quand le gouvernement crée des écoles, c'est pour faire sa part au souci d'instruction qui se manifeste; et cette part, il la fait aussi petite qu'il le peut. Il crée des écoles pour empêcher que l'initiative privée en crée de son côté et organise elle-même, à sa manière, l'enseignement du peuple russe. Il se méfie des intentions pédagogiques que « l'intelligence » avoue. Dans bien des districts, on a fermé nombre d'écoles libres qui soudain s'étaient produites. Tolstoï a raconté toutes les difficultés que lui causa jadis l'organisation de l'école de Yasnaïa Poliana. Des règlements ministériels ont interdit la création d'écoles différentes de celles que le gouvernement dirige et inspire. Enfin, si le gouvernement fonde des écoles, ce n'est pas tant pour promulguer l'instruction que pour lutter pied à pied contre l'action de « l'intelligence ».

Il existe plusieurs sortes d'écoles. Les unes dépendent des zemstva, organes de l'administration locale; les maîtres qui enseignent là sont choisis avec soin : une circulaire prescrit aux municipalités de ne point admettre de professeurs « peu sûrs », c'est-à-dire dont les idées politiques aillent à l'encontre de l'autorité gouvernementale. On a vu pourtant, parmi ces maîtres et ces maîtresses, des dévouements admirables : combien d'entre eux furent réprouvés pour leur libéralisme, inquiétés et révoqués! Beaucoup d'écoles ressortissent au Saint Synode. Elles enseignent à lire et à écrire, à comprendre le slavon, à compter. Il est fréquent aussi que les paysans d'un village éloigné louent pour l'hiver, à raison de quelques roubles

par mois, un maître qu'ils chargent d'apprendre à lire aux enfants. Tolstoï a noté, dans son livre sur *le Progrès et l'Instruction publique en Russie*, que plus de la moitié de la population totale de l'empire est disséminée en de tout petits villages de trente ou quarante âmes. Pour de si étroites agglomérations, on n'a pu instituer d'écoles régulières : il faut que les paysans se procurent eux-mêmes leur moyen d'éducation. « Ici, le sacristain instruit, dans sa maison, huit garçons pour cinquante copeks par mois. Là, un petit village a engagé un soldat pour huit roubles l'hiver, et le soldat va d'une isba dans l'autre... » Gleb Ouspensky a fait un curieux tableau de ces pauvres écoles improvisées. Le maître et sa bande d'écoliers s'installent, pour la classe, dans les chaumières les plus spacieuses, qui les hébergent à tour de rôle. Quelquefois ils sont mal acçueillis. La ménagère trouve qu'on lui met tout sens dessus-dessous et, si elle a l'amour de l'ordre chez elle, chasse tout ce monde.

Le travail du maître dans les écoles régulières est très dur. On lui envoie les enfants dès qu'il fait jour; on compte qu'il les gardera jusqu'à la nuit. Les parents maugréent lorsque les petits reviennent trop tôt : c'est que le maître est paresseux... Le local est généralement mauvais; on y manque d'air et de lumière. Les honoraires de l'instituteur sont dérisoires, de quinze à vingt-cinq roubles par mois, ou moins encore, sans la nourriture.

* * *

Tel est l'abandon dans lequel le paysan russe est laissé. Qui lui viendra en aide? Il y a bien le prêtre qui pourrait agir avec d'autant plus de facilité que la foi est vive dans les campagnes et qu'il n'est pas tenu en suspicion par les pouvoirs publics. Mais si l'église est pour le paysan une habitude, parfois même une consolation, elle n'agit pas efficacement sur les esprits. Il est bien rare que les prêtres de village fassent des sermons : jamais ils ne commentent

le dogme. D'ailleurs, les prêtres, qui forment une caste spéciale, ont eux-mêmes à se plaindre de la vie. Aussi, le paysan ne leur marchande-t-il pas son indulgence quand ils sont, par exemple, ivrognes. Les prêtres sont assez misérables matériellement et moralement. Ils ne sauraient avoir un grand prestige. On reconnaît leur utilité, mais on en sait les bornes.

« Le paysan, dit un personnage de Gleb Ouspensky, le paysan a des péchés que ni le starosta, ni le cabaretier, ni même le gouverneur ne peuvent lui remettre : donc, il faut qu'il y ait un clergé. Si le Seigneur accorde une abondante récolte, le paysan veut, par reconnaissance, allumer un cierge : il a besoin pour cela du clergé, car où le placerait-il, son cierge, — à la poste ou à la mairie? Non, chaque chose à sa place... Notre prêtre n'est pas très bon. Il boit. Mais on ne peut se passer de lui. Le directeur de la poste est un ivrogne, lui aussi : c'est quand même lui qui expédie les lettres. »

Ce clergé ne peut évidemment suffire à contenter l'âme paysanne, quand parfois elle s'éveille à de plus hautes pensées. Alors, livrée à elle-même, elle s'égare; et les sectes surgissent, bizarres, maladives et innombrables.

*
* *

L'action populaire que n'accomplissent ni les pouvoirs publics ni les pouvoirs religieux, la littérature s'est fait un devoir de s'en inquiéter. Et ce devoir, si les écrivains avaient la tentation de l'oublier, leurs sévères critiques le leur rappelleraient.

Le rôle de la critique est d'autant plus considérable en Russie que, selon la juste remarque de Mikhaïlovsky, il est moins dangereux de parler des reflets de la vie que donne la littérature, que de la vie même; c'est pourquoi les critiques ne se bornent pas à de vaines observations esthétiques, mais leur œuvre est aussi bien politique et sociale que littéraire. En aucun autre pays peut-être la

critique ne fut si dogmatique, si impérieuse à l'égard des écrivains, si exaltée pour ses principes, si sévère. A la notion du beau elle substitue celle de l'utilité sociale. Tchernichevsky et Dobrolioubov considèrent les œuvres littéraires comme des documents d'après lesquels on peut juger de la réalité. Pissarev, plus absolu encore, exige d'elles un rigoureux caractère de témoignage historique. Il résulte de telles préoccupations un naturel dédain de la vaine littérature. Dobrolioubov était impitoyable pour les plus grands talents s'il ne les trouvait pas démocratiques : il se dut à lui-même de méconnaître Derjavine, Karamsine, Joukovsky, et même Pouchkine. Quant à lui, il avait idéalisé le peuple : il voyait au peuple toutes les qualités intellectuelles ainsi que morales; il exigeait que « l'on sentît comme le peuple », que l'on prît le peuple pour guide, pour inspirateur. Pissarev méprisait l'art, accablait Pouchkine, niait Lermontov, Griboïedov, Krilov et Gogol même, qui cependant fut en Russie le premier à peindre la vie des petites gens, sincèrement, sans suivre des poncifs. Mais Pissarev, plus absolu que nul autre dans ses convictions, voulait constituer une école de réalistes intransigeants. Comme panacée sociale, il préconisait les sciences naturelles, susceptibles de vérification et non pas, comme d'autres, théoriques et vagues. Il conseillait à Chtchédrine de laisser là toute littérature et de traduire les savants étrangers. Il aspirait au positivisme; et, de même, toute cette génération éprouva le besoin de quelque chose de précis pour s'orienter « dans la masse d'idées nouvelles qui la submergeait ». On voit combien les critiques les plus éminents sont loin d'une conception purement artistique de la littérature.

Nul écrivain ne fut plus attaqué dans son pays que le grand Tourguéniev, malgré son génie et malgré l'influence qu'eurent ses *Récits d'un chasseur* sur le mouvement d'idées qui aboutit à la suppression du servage. Mais ses juges ombrageux trouvèrent ultérieurement qu'il attachait trop d'importance à la beauté littéraire. Son talent le rendit suspect à la critique; on lui en voulut aussi d'avoir, dans

les Pères et les Enfants, tracé du radical russe un portrait qui n'était pas sympathique avec évidence.

Depuis cette époque, la critique est devenue moins tracassière. Elle a conservé cependant son caractère politique.

Sociologue et publiciste, Mikhaïlovsky est aujourd'hui le plus important des critiques russes. A cet égard, il continue la tradition de ses prédécesseurs. Mais il se distingue nettement de Pissarev en faisant une place plus grande à l'idéal. Il se sépare aussi des marxistes, dont l'influence est prépondérante aujourd'hui sur toute une partie de « l'intelligence » russe : il ne considère pas la question sociale comme un problème strictement économique. Il est positiviste, certes, et réaliste. C'est à la réalité même de l'existence qu'il s'intéresse, mais non pas seulement à l'existence matérielle : sa notion de la vie est plus complexe, plus large et plus belle que celle des positivistes antérieurs. Il en résulte que sa critique est plus tolérante.

L'idée qu'il se fait du rôle actif de l'écrivain est fière et vaillante. Il constate que l'écrivain n'a pas, en Russie, toute la liberté désirable. Mais il veut qu'il conserve du moins sa « liberté intérieure », laquelle consiste à se dégager de toutes compromissions, sauf celles qu'exigent impérieusement les sévérités de la censure.

« Ma parole n'est pas libre, dit-il, si je la porte au marché et si je la vends à celui qui m'en offre le plus : l'acheteur mettra la main dessus, et la main de l'acheteur est lourde. Ma parole n'est pas libre si, pour quelque raison, je désire plaire aux hommes puissants ou à la foule en son caprice momentané... Ma parole n'est pas libre, si je suis pareil à une girouette qui tourne au gré du vent : est-ce qu'une girouette est libre? elle est le plus docile des esclaves. Ma parole n'est pas libre si elle est guidée par l'envie, la haine personnelle, l'ambition, le vœu d'exprimer quelque idée neuve quand je n'en ai point à ma disposition... »

Mikhaïlovsky sait bien que la parfaite liberté n'est pas conciliable avec la faiblesse de l'être humain. Mais de cet idéal on peut s'approcher, — comme le prouvent l'histoire des lettres russes, l'exemple d'hommes qui, dans la mesure

de leurs forces, mirent en pratique la haute conception qu'ils eurent de leur devoir d'écrivains...

Bien qu'il tienne un plus grand compte que Pissarev ne le faisait du caractère d'art des œuvres qu'il juge, Mikhaïlovsky, de même que Dobrolioubov et Tchernichevsky, exige de l'art qu'il soit utile. Il considère que la doctrine de l'art à destination sociale n'appartient pas à un groupe, à une époque : « Pour autant que l'on peut prévoir l'avenir, écrit-il, l'art demeurera le stimulant non pas d'une émotion esthétique, mais de sentiments compliqués, d'idées politiques et morales ».

A « l'art pour l'art » qui, à ses yeux, est sans valeur, il oppose « l'art pour la vie ».

*
* *

Tolstoï, le plus national des écrivains russes, en est aussi le plus sévère et le plus rigoureux. Son génie lui donne le droit d'être catégorique. Il l'est. Dans sa volonté de soumettre la littérature au service l'humanité, il va jusqu'à renier les écrits de sa période préapostolique, qui sont d'incomparables chefs-d'œuvre. Il a le respect et l'amour du paysan ; il est attiré, en effet, par tout ce qui est simple, normal et sain. D'ailleurs, si son apostolat est relativement récent, on trouve déjà dans ses œuvres anciennes plusieurs des idées qui sont l'essentiel de sa doctrine d'aujourd'hui ; en particulier, la préoccupation du peuple des campagnes y est manifeste.

Le personnage de Platon Karataïev est, à cet égard, caractéristique. C'est ce petit soldat qui eut sur Pierre Bésoukhov une influence révélatrice.

« Son visage, en dépit des petites rides circulaires, avait une expression d'innocence et de jeunesse. Sa voix était agréable et chantante. Mais ce qui frappait dans sa conversation, c'est la naïveté et l'à propos. Il ne réfléchissait jamais à ce qu'il avait dit ou dirait et, à cause de cela, son intonation rapide et sûre était singulièrement convain-

cante. Telles étaient ses forces physiques et son agilité, qu'il ne comprenait pas ce que sont la fatigue et la maladie... Il lui suffisait de se coucher pour s'endormir, et de se secouer pour pouvoir, sans aucune transition, se mettre à quelque ouvrage, comme les enfants, en se levant, se mettent à leurs jeux. Il savait tout faire, pas très bien, mais jamais mal. Il pétrissait le pain, cuisinait; il cousait, rabotait, faisait des bottes. Il était toujours occupé et ce n'était que la nuit qu'il se permettait les causeries et les chansons. Il chantait des chansons, non pas comme les chanteurs du régiment qui ont conscience d'être écoutés, mais comme les oiseaux, uniquement parce qu'il lui fallait chanter, de même qu'il lui fallait parfois étendre ses membres ou marcher; les sons qu'il tirait de son gosier étaient toujours très doux, presque féminins, tristes, et son visage devenait alors grave. En fait d'affections, ainsi que les comprenait Pierre, Platon Karataïev n'avait rien; mais il vivait en affection avec tout ce qu'il rencontrait dans la vie, surtout avec l'être humain, non avec un être humain déterminé, mais avec tous ceux qui étaient auprès de lui. Il aimait son chien, ses camarades, les Français, Pierre qui se trouvait être son voisin. Pierre sentait que Karataïev, malgré cette tendresse caressante par laquelle il rendait involontairement hommage à la vie spirituelle de Pierre, n'aurait pas une minute de tristesse en se séparant de lui. Et Pierre commençait à avoir, envers Karataïev, un sentiment semblable... Karataïev ne comprenait pas et ne pouvait comprendre le sens des mots pris séparément. Chacune de ses paroles et chacun de ses actes manifestait une certaine activité, qui était sa vie. Mais sa vie, comme il l'envisageait, n'avait aucune valeur en tant que vie détachée des autres. Elle n'avait de sens que parce qu'elle faisait partie d'un tout, qu'il n'oubliait jamais... »

Tolstoï ne se révolte pas contre la misère du paysan ni contre son ignorance non plus. A coup sûr, ce n'est pas qu'il lui veuille imposer une sorte de mystique dénuement. On l'a vu, dans les temps de disette, se consacrer au soin des affamés. Quant à l'instruction, il a fait de très grands

efforts pour organiser, dans le gouvernement de Toula, des écoles; il a composé plusieurs traités relatifs à l'éducation populaire; il a écrit pour le peuple de petits ouvrages simples et pénétrants. Mais il a trop le mépris du bien-être matériel et de la science orgueilleuse pour penser que l'amélioration sociale du sort du paysan puisse provenir de cette double source. Il croit que le paysan possède, en son esprit inculte, plus de vérités conformes à sa nature et à son existence que les pédagogues et les sociologues, étrangers à son genre de vie, ne lui en pourraient enseigner. Il a confiance dans l'âme populaire, que les erreurs des riches et des savants n'ont pas détournée de sa vraie nature. Aussi voudrait-il que l'instruction vînt au peuple du peuple même; il considère que la vérité est dans le peuple et ne demande qu'à prendre conscience de soi. « La réponse, écrit-il, à cette question : qu'enseigner aux enfants des écoles populaires? nous ne pouvons la recevoir que du peuple. »

Au point de vue économique, il est plutôt optimiste encore. Dans *Anna Karénine* déjà, Lévine fait des réflexions que le Tolstoï d'aujourd'hui ne repousserait pas : « Lévine voyait que la Russie possède d'excellents travailleurs et que, dans certains cas, les travailleurs et la terre rendent beaucoup. Mais, la plupart du temps, quand le capital était exploité à la manière européenne, les travailleurs et la terre rendaient peu. Cela provient uniquement de ce que les paysans ne désirent travailler et ne peuvent travailler fructueusement qu'à leur manière propre. Ce fait n'est pas accidentel, mais permanent, et l'explication s'en trouve dans l'esprit même du peuple. Lévine pensait que le peuple russe, qui doit se répandre sur d'énormes espaces et les cultiver, s'attache consciemment, jusqu'à ce que toutes les terres soient occupées, aux méthodes qui conviennent le mieux : ces méthodes ne sont pas aussi mauvaises qu'on le pense en général. »

Quelle que soit la misère terrible du paysan, Tolstoï ne pense pas de là que provienne le mal. Il ne pose pas la question sociale comme la plupart des philosophes : il la

réduit à une question morale. Il est logique en cela, lui qui considère l'opulence des villes et leur système de vie artificielle comme la source de toute dépravation? Au contraire, l'ignorance de ce luxe et de cette mauvaise organisation préserve l'âme du paysan des vices les plus fâcheux, et surtout lui évite de méconnaître la véritable portée de la vie.

Dans la *Puissance des Ténèbres*, il y a des paysans dépravés et criminels : c'est qu'ils sont riches. Nikita, le héros du drame, a obtenu le bien-être en épousant Anissia. Or, le mari d'Anissia a été empoisonné par elle, et Nikita s'en doute. Mais il cède à son tempérament ardent et, depuis qu'il n'a plus besoin de travailler sans relâche, depuis qu'il peut aller au cabaret quand il veut, son être moral, beau originellement mais faible, sombre dans le mensonge et la lâcheté. Une mauvaise action en produit une autre : Nikita devient un triste débauché; enfin il supprime, d'une manière atroce, l'enfant qui naît de sa liaison avec sa belle-sœur. Il est profondément malheureux et songe à se tuer, bien que ses crimes aient été cachés à la justice humaine. Il ne voit plus la possibilité de vivre; c'est la banqueroute morale absolue... Mais, à côté de Nikita, d'Anissia, ces paysans riches et corrompus, nous voyons le vieil Akime, simple de cœur, probe, humble, qui ne connaît d'autre joie que celle d'une conscience pure, qu'aucun travail physique, fût-ce le plus répugnant, ne rebute. Il voulait que son fils épousât une orpheline pauvre et travailleuse, Matrena, qui l'aimait, et il n'est pas ébloui de la richesse de Nikita; même il refuse son secours. C'est la vue de Matrena, c'est l'exemple du vieil Akime qui sauvent Nikita. Une brusque lueur se fait en lui : il expiera son crime en se dénonçant. Au milieu d'un festin de noce, parmi les invités ivres et grossièrement joyeux, Nikita tombe à genoux; il se confesse à Dieu et demande pardon aux hommes. Akime, exalté, auguste dans sa vénération pour « l'œuvre de Dieu » qui s'accomplit, assiste à la confession de son fils avec allégresse. Il empêche qu'on étouffe le scandale et veille à ce que Nikita puisse

décharger son âme de tout ce qui l'oppresse. Nikita reconnaît qu'il a péri pour avoir méconnu la sagesse d'Akime :

« Père pardonne-moi! Tu me disais bien, au commencement, lorsque je tombai dans la débauche : « Si l'oiseau se laisse prendre une griffe, il y passera tout entier. » Je n'ai pas écouté tes paroles, et ta prédiction s'est accomplie. »

Et Akime répond :

« Dieu te pardonnera, mon petit enfant. Tu n'as pas eu pitié de toi-même, mais il aura pitié de toi. Dieu, Dieu! Il est là! »

On lie Nikita et on l'emmène. Il sait ce qui l'attend et il n'a pas peur. Il parlait pour se purifier l'âme; il ne parlera pas pour se disculper.

« Conduisez-moi où vous le devez, dit-il aux agents de la police, je ne dirai plus rien. »

Tolstoï a compris intimement la grandeur humble du paysan; il trouve des excuses à sa manie routinière, qui souvent se réduit à de la prudence et de la sagesse. L'existence du paysan forme un tout dont la cohérence est manifeste; les éléments en sont explicables par des raisons certaines; chacun d'eux y est nécessaire et déterminé, logique.

*
* *

On trouve chez les autres écrivains actuels dont la philosophie sociale, par bien des points, diffère de celle de Tolstoï, un égal souci de la question paysanne. Ils semblent même se consacrer plus exclusivement que lui à la peinture de la vie humble.

Ils sont, comme lui, exempts des influences du dehors. Gorki, l'autodidacte génial, au parler rude, à l'esprit farouche, a su trouver, dans les milieux incultes où le jetait l'existence, tout un monde de sensibilités inconnues, de tempéraments rêveurs et hardis, tout un flot de paroles et d'idées dont il s'est fait l'interprète puissant et divinateur. Tchékhov, instruit, sceptique avec tristesse, observa-

teur minutieux, a étudié délicatement les infortunes médiocres et poignantes qui l'entouraient. Il s'est donné pour tâche d'expliquer l'âme russe à la Russie, sans vouloir influer sur le jugement de ses lecteurs, en les mettant seulement à même de se mieux connaître. Il a pris ses sujets dans des genres variés, mais sans sortir du fonds national. Ce qui l'intrigue et l'inquiète, c'est de voir que le Russe se décourage vite et est vieux à trente-cinq ans. Il se demande quelles possibilités d'avenir s'offrent aux générations nouvelles. Korolenko, lui, le subtil, le doux et le charitable, a sondé la misère des isbas et des prisons; il a écouté les êtres gémir de faim, il les a vus se perdre par ignorance. Et c'est son pays qu'il raconte, c'est pour son pays qu'il travaille.

Une grande tristesse monte de cette littérature, une odeur de misère. Les écrivains qui ont décrit, de cette façon douloureuse, leur pays, sans dissimuler rien, sans atténuer la réalité, sans la charger non plus de couleurs excessives, ont fait acte de courage et de probité; il ont donné à l'œuvre littéraire une noble destination.

Ils ne sont pas des révolutionnaires qui proposent un remaniement immédiat de l'état social. Mais, avec clairvoyance, ils indiquent le mal et chacun d'eux excite le lecteur à s'émouvoir d'un tel état de choses, à ne le point accepter nonchalamment, à réagir par la pensée au moins.

*
* *

Le caractère essentiellement sérieux, documentaire et démocratique de la littérature russe est accusé par ce fait qu'y contribuent, de la manière la plus importante, des médecins de campagne, Tchékhov, Véressaïev, Tchirikov et Dmitrièva, par exemple.

Dans l'abandon où les pouvoirs publics et les représentants de la religion laissent le paysan, il est naturel que les médecins prennent un rôle actif. Guérisseurs des corps, ils n'ont guère moins affaire aux âmes, pour peu que les

ait touchés l'esprit apostolique et généreux de la Russie pensante. Il leur faut, pour cette tâche, une résistance physique et une énergie morale à toute épreuve.

Véressaïev n'a pas l'art de Tchékhov, mais il vaut par son absolue sincérité. Il est sincère jusqu'à vouloir crier la vérité quand même, arrêter les gens pour la leur dire. Il n'est pas un doctrinaire, il ne possède qu'une foi : la vérité; et il la brandit comme un étendard. Les *Mémoires d'un médecin* valurent à l'auteur l'indignation des uns, la reconnaissance et l'estime de beaucoup d'autres. Il y dévoile toutes les hésitations qui assaillent le débutant, toutes les fautes qu'il peut commettre par gaucherie ou inexpérience. Il enregistre l'impuissance et l'incertitude de la science médicale en bien des cas, ses témérités excessives, sa hâte d'assumer des responsabilités trop lourdes.

Véressaïev, notant les erreurs d'un jeune médecin, a la dignité de n'offrir en exemple que les siennes propres : beaucoup de ses confrères, néanmoins, lui en voulurent de sa franchise. Et Véressaïev s'en étonne : « Nous avons si peur de la vérité, dit-il, nous sentons si peu le besoin de la vérité, qu'il suffit d'en faire voir un petit coin pour que les gens se trouvent mal à l'aise et s'écrient : Comment faites-vous cela? Quelle utilité y voyez-vous? Que diront, à vos révélations, ceux qui ne sont point initiés? » Véressaïev répond : « Afin d'obtenir une confiance qui peut, à un moment donné, devenir nécessaire, il est quelquefois indispensable de tromper un malade gravement atteint. Mais la Société, dans son ensemble, ne saurait être envisagée comme un tel malade, et il est nuisible d'adopter à son égard la pratique de l'éternel mensonge. »

Il se moque du système des cachotteries, autant qu'il le méprise : « Où vous procurerez-vous un coffre assez solide pour y enclore la vérité?... Vous aurez beau cercler de fer ce coffre, la vérité sortira par les fentes; elle sortira détériorée, fragmentaire, agaçante par ce qu'elle aura d'incomplet : elle permettra de soupçonner les pires choses. »

Ce hardi champion de la vérité ne ménage, dans son

livre, rien ni personne. Mais, loin d'inspirer le découragement ou la méfiance, il attire la sympathie sur lui-même et sur tous ceux qui, comme lui, consacrent leurs forces, leur vaillance et leur sincérité à l'œuvre souvent ingrate de secourir autrui.

Véressaïev a publié deux recueils de nouvelles. Il sacrifie l'agrément de la forme à l'idée. Il veut instruire, il veut s'expliquer à lui-même la vie et les moyens de l'améliorer. Il prône l'action saine et humble. Il déteste les vagues aspirations vers l'inconnu, la recherche de ce qui est à effet, éclatant, extraordinaire; il défend que l'on néglige la réalité vulgaire et toute proche. Il recommande qu'on se livre « à une besogne, peut-être obscure, qui ne vous rapportera que des privations sans fin, qui absorbera votre jeunesse, votre bonheur, votre santé... Le travail est beau par la conscience qu'il donne de n'avoir pas inutilement vécu. »

Dans une de ses nouvelles les meilléures, *Sans chemin*, il décrit le dévouement à ses malades grossiers d'un médecin pendant une épidémie de choléra. Ce médecin sauve plusieurs existences. Mais une horde d'ivrognes exaspérés le terrasse, le frappe; et il en meurt lentement. Cependant, il ne se reconnaît pas le droit de maudire ses bourreaux : « Ils m'ont battu comme un chien enragé, moi, contre qui ils ne pouvaient avoir aucun grief. Cinq semaines, j'ai travaillé au milieu d'eux : chacun de mes mouvements démontrait mon vœu de les servir. Et pourtant, je n'ai pu obtenir d'eux la plus simple confiance. Je les forçais à croire en moi; mais il a suffi d'un verre d'alcool pour que tout disparût... Cinq semaines!... Je pensais détruire, en cinq semaines, ce qui s'était formé en eux au cours de longues années... Depuis quand le peuple a-t-il pu prendre l'habitude de nous envisager comme des frères? Quand donc a-t-il profité de notre savoir, de tout ce qui nous rend supérieurs à lui? Nous avons toujours été lointains et étrangers; rien ne nous lie à lui. Pour le peuple, nous sommes des êtres d'un autre monde, qui se détournent de lui avec dégoût et veulent l'ignorer. N'est-ce point à cause de cela qu'existe entre le peuple et nous cet effroyable gouffre ? »

Et le médecin mourant, heureux de mourir, dit à une jeune fille qu'il voit pleurer à son chevet : « Aime l'humanité, aime le peuple. Il ne faut pas désespérer, mais travailler beaucoup et obstinément, parce que la somme de travail à faire est énorme. »

L'idée que la Russie et le peuple russe réclament, des hommes cultivés, un immense labeur, le don de toute l'existence, est exprimée chez Véressaïev avec plus de force que chez nul autre écrivain. Il est, quant à lui, un homme pratique, habitué à la recherche du mal, habitué à se tromper souvent dans ses hypothèses sans pour cela se décourager, et à recommencer dans une autre direction quand il a connu son erreur. Par son observation lucide et patiente, il se rapproche de Tchékhov; par sa charité, son intarissable pitié, il rappelle Korolenko. Mais il est moins spéculatif qu'eux, plus prêt à la besogne quotidienne et efficace.

Véressaïev signale l'éveil des intelligences dans la classe ouvrière. Il n'insiste pas sur les manifestations de ce fait nouveau; peut-être la censure l'obligeait-elle à ces précautions. Dans *La fin d'André Ivanovitch*, il décrit ce monde de travailleurs où nous apercevons que des idées s'agitent en des cerveaux naguère obscurs.

André Ivanovitch, ouvrier relieur, parle de l'ivrognerie et l'explique par des causes mentales. « On peut boire un peu, de temps en temps, par désespoir, dit-il, quand l'âme est trop déchirée. Mais je condamne ces gens grossiers, surtout ceux des fabriques, qui boivent sans mesure !... C'est une honte, c'est une tare ignoble ! On se dirait en Asie... »

Barsoukov, ouvrier aussi, lui répond : « Aujourd'hui, ce n'est pas seulement au cabaret que l'on voit aller l'ouvrier, c'est souvent à l'école. L'Asie, comme vous l'appelez, se rétrécit d'année en année... Regardez un peu autour de vous : partout commence la vie. Chacun veut vivre par l'intelligence, chacun veut comprendre. Surtout les jeunes... On en a assez, de cette eau stagnante !.. »

Sceptique, André hoche la tête : « Je parle de la masse du peuple, des ouvriers, des paysans. Ces êtres sont horriblement sauvages, obtus et ivrognes.

— Sauvages, obtus? s'écrie Barsoukov irrité. Quand un garçon a travaillé douze heures dans une usine, qu'il sort moulu, la tête lasse, et qu'il s'empresse d'aller à son cours, parfois sans s'être même donné le temps de manger, est-ce de la sauvagerie? Il ne rentrera qu'à la nuit tombée, et, dès l'aube, il faut qu'il soit à son travail... Moi, j'ai suivi le cours jusqu'au bout : mais j'y vais encore à l'occasion... Les garçons qu'on y rencontre sont si éveillés, si conscients! Ils se hâtent vers le savoir, ils veulent tout connaître à fond. Ceux-là, la destinée aura beau se jouer d'eux, ils ne céderont pas... Personne, à présent, ne consent plus à se laisser mener en lisière : on veut comprendre les lois de la vie, le sens qu'elle a... L'été dernier, on nous expliquait la littérature russe. Entre autres questions, on avait soulevé celle-ci : quelle différence y a-t-il entre la littérature scientifique et la littérature artistique? La littérature scientifique, c'est, par exemple, si l'on fait une enquête sur le logement de l'ouvrier : combien de mètres cubes d'air? quel est le chiffre de la mortalité infantile? combien l'ouvrier absorbe-t-il d'alcool par an?... Tandis que la littérature artistique décrit la même chose d'une manière sentimentale. Un ouvrier est à la mort, ses enfants ont faim, sa femme pleure; à l'entour, tout est sale, humide, il n'y a rien à manger. Et il se demande pourquoi il a peiné toute sa vie jusqu'à l'épuisement : il se demande pourquoi il a vécu. Il a vécu sans voir la vie; il n'a vu que le spectre de la vie à travers la fumée de la fabrique... Quel a été le but de sa vie?... »

Le fait que de tels raisonnements s'élaborent dans l'esprit des ouvriers d'usine, est un signe important, que Véressaïev, sans le commenter, a bien mis en valeur. La civilisation gagne, lente, sûre, entravée de toute part, mais obstinée dans sa marche.

*
* *

Ce prodigieux mouvement d'idées ne s'accomplit pas sans trouble, sans souffrance. Il est tumultueux, plus

volontaire que lucide, forcené jusqu'à l'héroïsme, mais intolérant et cruel. Tchirikov en a bien marqué l'intransigeance douloureuse et l'exaspération. Les intellectuels d'aujourd'hui subissent l'influence de Marx et renient leurs prédécesseurs ou leurs contemporains arriérés, en qui ils ne voient que des rêveurs sentimentaux. Le spectacle est poignant de ces groupes d'idéologues que de semblables aspirations animent, qui se dévouent à une même tâche et que séparent des divergences de doctrines.

Dans une nouvelle intitulée *Les Invalides*, Tchirikov trace un portrait saisissant d'un vieil idéaliste, Krioukov, qui a organisé sa vie selon les idées libérales à la mode au temps de sa jeunesse, et qui, après plusieurs années de Sibérie, revient aussi pur de cœur, aussi confiant, aussi prêt à servir le peuple. « Tout pour le peuple et par le peuple », telle est sa devise, reçue des Populistes d'antan et qu'il chérit comme un talisman de grandeur morale. Il veut travailler pour les paysans, leur expliquer leurs droits, les organiser en artels, leur suggérer une vaillante initiative; il subit échec sur échec. Comme il ne saurait accepter de gagne pain qui le mette au service d'idées contraires aux siennes, il vivote dans une terrible misère. Mais son courage n'a point de défaillances. En province, il se fait correcteur d'un journal : il travaille toute la nuit et il est mal rétribué; que lui importe? Le coup qui doit le terrasser ne provient pas de la misère matérielle. Il retrouve un ancien camarade, Poretzki, à présent médecin en vogue. Poretzki a épousé une jeune fille que Krioukov a timidement aimée quand, jeune étudiante, elle était enflammée des mêmes idées que lui. Krioukov a de l'affection pour eux; il vient chez eux se reposer de sa fatigue. Il regarde Varia et rêve. Or voici que, chez les Poretzki, arrive le frère de Varia, étudiant exclu de l'Université. Krioukov sympathise avec lui; ils causent ensemble. Le jeune homme, intransigeant, imbu des nouvelles idées marxistes, méprise le vieux populiste, bafoue son idéal suranné et enfin le traite de fou. Krioukov ne peut supporter l'offense. Il s'en va chez lui, affligé. Il a compris que l'étudiant représente

la nouvelle génération; l'intransigeance de ce jeune homme envers lui, Krioukov, qui a consacré toute sa vie à ses idées, la cruauté avec laquelle il le raille, l'anéantissent. Il perçoit qu'il est fini, qu'il n'a plus rien à faire, — que ses idées étaient peut-être fausses. Il meurt après avoir écrit pour ce jeune homme une lettre où il l'implorait d'être moins dur aux autres, où il lui signalait le danger de rebuter ceux qui viennent à lui, le cœur ouvert, et qui se dévouent, malgré les nuances d'opinions, à la même cause que lui.

L'amour du peuple et le désir de lui être utile, la volonté de le servir et l'incertitude quant à l'efficacité de cette tâche, tous ces sentiments généreux, ardents ou pénibles, sont exprimés avec assez de puissance dans l'œuvre d'un écrivain, populaire par ses origines, et que toute sa vie ultérieure a tenu en rapports constants avec le peuple, Valentine Dmitrieva. Elle est fille de serfs. Elle a été longtemps maîtresse d'école, et maintenant elle exerce la médecine.

Dans la *Ferme Rouge*, elle décrit l'état de souffrance où se trouvent aujourd'hui ceux qui veulent se consacrer au bien du peuple. Deux êtres, l'étudiant en médecine Stépane et la maîtresse d'école Natacha, sont animés du plus noble altruisme. Natacha, toute jeune, vivant de son travail, idéalise sa propre activité : il lui semble qu'elle fait le bien en contribuant à répandre l'instruction, et, pendant quelques années, son métier lui donne la sérénité et le bonheur. C'est que Natacha, habituée à la ville, n'a pas vu de près la misère du paysan. Elle en prend conscience quand, pour se reposer un peu, elle se retire à la campagne et, désireuse d'être utile, instruit les enfants du village.

Mais voilà que Stépane, qui, lui aussi, est venu à cette ferme où elle demeure, se raille d'elle. Il est un révolutionnaire énergique et il veut, pour l'action sociale, des moyens violents et prompts, non pas les palliatifs que préconise Natacha. Il hausse les épaules à la vue des petits paysans qui s'appliquent à tracer des lettres sur une ardoise : « Cela ne sert à rien, dit-il à Natacha, vous perdez

votre temps... On devient fou à vouloir remplir un tonneau percé, et d'affreuses désillusions vous attendent, — à moins que vous ne fermiez volontairement les yeux sur les résultats de votre travail. » Il se moque de sa bienfaisance sentimentale envers le peuple : « Tout est à refaire dans l'édifice social, depuis la base jusqu'au faîte. » Il croit mépriser la bonté : « Je ne veux pas être bon... La bonté aime et absout; elle va jusqu'à épargner les reptiles venimeux, parce qu'il lui répugne de sévir et de tuer. Je ne veux pas, moi, pardonner et épargner. Je veux haïr... » Il souhaite l'orage qui détruit plusieurs vies, mais après lequel tout revit avec une force nouvelle : « Vous frémissez à l'idée d'une catastrophe, parce que beaucoup d'êtres seront sacrifiés. Les gémissements, les cris, le sang, oui, c'est affreux! Mais ce n'est qu'un moment dans l'histoire; un moment, sans doute, laid et douloureux... Rejetez toute sensibilité et regardez autour de vous : n'y a-t-il pas plus de vie sacrifiée pendant les périodes d'inertie, celles qu'on qualifie de paisibles? Vous redoutez le vacarme et la lutte? Mais combien meurent tous les jours sans bruit, lentement, de faim, de travail, de maladie, de misère? Le savez-vous? Des milliers, des millions; seulement, tout cela est caché et personne ne s'en indigne... Voici, je viens de lieux où les êtres, à moitié fous de faim, se vendent comme du bétail, ne demandent pour leur labeur que de quoi subsister pendant qu'il dure... »

Stépane compte sur la faim pour éperonner les gens, il compte aussi sur le capitalisme : l'irritation provoquée par la croissance du capital donnera l'éveil. Le capitaliste n'est pas l'ennemi du révolutionaire; il est son allié inconscient.

Stépane et Natacha s'aiment, mais Stépane n'ose pas songer au bonheur personnel; ce serait la désertion... A moins que Natacha ne consente à le suivre là-bas, vers l'inconnu, vers le travail cruel, farouche, qui tue. Elle n'a pas cette force, et les jeunes gens se séparent; ils ont eu de longues discussions et ils ne se sont permis qu'une fois d'échanger des mots de tendresse. Stépane meurt. « On l'a abattu comme un chien », dit un des personnages du

roman, sans plus insister; mais le lecteur comprend que quelque chose d'atroce s'est passé : les grévistes pour qui il travaillait l'ont assommé.

Natacha, que nous retrouvons après dix ans, continue sa tâche d'éducatrice. Elle s'y exténue, elle est vieille avant l'âge. Elle a fait beaucoup de bien obscur, mais elle n'est pas satisfaite. Les paroles de Stépane lui sont restées au cœur; elle se répète que son effort est vain, qu'elle fait une aumône humiliante pour celui qui la reçoit et pour elle-même qui la donne. Elle ne remarque pas qu'autour d'elle, dans la ville aux nombreuses fabriques, « la vie est en marche », que « l'avenir appartient à l'ouvrier ».

*
* *

Sans doute, il y a, en Russie comme ailleurs, des écrivains purement artistes. Ceux là ne sont point inquiétés et ils ne sont guère dangereux en effet. Ils continuent l'ancienne tradition aristocratique qui concevait l'art comme séparé de la vie, comme un luxe délicat et supérieur. Leur talent s'épanouit à l'aise sans la contrainte d'une tâche sociale rigoureuse. Mais, attachés à l'art pour l'art, ils ne sont pas profondément russes, ils n'incarnent pas le génie national. Depuis que la poésie semble vouloir renoncer aux préoccupations sociales si vives chez Nékrassov autrefois, isolée désormais du mouvement général des idées russes, elle s'est anémiée, appauvrie.

Il faut signaler cependant des écrivains brillants ou raffinés, tels que Mérejkovsky, esprit cultivé, subtil, qui se plaît à l'évocation pittoresque des époques anciennes; Minsky, malgré des velléités d'art social, versificateur harmonieux surtout, qui recherche l'originalité sans craindre beaucoup la bizarrerie; Balmont, traducteur excellent de Shelley, poète à la fois précieux et passionné; Ivanov, fin lettré, néo-helléniste érudit. Leur esthétique dépasse leur public; ils sont des déracinés.

La critique russe leur est sévère, et l'on ne peut pas s'en

étonner puisqu'ils enfreignent les principes que préconisent, depuis quarante ans, les Tchernichevsky, Dobrolioubov, Pissarev et Mikhaïlovsky.

Ce dernier, cependant, a de l'admiration pour un écrivain qui, sans appartenir à la même famille intellectuelle que Tchékhov, Gorki, Korolenko, ne peut être assimilé au groupe de l'art pour l'art.

Étrange, singulièrement isolé par le choix de ses sujets et par son élégante habileté d'expression, Andréiev a publié deux volumes de nouvelles dont le succès a été considérable. Il peint des caractères peu normaux et que la vie a déformés, soit en les compliquant, soit en les étriquant; il crée des situations rares. Il a la hantise du mystère : la mort et le mensonge l'inquiètent. La mort, en plusieurs de ses nouvelles, apparaît terrifiante, impitoyable, traîtresse, angoissante par le mystère qu'elle emporte et par celui qu'elle laisse. L'être qui s'en va n'a pas dit ce qu'il avait à dire; ceux qui restent continuent leur vie animale ou torturée, distraits par de petites occupations ou de lourds chagrins, jamais renseignés, jamais tout à fait conscients. Des gens notent leur misère et celle d'autrui, en constatent les manifestations extérieures, en recherchent les causes physiques; mais quelque chose leur échappe toujours, d'eux et de leurs voisins, et ce quelque chose est un terrible problème.

Le Silence exprime l'idée du mystère et de la solitude où les individualités humaines sont confinées. Un prêtre de village, homme dur, autoritaire, orgueilleux, perd sa fille Véra. Elle s'est tuée sans rien trahir des raisons qui l'ont ainsi désespérée. Elle avait étudié à Pétersbourg, puis elle en était revenue, farouche, murée dans un bizarre silence. Enfin, elle se jeta sous les roues d'une locomotive. Et après sa mort, la maison se tut à jamais. « Ce n'était pas seulement l'absence de sons, mais un silence comme il s'en fait quand les êtres qui sont là pourraient parler et ne le veulent pas. » La mère de Véra ne dit pas un mot. Le prêtre est confronté avec le silence et l'insaisissable. « Il ne peut admettre qu'il ne doive jamais savoir; il pense

qu'il peut encore savoir. » Il interroge, dans la nuit, l'âme de sa fille, qu'il aimait et qui est partie sans rien dire. Il souffre, sa haute taille se courbe; il supplie Véra : « Dis ton chagrin, et, vois-tu, de mes deux mains je l'étoufferai; elles sont encore fortes, mes mains. Dis, Véra! »

L'âme de sa fille se tait. Le prêtre s'imagine qu'il y a des paroles à prononcer, un mouvement à faire, par quoi le mystère serait détruit. Mais il ne trouve rien : il s'agenouille au chevet de sa femme paralysée, implorant sa pitié, lui disant des mots de tendresse. Les yeux de la femme sont muets comme ses lèvres. Peut-être avait-elle pitié de lui, mais ses yeux sans expression se taisaient.

Une autre histoire, pareillement analytique, est celle de *Serge Pétrovitch.*

Serge Pétrovitch, étudiant, est pauvre et laid. Il a conscience de ne pas être intelligent, de manquer d'originalité. Parfois, il oublie de réfléchir à l'existence; il cesse de la remarquer, et elle coule, peu profonde, telle qu'un ruisseau fangeux. Mais, par moments, comme s'il se réveillait d'un lourd sommeil, il se rend compte, avec une lucidité soudaine, d'être toujours l'esprit insignifiant de jadis. Nietzsche, qu'il comprend à peine, éclaire d'une lueur froide et triste le désert de son âme. Sa vie lui apparaît semblable à quelque étroit et long corridor sans air ni lumière. Et, dans ce corridor, il croise des fantômes d'êtres privés ainsi que lui de la faculté du rire ou des larmes, et qui agitent silencieusement leurs têtes obtuses. Il tâche de penser; mais, rebelle, son anémique cerveau ne produit que des formules toutes faites, alors qu'il ambitionne des idées et des expressions. Douloureux et fourbu, il ressemble à un cheval qui traîne sur une montagne une charge pesante, halète et tombe; et puis un coup de fouet le cingle. Ce coup de fouet, pour Serge Pétrovitch, c'est la vision ou le mirage du « surhomme », lequel, dans la plénitude de sa force, possède le bonheur et la liberté. Quant à lui, il ne peut s'élever assez haut ni tomber assez bas pour dominer les hommes ou les ignorer. Il sait qu'une vie terne l'attend, une vie sans vertus et sans crimes, où il fonctionnera comme une

machine sans âme. Il n'est rien par lui-même. Son moi clame vers l'indépendance et la félicité; n'y a-t-il pas droit? Mais il ne doute pas qu'il lui faille demeurer toujours impersonnel, nul et muet. « Puisque la vie ne te réussit pas, sache que la mort te réussira » : cet aphorisme de Nietzsche se fixe dans sa pensée avec l'intensité de l'évidence. Donc, méticuleusement, il dose un poison : il examine avec satisfaction la fiole; il ne songe pas à la mort, plutôt il est content de si bien exécuter ses préparatifs. Et il se redresse, lui humble généralement et effacé; il va voir ses camarades, leur parle d'égal à égal, rit, semble s'amuser. Puis il écrit une lettre, où froidement, comme s'il s'agissait d'un autre, il explique ses raisons de mourir. Ensuite, il a un court accès de peur, et s'indigne de cette peur avec emphase. En ce dernier instant, Serge Pétrovitch, l'être misérable et piteux, crut s'élever au-dessus des génies, des rois et des montagnes, s'élever au-dessus de tout ce qui existe de haut sur la terre, parce qu'en lui triomphait surhumainement le moi humain pur et libre. Il boit le poison dans une fièvre heureuse.

Ce sont des cas psychologiques assez spéciaux qu'étudie Andréiev. Ses héros sont assurément compliqués, et le tourment dont ils souffrent provient d'une pensée rêveuse et réfléchie. L'angoisse de la vérité, la torture du mystère, sous toutes les formes déconcertantes qu'il peut revêtir dans la vie journalière et dans la méditation plus contemplative, voilà l'objet de son attention de psychologue et de moraliste. Il se préoccupe moins que d'autres des circonstances matérielles de la vie. Il semble considérer que les problèmes sociaux sont dominés par les problèmes de l'inquiète pensée humaine. Le malaise philosophique, le désir de la lumière et l'impossibilité de sortir des ombres qu'entasse sur soi-même un songe impérieux, la fatigue du provisoire, l'aspiration confuse et lasse à quelque chose de neuf, de frais et de pur, enfin toutes les velléités diverses, incohérentes, impuissantes et douloureuses qu'Andréiev analyse avec tant de délicatesse, n'est-ce point le plus juste et le plus émouvant diagnostic de l'âme russe, riche et misérable?

*
* *

Ainsi, les conclusions que l'on peut tirer des écrivains russes actuels sur l'état matériel et moral de l'Empire des Tsars sont extrêmement pessimistes. Et il faut tenir compte de ce qu'ils disent, car ils sont épris d'un immense amour de la vérité. Elle est leur souci, elle est la maxime de toute leur activité, elle est aussi leur esthétique. Leurs tempéraments divers nuancent différemment leurs œuvres; sur les remèdes que réclame la situation, ils ne sont pas tous d'accord; ils ne constituent pas une école dogmatique. Mais, entre les tableaux qu'ils tracent de la réalité, l'analogie est suffisante pour qu'ils se contrôlent et se complètent. C'est une grande consultation morale et sociale, une vaste enquête psychologique que la littérature contemporaine, en Russie, a entreprise et mène à bien.

LA PENSÉE RUSSE CONTEMPORAINE

CHAPITRE I

L'IMPUISSANCE DE VIVRE

ANTON TCHÉKHOV

Anton Tchékhov est, depuis bien des années déjà, célèbre en Russie. Sa gloire n'a pas, comme celle de Gorki, éclaté brusquement. Son talent ne s'est pas, en une seule fois, manifesté tout entier, avec cette soudaineté incroyable qui, du jour au lendemain, révéla dans l'auteur de *Tchelkache* un écrivain maître de son génie. Tchékhov a suivi une évolution lente et d'apparence capricieuse, logique pourtant. Il a commencé par amuser son public, ensuite il l'a souvent dérouté par les transformations imprévues de sa manière. Finalement, il l'a charmé et subjugué.

Son œuvre est originale, considérable et variée. Tchékhov, comme pour se prouver à lui-même son habileté, a essayé successivement tous les genres. Il a

fait de petites esquisses humoristiques, dont quelques-unes sont des merveilles d'observation fine et ironique, — des vaudevilles, d'un comique sain et un peu gros, — des nouvelles, longues ou courtes, — enfin des drames. Il a paru ne guère se soucier de l'enthousiasme ou de l'irritation qu'il provoquait, et il fut indifférent aux opinions de la critique. Celle-ci, au contraire, s'est intéressée vivement à lui et, parmi les éloges, ne lui a pas ménagé les objections.

La critique russe réclame de tout écrivain une profession de foi et des intentions didactiques. L'écrivain doit appartenir à une école, à un parti, se faire l'apôtre d'une doctrine; il n'a pas le droit de choisir ses sujets au gré de sa fantaisie, pour la joie de narrer avec art, pour émouvoir ou divertir, simplement : on lui demande compte aussi de ses tendances politiques ou sociales. Ces exigences, toutes bizarres qu'on puisse les trouver, s'expliquent par les circonstances au milieu desquelles s'est développée la littérature nationale en Russie. Elle a subi le contre-coup de grandes réformes sociales comme l'affranchissement des serfs, elle a connu le malaise qui appelait de telles réformes et la secousse dont s'accompagnent de tels événements. Des poètes et des romanciers de génie ressentirent la palpitation douloureuse de leur pays. Dans les années qui suivirent l'affranchissement, les âmes s'imprégnèrent de l'amour du peuple. En outre, on crut au peuple ainsi qu'à un élément vital d'où viendrait le salut. Ces illusions s'évanouirent en présence de la réalité. Cependant la poursuite âpre et ardente d'un idéal éthique et politique reste, aux yeux de bien des Russes, la raison d'être de l'écrivain.

Un critique très écouté blâmait Tchékhov pour son

air d'indifférence à l'égard de ces questions. Selon lui, Tchékhov se dépensait en pure perte, prêtant une égale attention aux êtres humains et à leurs ombres, au récit d'un suicide et aux grelots d'une voiture. Il manquait de discernement.

Ces reproches, on pourrait, à la rigueur, les adresser aux premiers écrits de Tchékhov, dont l'apparence est, en effet, futile. Mais l'œuvre s'est ensuite enrichie, et maintenant il est facile de constater qu'elle renferme, malgré son extrême diversité, une idée très nette, peut-être un enseignement. Tchékhov ne s'est pas seulement plu à noter, à fixer les tableaux que lui présentait la réalité; mais du spectacle qu'il avait sous les yeux il a tiré une philosophie... Sans doute, jadis, cherchait-il sa voie; ou bien, dédaigneux de l'opinion, savait-il, à part lui, qu'il avait quelque chose à dire que l'on comprendrait plus tard. En tous cas, il ne faut pas voir entre ses écrits anciens et les récents une contradiction. Sa pensée triste sur la vie s'est peu à peu découverte mais elle était en germe déjà dans ses premiers essais.



Tchékhov naquit en 1860. Il habita d'abord une ville de province, dans le sud de la Russie. Il doit à ce fait sa connaissance du paysage méridional et son mépris des petites cités insipides et somnolentes. Puis il fit à Moscou ses études de médecine et pratiqua pendant quelques années, à la campagne, comme médecin de la municipalité. Il put observer à loisir la bourgeoisie et le peuple. Il avait commencé d'écrire, étant encore étudiant. Il collaborait à des journaux satiriques. Ses imaginations d'alors sont d'une irrésistible

drôlerie, et, en même temps, d'une mélancolie extrême.

Un fonctionnaire remarque l'ignorance effroyable de ses subalternes. Afin d'éveiller en eux quelque sentiment esthétique, il leur ordonne de faire des lectures; et ainsi il jette le trouble dans toutes ces paisibles cervelles. Merdiev, le plus abruti de la bande, s'attelle à *Monte-Cristo* : il le lit nuit et jour, mais n'y comprend rien. Quand il est trop las, sa femme le relaye. Il est au désespoir; il demande grâce : le chef demeure inexorable. Un matin, Merdiev arrive au bureau, manifeste la plus violente douleur et entame la confession de crimes imaginaires : « J'ai fait des faux, j'ai noyé un petit enfant dans un puits. » Il est fou... Les autres employés déclarent qu'ils aiment mieux être mis à la porte que de s'exposer à une pareille aventure. Le chef aperçoit la témérité de sa tentative, et la paix se rétablit au bureau. Quant à Merdiev, « il guérit de sa folie, mais pas complètement. A la vue d'un livre, il tremble, il se détourne ».

L'anecdote suivante est d'un comique plus joyeux.

Strijkine, veuf d'un certain âge, rentre tard à la maison. Il est gris et voudrait boire encore. Il sait que sa belle-sœur a caché de l'eau-de-vie au fond d'une armoire. Avec mille précautions, sans oser prendre la lumière, il s'empare d'une bouteille. Il boit, et il lui semble que ses bras et ses jambes volent à travers l'espace, tandis que son corps s'engouffre dans un marais plein de sangsues... C'est qu'il a bu, au lieu d'eau-de-vie, du pétrole. Dans son émoi, Strijkine a recours à sa belle-sœur. Celle-ci est furieuse : « Savez-vous ce que le pétrole coûte aujourd'hui? » Elle le rabroue et se déclare la plus malheureuse des femmes. Strijkine attend la mort avec angoisse. Mais la mort ne vient

pas. Au matin, il s'en félicite : « Quiconque a une conduite réglée et simple, dit-il, échappe à l'action du poison. J'étais au bord de l'abîme et je n'ai pas sombré. C'est que ma vie est bonne! — Non, réplique sa belle-sœur, c'est que le pétrole est mauvais!... » Et les lamentations redoublent.

A cette époque déjà, Tchékhov s'attache à la peinture d'une vie qui est grotesque parce qu'elle est mesquine et bête. Les incidents qu'il combine sont significatifs de la stupidité des gens et de leur asservissement moral. Le ton du récit est uniformément spirituel, discret et impassible; les situations sont plaisantes. Mais l'impression d'ensemble est triste. Trop de gens y apparaissent plats et sots.

Parfois on dirait qu'il a peine à cacher son dégoût.

Deux camarades de collège se retrouvent, après longtemps, dans une ville de province où le sort les a conduits. L'un est maigre, l'autre gras. Ils s'abordent comme des égaux, ainsi qu'il est naturel à des amis d'autrefois. Le maigre présente sa femme et son fils : la femme a le menton démesuré, le fils a les yeux clignotants. Mais voilà que le maigre, après avoir raconté à l'homme dodu son odyssée misérable, apprend que celui-ci est un important fonctionnaire. Du coup toute familiarité lui est impossible. Il fait des courbettes; il est heureux, flatté, humble, excessivement.. Le fonctionnaire, bon enfant, veut mettre un terme à ces simagrées, mais il demeure impuissant devant l'acharnée obséquiosité du pauvre diable. Il se sauve. Et le camarade modeste se prélasse dans la joie de s'être entretenu avec un grand de ce monde. Il rit. Sa femme sourit. Son fils salue tant qu'il laisse tomber son chapeau... « Tous trois étaient délicieusement bouleversés. »

Cette petite histoire et beaucoup d'autres encore ont pu réjouir le lecteur. Mais, au fond, quoi de plus pénible et de plus affligeant? Les différences sociales acceptées comme une loi, même dans les cas où elles pourraient être négligées, l'habitude de s'avilir, l'incapacité de garder le moindre sentiment de dignité...

Les vaudevilles de Tchékhov sont tapageurs et d'un entrain forcené; mais le sarcasme y est apparent. *L'Ours* et *la Demande en Mariage* excitent à la gaieté; cependant on est humilié pour ces personnages désastreux. Une jeune veuve, qui s'était juré d'être inconsolable, reçoit la visite d'un gentilhomme campagnard. Celui-ci réclame, avec rudesse, de l'argent dû par le mari. La veuve est offusquée, elle qualifie le gaillard d'ours mal léché : on ne dérange pas ainsi les femmes dont la douleur est telle! Du reste, elle paiera, mais demain. Il insiste, elle s'obstine. L'ours, qui a des idées personnelles sur l'égalité des sexes, propose à la veuve un duel; la veuve accepte avec joie : cette crânerie enchante l'ours, qui tombe amoureux de l'amazone improvisée. « J'ai abandonné vingt femmes, — s'écrie-t-il, — et je n'en ai jamais aimé aucune comme je vous aime. Je vous demande votre main. » Le couple s'embrasse en murmurant une dernière fois : « Battons-nous... »

De mauvaises têtes qui, au milieu d'une querelle, décident d'unir leurs existences, c'est encore le sujet de *la Demande en Mariage*. Mais le coup de foudre, ici, n'est pour rien dans leurs épousailles. La raison seule les guide. Lomov vient postuler de ses voisins, les Tchiboukov, la main de leur fille Nathalie. Il énumère ses biens et, parmi eux, il compte un pré que Nathalie

considère comme la propriété de ses parents. Une vive dispute s'engage. Nathalie, qui ne sait pas les intentions matrimoniales de Lomov, le menace d'un procès et le chasse. Mise au courant de ses projets, elle rappelle en toute hâte le singulier amoureux. Les fiançailles sont conclues, et tout de suite la querelle reprend sur une autre question... « C'est le bonheur conjugal qui commence, — s'écrie Tchiboukov; — du champagne, du champagne ! »

Ces farces dénotent déjà, sinon toutes les tendances de Tchékhov, du moins quelque chose de sa manière. Son rire est gros, mais il tire ses effets de la psychologie de ses bonshommes. Il méprise les trucs. Les êtres sont assez burlesques par eux-mêmes, et il n'a besoin, pour révéler le comique des situations, que de faire étaler à ses personnages leurs véritables sentiments, médiocres, laids, intéressés. Les accessoires sont inutiles. L'essentiel, c'est-à-dire l'âme humaine, est, à elle seule, ridicule suffisamment.

***

Tchékhov renonça bientôt à la caricature.

Ses nouvelles émeuvent par leur simple vérité. Son art de conteur donne aux moindres anecdoctes une signification profonde. Tout ce qu'il rencontre, dans sa promenade lente et lasse à travers son pays, il le perçoit avec lucidité; il prend ses sujets presque au hasard, sûr d'en tirer le parti qu'il veut. Qu'il peigne l'imbécillité des petits marchands ou des auteurs, le découragement des savants ou des artistes, la vaine agitation des jeunes hommes qui se figurent avoir une

mission à remplir ici-bas, l'impression qu'il produit est durable et affligeante. Ses nouvelles, de forme soignée et sobre, ne secouent pas l'imagination par l'imprévu des faits, par l'extraordinaire des destinées. Ce qui agit surtout et ce qui navre, c'est l'accumulation dans une existence de ces petites défaites quotidiennes qui ébranlent peu à peu et finissent par tuer : « Si le monde chavire, ce n'est pas à cause des brigands, des incendies, des haines, des hostilités, mais à cause de l'entassement des mesquineries ». C'est, dans la vie, une sinistre conspiration de tout; ce sont les hommes dont la masse forme un troupeau aveugle et routinier; ce sont les traditions élaborées par ces hommes, qui nuisent à l'individu exceptionnel, quand, par hasard, il surgit.

Tchékhov, avec son art délicat et nuancé, est un des rares écrivains russes qui ne soient point âpres et rudes, dont les nerfs ne se tordent pas perpétuellement, qui s'amusent à la poésie des choses familières. Ses paysages ne sont ni violents ni heurtés. Il voit l'espace redoutable, inquiétant par sa vastitude et, presque toujours, mélancolique; mais les détails du panorama lui agréent. Il ne recherche ni les contrastes, ni les magnificences. Il peint la nature russe, peu colorée, lumineuse sans éclat, souriante parfois, jamais parée ni somptueuse. Bien que Tchékhov ait beaucoup voyagé, ses yeux ne sont faits que pour la Russie, pour le paysage natal. Il est épris de l'immensité terne et douce.

La nuit, en présence de la nature immobile, une inquiétude vous frôle l'âme. « Mais, dit Tchékhov, on n'a qu'à regarder le ciel vert pâle, semé d'étoiles, sans taches et sans nuages, pour comprendre que l'air chaud

n'ait pas un frémissement, pour deviner que la nature guette : elle redoute de perdre ne fût-ce qu'un instant de vie... On ne saurait sonder la profondeur infinie du ciel qu'en mer, ou bien, la nuit, dans la steppe, quand la lune l'éclaire. Le ciel est effrayant, superbe et caressant, il regarde voluptueusement et appelle à lui, et sa caresse donne le vertige. »

Une sorte de panthéisme ingénieux, presque ironique à l'occasion, amuse Tchékhov dans le paysage. Il observe l'expression des objets et il se plaît à l'expliquer par des sentiments humains qui les animeraient. « Le soleil, énorme, rouge, se montra, entouré d'une légère brume. De longues raies de lumière froide encore s'étendirent sur la terre, se baignant dans l'herbe humide, s'étirant comme si elles voulaient affirmer leur souveraine insouciance. Les larges feuilles vertes des chardons, les fleurs bleu pâle de la chicorée sauvage, les boutons d'or, les sombres bluets s'éveillèrent, dans une bigarrure joyeuse, incertains si la clarté du soleil n'était pas leur propre sourire. » Ailleurs : « La lune monta, lugubre, comme malade. Les étoiles aussi avaient l'air inquiet. Le crépuscule devint plus dense, le lointain s'estompa. La nature pressentait quelque chose et s'agitait sourdement... » Et ceci, d'un enjouement sans afféterie et délicieux : « Deux nuages s'étaient un peu écartés de la lune et semblaient se murmurer des choses qu'elle ne devait pas entendre. » Dans les sons même il écoute l'écho d'émotions humaines : « La clochette du *tarantass* tinta comme si elle parlait aux grelots. Les grelots lui répondirent confidentiellement. Le *tarantass* gémit et s'ébranla. La clochette pleura, les grelots se mirent à rire. »

Ces fines trouvailles ne distraient pas Tchékhov de

sa large peinture du paysage russe. Il a un don singulier de voir les ensembles, tout en saisissant les détails les plus ténus. Il sait les cris et les manèges des divers oiseaux. Il aime la pêche et, à plusieurs reprises, il parle de ce sport, mais d'une façon toute impersonnelle et sans s'abandonner à des souvenirs. Il utilise sa science très précise de la campagne pour la décrire avec justesse.

Du reste, l'observation de Tchékhov s'attache principalement aux êtres. Le décor, pour lui, est secondaire et ne doit pas retenir l'attention du lecteur. Il s'harmonise avec la scène qui est représentée, environne le drame, repose les yeux. Il sert à rendre intelligibles les âmes. Éparse, diffuse, belle, mais dénuée d'énergie, c'est l'authentique nature russe que voit Tchékhov. Et il la voit comme les personnages qu'il y place peuvent la voir. Il donne, avec une méticuleuse exactitude, des indications techniques qui n'étonnent pas, tant elles sont subordonnées au caractère des personnages. Si précieuses que ces indications puissent être par elles-mêmes, elles n'ont pas d'autre but que d'accentuer l'impression de vérité. Aussi n'y a-t-il pas, dans un récit de Tchékhov, de digressions; tout y est à sa place juste. Et l'individualité de l'auteur ne s'y trahit pas en des démonstrations ou des commentaires. Il expose la vérité : c'est à nous de la comprendre à notre guise.

Tchékhov est réaliste et surtout évocateur. Parfois il dessine minutieusement ses héros, mais souvent un simple trait lui suffit pour produire une image complète : « Le grand vieux se lève, suivi de sa longue ombre, descend avec précaution du wagon dans les ténèbres... » Il n'embellit pas ce qu'il constate; il ne le rend pas moins confus qu'il ne l'a constaté. Son unique

souci est d'être vrai. Cette préoccupation se révèle dans tous les discours qu'il prête à ses personnages. Volontairement, il imite le parler malhabile des Russes, leur loquacité acharnée, leurs recherches désordonnées et obscures, les tics fréquents de leur langage. En Russie, on parle beaucoup, mais on cause peu, et jamais pour le simple plaisir de causer. On discute âprement, on débite d'interminables monologues enthousiastes ou désespérés, si l'on est de tempérament expansif; il est rare que l'on étudie avec calme, que l'on échange des idées générales. Chez les paysans, cette faiblesse de dialectique provient d'une extrême ignorance. Chez les hommes d'une culture moins imparfaite, elle résulte d'une perpétuelle crainte. Trop de thèses passionnantes ont été éliminées de la conversation et fermentent dans des cervelles isolées pour que l'habitude de débattre en commun des idées ait pu se former. « Nous avons, disait Dostoïevsky dans *Ma Défense*, une peur instinctive de quelque chose; par exemple, quand nous sommes réunis en grand nombre dans un lieu public, nous nous regardons avec méfiance les uns les autres, nous nous dévisageons d'un air sombre et louche, ayant toujours des soupçons envers quelqu'un... Un silence exagéré, une crainte démesurée jettent un coloris sombre sur notre vie journalière; par suite, tout apparaît sous une lumière éteinte et disgracieuse... Nous nous morcelons en petits cercles, nous nous étiolons dans l'isolement... » En outre, les distances, qui sont si grandes en Russie, la torpeur des petites villes somnolentes, où les hommes intelligents sont rares, empêchent la causerie. C'est presque une singularité dangereuse que de dire sa vraie pensée; il vaut mieux la cacher : rarement elle serait comprise. Les êtres qui réfléchissent, errent ou

végètent dans la solitude. Ceux qui parlent émettent, au lieu d'idées originales, des apophthegmes tout faits, qu'on sait excellents, mais dont on est las parce que les circonstances en rendent l'application impossible; ou bien ils tombent à de vagues rêveries, à des théories anodines et fades... « Faisons de la philosophie, — s'écrie Verchinine dans les *Trois Sœurs*; — j'ai envie de parler. » Et il pérore devant un auditoire sympathique mais veule, qui accepte mollement son discours, sans réagir. Dans les réunions, la causerie est remplacée par des jeux de cartes, des commérages, ou le mutisme tout simplement. « Je m'étonne de votre patience, — s'écrie Sacha dans *Ivanov*; — l'air tourne à force d'ennui. Dites quelque chose, flirtez, remuez-vous... riez enfin, chantez, dansez! »

Cette vie essentiellement plate et languissante se reflète dans toute l'œuvre de Tchékhov. Si l'effet, malgré tout, reste puissant, c'est grâce à l'intime compréhension qu'a Tchékhov de l'âme russe : bien que d'une tonalité grise, sa peinture est extrêmement caractéristique et frappante. Il y a chez lui, du reste, un curieux mélange du réalisme le plus exact et de ce procédé suggestif qu'a Mæterlinck d'évoquer des sentiments complexes sans les analyser : Tchékhov sait la valeur mystérieuse des âmes, la contradiction entre les paroles et les actes, il connaît ces mouvements de l'esprit qui subit des lois cachées mais réelles, subtiles et implacables. Et tout cela, il l'aperçoit spécialement dans son pays trouble et tourmenté. Car nul écrivain n'est plus national que lui.

***

Tchékhov a représenté le paysan russe, avec une justesse terrible et une émouvante impartialité. Il le montre méfiant, flairant partout la ruse, interprétant mal les questions qu'on lui adresse et s'efforçant d'y découvrir un sens hypocrite. Ignorant surtout, affreusement. Ainsi ce pauvre diable qui a dérobé les boulons de la voie ferrée pour lester ses filets. On l'a traduit en justice. Mais il ne peut croire qu'on l'inquiète pour une faute si légère. Il s'imagine qu'il a été calomnié. « Certes, vous savez mieux que moi, — dit-il au juge; — nous sommes des gens obscurs : est-ce que nous pouvons comprendre? » Quand on le condamne à la prison, il s'effare : « Je n'ai pas volé, je n'ai pas fait de tapage! Si mon frère Kouska n'a pas payé l'impôt, pourquoi est-ce moi, Denis, qu'on poursuit?... Quels juges! Notre maître, le général, est mort, — que Dieu ait son âme, — sans quoi, il vous en aurait donné, une leçon!... Il faut juger avec discernement, et non à tort et à travers... On peut même battre les gens; mais pour quelque chose, suivant la conscience!... »

L'œuvre la plus importante et synthétique de Tchékhov sur les paysans et le village est ce lugubre tableau de mœurs, *les Moujiks*... Il n'y a guère d'intrigue dans ce récit; il est monotone, mais poignant.

Nicolas Tchiguildéiev, domestique dans un restaurant de Moscou, est forcé par la maladie de retourner, avec sa femme Olga et sa fille Sacha, au village. Il trouve les siens plongés dans la misère la plus abjecte : — deux vieux, leurs deux fils et les femmes de ceux-ci, dix enfants. — « Quand Nicolas aperçut

tous ces corps, grands et petits, qui remuaient sur des bancs, dans des berceaux, dans tous les coins, quand il vit avec quelle avidité les vieux et les femmes dévoraient le pain noir qu'ils trempaient dans de l'eau, il sentit qu'il avait eu tort de revenir ici, malade, dépourvu d'argent et avec de la famille, bien tort! » Des scènes brutales ne tardent pas à éclater. L'un des gars, ivre, frappe au visage sa femme Maria, qui accepte l'offense sans un murmure : elle n'aime pas et craint son mari; mais elle est si sotte et si ignorante qu'elle ne comprend pas... Olga et la petite Sacha s'attirent l'estime du village parce qu'elles savent lire et qu'Olga récite par cœur beaucoup de prières. « Dans l'isba, on s'injuriait perpétuellement; et c'étaient les plus caducs, ceux qui bientôt devaient mourir, qui faisaient le plus de vacarme. Les enfants et les jeunes filles écoutaient sans surprise, parce que, dès le berceau, ils étaient habitués aux mots injurieux. » Les nouveaux arrivés sont à charge : « Crève donc! — crie une des femmes à Nicolas, qui essaye de défendre sa fille contre la grand'mère en fureur; — quel mauvais vent vous a amenés, pique-assiettes? » Pendant un incendie qui éclate une nuit, les paysans sont incapables d'une action énergique et sensée : le village brûlerait tout entier si les secours n'étaient organisés par un étudiant. Les fêtes ruinent la commune, déjà si indigente; mais personne ne songe à rompre la coutume de ces festins où l'on mange et l'on boit jusqu'au complet abrutissement. Tout le pauvre argent y passe. Quand il faut payer l'impôt, c'est la panique et l'affolement. Les paysans accusent de leurs maux la municipalité, cette abstraction dont ils n'ont qu'une vague idée... Et ils en viennent à regretter le servage : « Du temps des

maîtres, c'était mieux; tu mangeais autant que tu pouvais, autant que le cœur t'en disait. Il y avait plus de sévérité, cela va sans dire; mais chacun savait ce qu'il avait à faire. » Maintenant ils sont éperdus comme de pauvres bêtes sans berger...

Nicolas, qu'un tailleur entreprend de guérir, meurt des saignées pratiquées sur lui; Olga et Sacha s'en iront mendier sur les routes. Olga, au moment de quitter le village, regrette les moujiks dont elle a tant pâti, qui lui semblaient si effroyables. Elle a appris à les connaître et, malgré tout, elle s'apitoie sur leur sort : « Ils sont grossiers, malhonnêtes, ivrognes, querelleurs; ils ne respectent rien, ils se redoutent et s'espionnent mutuellement!... Qui ouvre des cabarets et débauche le peuple? Le moujik. Qui gaspille l'argent de la commune, des écoles, de l'église? Le moujik. Qui a volé chez le voisin, qui a fait un faux témoignage pour une bouteille de vodka? Le moujik. Qui, dans les assemblées communales, se prononce le premier contre les moujiks? Encore le moujik... Oui, c'est horrible de vivre avec eux. Mais pourtant ils sont des êtres humains, qui souffrent et pleurent; et en eux on ne trouve rien qu'il ne faille excuser. Le dur travail use le corps, ainsi que les longs hivers, les famines, le manque de secours. Ceux qui sont plus riches et plus forts ne peuvent leur venir en aide, étant aussi grossiers, malhonnêtes et ivrognes. Le plus petit fonctionnaire se comporte avec les moujiks comme avec des vagabonds, les tutoie, les rudoie... »

Le récit de Tchékhov est d'une véracité parfaite. Tolstoï considère *les Moujiks* comme l'œuvre la plus belle des lettres russes contemporaines, la plus conforme à la doctrine d'art qu'il préconise. Et, assuré-

ment, si Tolstoï veut qu'on sache les plaies du village, qu'on en éprouve de la pitié, le désir de fraterniser et d'absoudre, de s'humilier même devant cette misère irresponsable, le récit de Tchékhov est beau. Tchékhov, sans phrases et sans récriminations, a montré toute la tristesse de l'isba. Il n'a point idéalisé le paysan, comme c'était la mode de le faire aux environs des « années 80 ». Mais cette étude lucide de ce qui est, contient, en elle-même, l'indication des remèdes nécessaires. Telle est la qualité sociale de cet art réaliste.

***

Tchékhov n'a pas borné aux seuls paysans cette investigation sur la Russie d'aujourd'hui à laquelle il s'est consacré. La misère des paysans est due, pour une part, aux conditions matérielles de leur existence, mais aussi à leur incurie, à leur incapacité pratique. Aux yeux de Tchékhov, toute la Russie est douloureuse, toutes les classes de la société sont atteintes d'un mal analogue, et c'est au caractère russe qu'il attribue ce fâcheux état de choses. Aussi, avec sa clairvoyance de médecin, l'a-t-il examiné, ce caractère russe, de manière à en découvrir les symptômes pathologiques.

Une timidité paralysante, un singulier défaut d'initiative et de hardiesse, voilà ce qu'il aperçoit d'abord. Dans *Une histoire ennuyeuse*, où Tchékhov semble se départir un peu de l'habitude qu'il a d'être absent de son œuvre, de n'y point mettre ses propres idées, il prête à son héros les réflexions que voici sur la littérature russe; et, de la littérature, elles peuvent s'étendre

à tout le reste de la vie russe : « Nos auteurs n'ont pas le sentiment de la liberté individuelle. L'un a peur de parler du corps nu; l'autre n'ose pas sortir de l'analyse psychologique; un troisième réclame de l'amour pour l'humanité; un quatrième s'acharne à des descriptions de la nature, afin de ne pas avoir l'air tendancieux... Aucun n'est libre, aucun n'a le courage d'écrire comme il le voudrait... »

D'ailleurs, cet affaiblissement de l'individualité n'exclut pas l'orgueil : « Quand je lis des articles sérieux, dit le même personnage, j'éprouve une terreur indéfinissable. Le ton est hautain, ou familier avec condescendance. Les auteurs étrangers sont traités avec une désinvolture dédaigneuse. Et ce ne sont pas seulement les articles, mais les traductions faites par les Russes, qui m'effarent. On y joint une préface fière et protectrice, des notes abondantes qui ne font qu'éparpiller l'attention, des *sic* entre parenthèses... » La même arrogance se rencontre partout : « Les procureurs sont grossiers envers les prévenus, autant que les auteurs d'articles sérieux le sont les uns envers les autres. »

Les Russes, suivant Tchékhov, témoignent de leur orgueil par un mélange de mollesse et de violence. « Nous sommes si intelligents, si importants, que nous ne pouvons qu'énoncer des vérités et trancher des questions d'un ordre supérieur, — dit Chamokhine dans *Ariane*, en comparant les Russes aux étrangers; — un acteur russe ne sait pas être drôle : il est profond, même dans le vaudeville. Nous autres aussi, tous tant que nous sommes. S'il nous arrive de nous réunir pour causer des choses les plus ordinaires, nous les considérons d'un point de vue élevé. Manque de sincérité, de vérité... »

Ces emphatiques se laissent très facilement intimider. Tchékhov pousse la description de cette infirmité jusqu'à la caricature ou peu s'en faut, lorsqu'il nous conte l'histoire de *l'Homme dans un étui*. Bélikov, le ridicule personnage dont l'existence est une perpétuelle panique, a contaminé de son esprit timoré tout son entourage. « Nous autres, les professeurs ses collègues, nous le craignions. Et le proviseur le craignait aussi. Voyez-vous cela? Des gens instruits, parfaitement honnêtes, qui se laissent, pendant quinze ans, opprimer par ce bonhomme toujours chaussé de caoutchoucs, armé d'un parapluie, dissimulé sous un pardessus dont il relevait le col, cachant son regard derrière ses lunettes. Et non seulement le lycée tremblait devant lui, mais toute la ville. Grâce à des gens comme Bélikov, nous eûmes peur de tout : de parler haut, d'écrire des lettres, de faire de nouvelles relations, de secourir les pauvres... »

Cette charge plaisante exprime bien l'opinion de Tchékhov sur ses compatriotes. Il observe leur manie malheureuse de compliquer tout. Il constate leur indifférence fataliste. Car cette indifférence est prodigieuse, plus visible dans le peuple, qui ne fait aucun effort pour la dissimuler, mais fréquente aussi dans les classes plus raffinées... Un marchand de bœufs entreprend un voyage pour vendre son troupeau. Il perd un temps infini, à cause de tout le désordre qu'il y a sur la ligne du chemin de fer. Il s'agite et il n'avise pas à parer au mal, mais se laisse remiser sur les lignes de garage. Même, en route, il s'amuse avec les employés, avec les chefs de gare qui sont coupables de retards continuels. Il vend à perte ses bêtes exténuées, et s'y résigne sans peine. Dans la grande ville où il passe, il

ne s'intéresse à rien ; il achète des choses qu'il aurait aussi bien pu se procurer dans son village, et il s'en retourne content et flegmatique... Ici, Tchékhov se moque froidement. Ailleurs, il est amer. « Si la destinée vous a été mauvaise, il ne s'agit pas de l'implorer, il faut la mépriser et rire d'elle. Sinon, c'est elle qui se moquera de vous », fait-il dire à un exilé en Sibérie. Le pauvre diable se glorifie de sa farouche résignation : « Je ne suis pas un paysan... et tout de même, je suis arrivé à dormir sur la terre et à manger de l'herbe... Je n'ai besoin de rien, et je m'estime l'homme le plus riche et le plus libre du monde. » Ses compagnons sont aussi incapables de révolte, bien qu'ils ne sachent pas épiloguer comme lui... « Tous se couchèrent dans l'isba. La porte s'ouvrit sous la poussée du vent et la neige entra dans le logis. Personne ne se décida à se lever pour fermer la porte : il faisait froid et l'on était paresseux. »

Orgueil, emphase, indolence et finalement lamentable incurie, telles sont les tares qui ont fait de la Russie un grand corps lent qui s'agite sans avancer... « Pourquoi sommes-nous si las ? — dit Vladimir Ivanovitch dans le *Récit d'un Inconnu.* — Pourquoi, au début, avons-nous tant de passion, de fougue, de noblesse, de foi, pour faire banqueroute à trente ou trente-cinq ans ? Pourquoi les uns deviennent-ils phthisiques, les autres se suicident-ils, les autres demandent-ils l'oubli au jeu, à l'alcool, pourquoi les autres enfin, désireux d'étouffer la peur et l'ennui, foulent-ils cyniquement aux pieds l'image de leur pure et belle jeunesse ? Pourquoi, si nous tombons, n'essayons-nous pas de nous redresser ? Pourquoi, ayant perdu une chose, n'en cherchons-nous pas une autre ? »

Tel est le grand découragement de l'âme russe, que Tchékhov a noté. « Les Russes, dit-il dans *la Steppe*, aiment à se ressouvenir et n'aiment pas à vivre. » Ils ont une tendance à se croire maltraités et meurtris par la destinée. Pour se consoler du présent, qui jamais ne les satisfait, ils peignent le passé de couleurs agréables. Voici un groupe de charretiers qui causent : Pantéleï raconte que jadis, quand il n'y avait pas de chemins de fer, il gagnait tant d'argent qu'il n'en avait pas l'emploi; tandis que maintenant les courses sont moins profitables, les marchands plus avares, le peuple plus pauvre, le pain plus cher. Tout s'est amoindri, rétréci. Emélian a été chantre d'église; il travaillait dans une fabrique; maintenant, il est paysan, à la merci de son frère qui l'envoie en journée et retient la moitié de sa paye. Kiriouchka était autrefois cocher; il avait de bons maîtres, il passait dans le district pour le meilleur conducteur de troïka... Et ainsi de suite!..

Ce mécontentement, cette inaptitude à déployer, dans le présent, de l'énergie, Tchékhov les signale, sans se lasser. Ses plus belles pages sont pleines de ces rêveries qui, chez les Russes, remplacent l'action, qui occupent leur esprit, trop méfiant de l'avenir pour se risquer à vivre avec plénitude, trop poétique pour s'appliquer aux choses actuelles telles qu'elles sont. Car il est exigeant envers la réalité, ce complexe esprit russe, mélancolique, généreux et incertain.



Ayant aperçu ces symptômes, Tchékhov veut encore les expliquer. C'est ce qu'il a fait dans ses meilleures

nouvelles et dans ses drames, où les personnages, révélés jusqu'en la plus secrète intimité de leur âme remuante et inactive, sont choisis par lui comme des spécimens très typiques, comme ces sujets de clinique en qui le mal se voit clairement.

Donc, le problème est celui-ci, pour Tchékhov. La Russie est un pays de fécondité qui avorte. Dans le peuple, qui cependant est riche en dons naturels, l'inertie intellectuelle et morale n'est pas encore ébranlée. Dans les classes qui ont plus d'éducation, plus de moyens d'agir, la force créatrice et l'ardeur sont vives, mais ne produisent pas leur résultat : d'où vient cet échec, qui est le fait saillant et grave de la Russie actuelle? Il résulte de causes sociales et psychologiques. C'est à ces dernières que Tchékhov attribue le plus d'importance, et c'est à elles qu'il demande le secret de cette inefficacité curieuse qu'il a observée dans l'âme russe contemporaine. Toute l'œuvre de Tchékhov paraît destinée à cette étude. En d'autres termes, il s'est constamment appliqué à pousser plus avant qu'on n'avait encore su le faire la psychologie du « raté ». Les ratés qu'il nous représente sont l'image, pour lui, de la Russie, — qui « rate », si l'on peut dire, en dépit de ses qualités, de ses richesses, de ses ressources. Les pauvres héros de Tchékhov sont les ratés russes, tels que les font leur race, les conditions de vie où ils se trouvent, tels qu'on les voit dans la réalité quotidienne.

Quelques-uns sont de méticuleux observateurs d'eux-mêmes. Très cultivés, intelligents, ils se rendent compte de leur égarement. Ils souffrent de n'avoir pas une direction fixe pour leur activité, d'ignorer la route qu'il leur faudrait suivre; et ils en souffrent davantage

à cause de la lucidité de cette analyse personnelle. Mais, à cause de cette lucidité même, ils révèlent mieux que d'autres leur malaise.

Tel est ce Likharev d'une nouvelle intitulée, symboliquement peut-être, *En chemin.* Pauvre bonhomme qui vieillit, sans feu ni lieu, Likharev est sur le point d'accepter, pour le pain, une place incertaine et très dure. Au moment de s'y résigner, il revoit son passé, et, suivant la manie des Russes, il disserte longuement sur une théorie qu'il a : « La vie russe, dit-il, est une succession ininterrompue d'actes de foi et d'engouement. Elle ne connaît pas la négation et l'incrédulité. Si un Russe ne croit pas en Dieu, cela veut dire simplement qu'il croit en quelque autre chose. » Lui-même qu'a-t-il fait? « Une bonne moitié de ma vie, je fus athée. Mais je n'ai pas vécu un seul instant sans croyance. » Tout petit enfant, il se figurait que le salut était dans la soupe dont on le bourrait. Puis, il crut aux revenants. Quand il sut lire, ce fut plus compliqué. Il rêva d'aller en Amérique, de se faire moine. Il payait des gamins pour qu'ils le fissent souffrir, et il se réjouissait de sa douleur en souvenir de la Passion du Christ. « Et notez bien que ma foi a toujours été active et non passive. Ayant résolu de partir pour l'Amérique, je ne partais pas seul : j'avais gagné à mon irréalisable projet quelques compagnons. »

Il acquit de l'instruction ; alors l'ignorance des autres le révolta. Il errait comme un fou, répandant parmi les domestiques des vérités récemment apprises, et il « brûlait de haine » contre tous ceux qui en faisaient peu de cas. Il s'éprit de la science, absolument, passionnément, comme on se donne à une femme aimée. « Jour et nuit, j'étudiais sans relâche, je me ruinais

pour acheter des livres; je pleurais quand je voyais exploiter la science pour un intérêt personnel. » Cet enthousiasme ne dura guère. Mais Likharev ne succomba pas à son désenchantement, « emporté qu'il était par une nouvelle foi ». C'était maintenant le nihilisme, avec ses imprécations, ses utopies. Puis il aima le peuple « jusqu'à la souffrance; il l'aima, il crut en lui, comme en Dieu ». Il fut successivement slavophile, ukrainophile, archéologue, collectionneur d'objets d'art populaires... Il s'engoua pour des doctrines, des gens, des événements, des lieux; il s'engoua sans fin. « Chacune de mes nouvelles croyances me tordait, me déchirait... Jamais je ne goûtai de repos; mon âme était torturée de ses espoirs mêmes... »

Cet être si bouillant et si généreux, tendre à l'excès, affable, timoré, est fier et mou à la fois. Et voici son portrait physique : « Le nez, les joues et les sourcils, tous les traits de son visage, pris séparément, étaient vulgaires et lourds. Mais la physionomie avait quelque chose d'harmonieux et même de beau. Telle est la figure russe : plus les traits sont simples et rudes, plus elle semble douce et pleine de bonhomie. »

Tchékhov insiste sur ce fait que Likharev n'est pas un personnage exceptionnel, mais représente, en Russie, un grand nombre d'exemplaires analogues.

Cette impuissance générale résulte de ce qu'il y a dans l'âme russe des contrariétés, des éléments qui s'annihilent entre eux, des antinomies comme celle-ci : une révolte constante, instinctive et pathétique, — et une incapacité de se révolter utilement, parce que la colère tombe vite, parce que les idéals adorés perdent bientôt leur valeur, et que d'autres leur succèdent. Et c'est aussi l'enthousiasme à outrance, mais qui se con-

sume vainement. Une paralysie de l'activité provient de tentatives trop diverses et tumultueuses, ainsi que de la fusion de toutes les couleurs résulte l'absence de couleur, — le blanc. L'individualisme est vif en Russie, mais il s'irrite des obstacles et ne sait pas les vaincre. Il est timide, honteux de lui-même. Il ne se dévoile qu'en des moments d'exaltation. Des esclaves s'agitent dans l'obscurité, prenant des feux follets pour de vraies lumières : ils buttent, se heurtent, se meurtrissent, ne savent pas diriger leurs efforts et s'abattent, désespérés. Quelque chose pèse sur tous ces êtres comme le ciel pâle et bas pèse sur le paysage natal. Le trop vaste espace estompe les lignes, met du vague partout; on ne peut s'orienter et l'on sent, avec effroi, qu'il faut s'orienter vite, parce que beaucoup de temps a été perdu. On se hâte au hasard; on fait fausse route : le découragement est définitif.

L'élite intellectuelle de la Russie est neurasthénique, déséquilibrée. Tchékhov, dans sa galerie de ratés, ne néglige pas le type le plus frappant, le plus aisément explicable, celui du détraqué. Comme Dostoïevsky, mais avec moins de sensibilité maladive, Tchékhov subit l'attrait des anomalies mentales. Cependant les véritables fous l'intéressent peu : ils sont l'exception; Tchékhov les laisse de côté. Il se préoccupe spécialement de ceux qui, par la généralité de leur misère morale, lui servent à expliquer l'âme russe. Il choisit des genres de folie qui, côtoyant la raison, peuvent éclairer par l'exagération de symptômes courants, la psychologie du raté ordinaire. En voici deux exemples : la manie des grandeurs, dans le *Moine noir*, et l'absolu renoncement à toute manifestation de la volonté, dans *la Salle n° 6*.

Kovrine, du *Moine noir*, est un savant. Il a des hallucinations, ses nerfs vibrent à l'excès; il s'abaisse à d'étranges brutalités; mais il ne perd pas un instant la faculté d'introspection. Son rêve est illimité; un bonheur moyen ne saurait le contenter. « La vie fait payer trop cher ses ordinaires bonheurs... Pour devenir, à quarante-cinq ans, un professeur quelconque, pour promulguer, sous une forme inerte et terne, des idées sans valeur et qui, par-dessus le marché, n'étaient pas de lui, Kovrine a dû travailler quinze ans, passer par une maladie cérébrale, se mal marier, commettre beaucoup d'actions stupides et injustes dont il a honte... » Il ne peut vivre que dans l'illusion de son irréelle splendeur. Il aime ses hallucinations morbides et ce fantôme d'un moine noir qui, dans leurs entretiens fantastiques, lui prodigue les éloges, vante son esprit, flatte son orgueil... Mais on soigne Kovrine, et ainsi on lui rend peu à peu le sentiment de sa médiocrité. La vision du moine noir se présente, une suprême fois, au malheureux, et celui-ci meurt bercé par l'agréable chuchotement du mystérieux ami. Kovrine croit avoir été un être supérieur, une espèce d'homme de génie; il a consumé son corps au service de son intelligence, trop ardente. Il aboutit, comme toujours chez Tchékhov, à la banqueroute morale, banqueroute qu'il magnifie, dans son exaltation cérébrale.

La Salle n° 6, plus sinistre encore, est l'histoire d'un médecin, André Efimovitch, homme doux et bon, qui végète au fond d'une petite ville de province. Il se désole des abus révoltants qu'il voit dans son hôpital et n'essaye pas d'y mettre fin. « André Efimovitch aimait l'intelligence et la probité; mais il manquait de cette volonté et de cette conscience de son droit qui

sont nécessaires pour mener une vie avec intelligence et probité. » Il n'a personne avec qui échanger une idée. Le seul homme digne de lui qu'il connaisse est un fou de la salle n° 6. André Efimovitch occupe ses journées à causer avec le malade, ce qui, en ville, paraît bizarre. Son collègue a tout intérêt à le faire passer pour fou lui-même; les circonstances s'y prêtent. André Efimovitch, tout à ses méditations abstraites, est, dans l'existence pratique, comme un petit enfant. Il se laisse dépouiller de son mince avoir et, avec une horrible passivité, permet qu'on l'enferme dans la salle des déments... « La voilà, la réalité! » se dit-il, et il se remet à causer avec le fou, son ami. « Je réfléchissais avec sérénité et raison. Mais la vie s'est dévoilée à moi crûment, et je me suis découragé... Tout m'est égal! — pense-t-il quand on le questionne; — inutile de répondre. Tout m'est égal! » Il meurt d'apoplexie, le second jour de son internement...

Tchékhov ne nous dit pas si André Efimovitch était fou réellement. Il le montre plutôt comme un être dont la volonté seule est malade, mais dont le cœur reste sain, l'intelligence active. Il semble qu'il ne voie en lui qu'une victime de la vie et de cette supériorité qu'ont sur les âmes fines des individus bêtes et brutaux.



Il y a pourtant une anomalie dans le cas de Kovrine et d'André Efimovitch. L'étude des simples ratés est plus émouvante encore à cause de son universalité : ici le caractère pathologique n'est pas seulement constaté,

analysé, en des sujets exceptionnels, — mais dans la Russie même.

C'est principalement dans ses drames que Tchékhov représente ces pauvres héros déçus. La forme dialoguée convenait à montrer leurs agitations contradictoires, les meurtrières incertitudes auxquelles ils sont en proie. *Ivanov*, *la Mouette*, *l'Oncle Vania* et *les Trois Sœurs* offrent le tragique spectacle d'existences qui auraient pu être triomphantes et qui sombrent.

Ces malheureux méritent la sympathie et l'admiration. Ils sont supérieurs à leur temps, dont ils voient les défauts, et ils sont victimes de leur temps, parce qu'ils n'ont pas d'énergie pour la lutte, parce qu'ils n'ont même pas l'âpre désir de lutter. Ils sont supérieurs à leur milieu, dont l'ignorance et les ridicules éclatent à tous les yeux, et ils se laissent anéantir. Ils ont des sursauts de colère, des velléités de défense. Ainsi, dans *la Mouette*, Tréplev, écrivain de talent, méconnu, crie, au plus fort de son insuccès, à un auteur en vogue et à une actrice célèbre : « J'ai plus de talent que vous ! » L'Oncle Vania proclame qu'il est intelligent et qu'il y avait en lui une force. Les trois Sœurs sont l'élite jalousée de leur ville. Ivanov est évidemment l'homme le plus instruit de son district : « J'étais tenace, vaillant, infatigable, je travaillais, je savais parler de manière à attendrir les plus stupides... J'avais foi dans l'avenir... » Pourtant ils se laissent tous exploiter et abattre. C'est que leur révolte n'est que théorique, — déclamatoire et sincère à la fois, mais étrangère à toute action. La pitié, le doute de soi, la répulsion pour toute brutalité, les condamnent à n'être que des victimes.

Les dénouements de ces drames se ressemblent :

Tréplev et Ivanov se tuent; l'oncle Vania s'abîme dans un travail sans intérêt et sans dignité, qui est pire que la mort. Cette similitude ne saurait être reprochée à Tchékhov comme un manque d'imagination : elle dérive logiquement de sa compréhension de l'âme russe. Ses héros sont caractérisés par ceci, qu'ils ne peuvent se redresser avec courage, conquérir d'un effort hardi leur place au soleil. Ils ont une tare originelle et qui les tue.

Malgré leur triste confraternité, ils sont, d'ailleurs, très différents les uns des autres.

Le suicide de Tréplev serait, à la rigueur, explicable par les seules circonstances. Ambitieux, doué d'un véritable sens artistique, d'un ardent besoin de se manifester, il a toujours été bafoué et honni. Il est le fils de l'actrice Arcadina, qui s'entoure de célébrités à la mode, parmi lesquelles Tréplev paraît insignifiant et gauche. Sa mère ne tâche pas de le comprendre. Nina, une jeune fille qu'il aime, n'entend rien à son talent délicat et sincère. Elle se donne ingénument à un homme que Tréplev a le droit de mépriser. Trigorine est l'amant las et flegmatique d'Arcadina; il est aussi l'écrivain du jour, habile sans originalité ni passion. Tréplev se débat dans une fièvre continue. Il ne peut sauver Nina qui court à sa perte, il ne peut vaincre l'indifférence de sa mère, et, pour ce qui est de son art, l'expression lui reste rebelle, indocile et inégale à sa pensée. Mais la défaite suprême ne lui vient pas de ses malheurs ni de ses échecs. Tant qu'il conserve la foi en lui-même, il supporte tout. Il se tue, le jour où le succès lui sourit, où enfin il a pris rang parmi les écrivains : c'est que le doute s'est abattu sur son âme. Il sent que son génie s'est affadi, s'est étiolé; il a fait

des choses inutiles et médiocres, sa vocation n'est plus impérieuse et passionnée. La foi en lui-même l'avait soutenu au milieu des pires détresses; sans cette foi, la vie lui est impossible. Le désenchantement le mine. Un seul être existait dont le suffrage lui fût précieux : c'était lui-même. Quand il ne peut s'accorder honnêtement ce suffrage, il se supprime.

L'aventure d'Ivanov est plus aiguë encore. Ivanov est plus longuement désespéré que Tréplev. Pour lui, le suicide devient un acte logique et nécessaire. Et, comme pour mieux montrer que ce désespoir n'est dû qu'à des événements intérieurs, Tchékhov place Ivanov dans des conjonctures en somme favorables, où tout autre homme, moins rongé par l'analyse intime, moins maladivement scrupuleux, aurait pu trouver le bonheur. Ivanov, jeune, sûr de ses forces et confiant dans l'avenir, a épousé une jeune fille juive qu'il lui a fallu arracher à une famille de fanatiques endurcis. Il rêve d'une existence noble et utile. Il travaille pour la collectivité, s'occupe des écoles, se dépense de mille manières. Mais la fatigue le prend bientôt. Il se désintéresse de tout, il n'aime plus sa femme. Il ne peut plus gérer ses terres et il tolère dans sa maison la présence d'un certain intendant, Borkine, personnage vil qui, par ses malversations et ses calomnies, jette l'opprobre sur son maître. Ivanov assiste à sa propre déchéance; il l'explique confusément : « J'avais un ouvrier... Un jour qu'on battait le blé, il voulut faire parade de sa force devant les filles. Il se chargea deux sacs sur le dos, et l'effort fut trop grand. Il mourut peu après... Il me semble que, moi aussi, j'ai abusé de ma force. Le gymnase, l'université, la gérance des terres, les écoles, les projets... Je me suis trop chargé; mon

dos s'est rompu. » Une jeune fille est là, Sacha, hardie et tendre. Elle persiste à voir en lui l'homme qu'il a été ; elle lui offre, lui impose presque son amour : Ivanov le refuse. Il dit qu'il supporterait tout, « l'ennui, l'hypocondrie, la ruine, la mort de sa femme, la décrépitude prématurée, l'isolement, mais qu'il ne peut supporter de devenir ridicule à ses propres yeux ». Il est trop tard pour recommencer à vivre. La juive meurt, et le mariage d'Ivanov avec Sacha se décide. Mais, au moment de se rendre à la cérémonie, Ivanov se tue. C'est qu'à trente-cinq ans, il est vieux de trop de douleurs, de trop de tristesses. Il est vaincu, dégradé par les mille petites lâchetés qu'il a commises, et il ne veut pas communiquer à une autre créature humaine sa faiblesse maladive. Il a succombé dans une lutte contre des difficultés qui furent insurmontables parce qu'elles étaient infinies bien que minimes. Il n'a que du dégoût pour lui-même et, devant l'obstination de sa jeune fiancée, il se flétrit du nom de « vain Hamlet ». « Il y a des gens lamentables, dit-il, qu'on flatte en les qualifiant d'Hamlet. Mais, pour moi, c'est le déshonneur. » Son suicide est un acte de dignité.

Quant à l'oncle Vania, s'il ne se tue pas, c'est qu'il manque de la volonté que requerrait cet acte. Il est l'esclave de la vie au point de ne pas pouvoir échapper à la vie. Il y reste par désespoir résigné, comme Ivanov et Tréplev l'ont quittée par désespoir révolté. Il a vécu plus longtemps que les autres dans l'illusion ; il n'est pas jeune quand il comprend la vérité. Il avait consacré toute son activité et sa modeste fortune au service de son beau frère Cérébriakov, un professeur de l'université, qu'il croyait un demi-dieu. Il a fait du dévouement une habitude et une nécessité de son

existence. Et, tout à coup, il découvre que son sacrifice était stupide, que l'idole n'en valait pas la peine : « Le professeur écrit depuis vingt-cinq ans sur l'art, et il n'entend rien à l'art. Pendant vingt-cinq ans, il a ruminé les idées des autres, a dit ce que les hommes instruits savent déjà et ce dont les idiots n'ont cure. Donc, pendant vingt-cinq ans, il n'a rien fait... Et moi, j'aimais ce professeur, ce déplorable goutteux. Je peinais pour lui comme une bête de somme. Sonia et moi nous faisions rendre à cette propriété tout ce qu'elle pouvait rendre, afin de lui envoyer l'argent... Et cet homme n'est qu'une bulle de savon! » Une émotion a ramené l'oncle Vania à la réalité, lui a ouvert les yeux sur le professeur : son amour malheureux pour la jeune femme de celui-ci. Quand Cérébriakov parle de vendre la propriété, autrement dit, de mettre l'oncle Vania sur le pavé, l'oncle Vania pris d'un immense désespoir crie toute sa rancune : « A cause de toi, j'ai perdu, détruit les meilleures années de ma jeunesse! Tu es mon plus cruel ennemi... J'avais du talent, de l'esprit, de l'audace. Si j'avais vécu normalement, j'aurais pu être un Schopenhauer, un Dostoïevsky... Je ne sais plus ce que je dis. Je deviens fou!... » Mais après cette courte revendication de son individualité, il se remet à vivre tout à fait de même que jadis, avec, en plus, une épouvante farouche de la vie : « Si je dois durer jusqu'à soixante ans, il me reste treize ans à vivre. Que ferai-je? Comment les remplirai-je? » Il reprend sa besogne d'esclave pour le professeur, qui part, emmenant sa jeune femme. L'oncle Vania fera désormais sans illusion la tâche vaine qu'il faisait naguère avec orgueil, avec ivresse. C'est pour lui le châtiment de la méconnaissance de soi.

L'idée ibsénienne des devoirs de chaque homme envers lui-même s'éveille en l'oncle Vania, mais le sentiment d'une fatalité qui détourne les êtres de leur bonheur rend cette tardive protestation lugubre comme un râle.

Les héros de Tchékhov espèrent accomplir les plus belles œuvres et ils s'effarent des plus insignifiants obstacles : ils piétinent sur place au lieu de se frayer un chemin. Ils se proposent un idéal noble et, dirait-on, facilement accessible, mais ils ne l'atteignent pas. Dans les *Trois Sœurs,* Irène s'écrie : « J'ai soif de travail, comme on a soif d'eau, un jour d'été. » Mais elle ne sait pas obtenir cette simple satisfaction. Les imbéciles, au contraire, ont aisément ce qu'ils souhaitent. Ils écartent et suppriment les êtres d'élite; ils leur rongent leur part de bonheur et finissent par ne rien leur en laisser.

Le désir de quelque chose de meilleur et l'impuissance de faire ce qu'il faudrait pour l'acquérir donnent au drame des *Trois Sœurs* sa poésie et sa tristesse. Tchékhov y représente l'existence quotidienne de trois femmes exquises, intelligentes, que le sort confine dans une petite ville. Elles y vivent auprès de leur frère André, dont le caractère a beaucoup d'affinité avec le leur. Elles sont des délicates et elles s'exaspèrent de la médiocrité banale où elles s'enlizent. « Je ne puis voir, gémit l'une d'elles, la façon dont s'habillent les élégantes d'ici. Ce n'est pas que ce soit laid ou démodé; mais cela fait pitié!... Dans cette ville, savoir parler trois langues est un luxe. Même pas un luxe, une difformité, comme un sixième doigt qu'on aurait à la main!... » Artistes, elles sont condamnées à n'entendre, en fait de musique, que l'odieuse et sempiternelle *Prière*

d'une Vierge. Dans cette société restreinte, le recueillement est aussi impossible que la communion amicale. « A Moscou, même si l'on ne connaît personne, — dit André, — et que personne ne vous connaisse, vous ne vous sentez pas étranger. Ici, vous connaissez tout le monde et tout le monde vous connaît, mais vous êtes un étranger, un étranger! »

Il y a encore, pour ces âmes vibrantes, des motifs d'hostilité plus profonds, plus subtils : « Notre ville a deux cents ans. Elle compte cent mille habitants, et il ne s'en trouve pas un seul qui ne soit semblable à tous les autres. Pas un héros dans le passé, ni dans le présent, pas un artiste, pas un homme tant soit peu remarquable, qui provoque l'envie ou la passion de l'imiter... Pour ne pas s'abrutir d'ennui, les gens d'ici varient leurs journées par les commérages, les cartes, l'eau-de vie, les querelles. » Éperdues, les trois sœurs s'imaginent que la ville est la cause de tout leur malheur, que, si elles pouvaient retourner à Moscou, elles seraient sauvées. Mais elles restent, inexplicablement, lâchement. La vie les a prises dans un réseau aux mailles ténues, les a étouffées, « comme l'ivraie étouffe le blé ». Elles ne luttent pas : elles se démènent et usent leur énergie sans profit. « Je sens que la force et la jeunesse m'abandonnent chaque jour; la faculté du songe grandit seule en moi », dit Olga. Irène, la cadette et la plus impulsive, cherche aveuglément une occupation pour son activité. Elle se fait télégraphiste, mais déclare bientôt : « Ce que je souhaitais, ce dont je rêvais, mon travail ne me le donne pas. C'est une besogne sans poésie, sans fantaisie! »

Le régiment qui est en garnison dans leur petite ville lui prête un semblant d'animation. Irène accepte par

lassitude l'amour d'un officier, le baron Tusenbach. Macha, la seule des trois sœurs qui soit mariée, aime un colonel, Verchinine, père de famille et mari d'une femme à moitié folle. « Il me paraissait bizarre. Puis je l'ai aimé, malgré sa voix, ses paroles, ses malheurs, ses deux petites filles... Donc, cela doit être. Donc, c'est ma destinée. » Olga se laisse nommer directrice de l'école où elle enseignait à contre-cœur : « Tout se fait en dépit de notre volonté! » dit-elle. Et Irène, plus impétueuse, s'écrie : « Jetez-moi dehors; je n'en puis plus. »

Le baron Tusenbach est tué en duel, et le régiment part. « Ils s'en vont. L'un d'eux a disparu pour toujours... Nous restons seules... Il faut vivre, il faut vivre!... » Cette exclamation est la même que poussait l'oncle Vania en constatant l'échec complet de son existence. Les trois sœurs sont aussi incapables de vivre que le vieillard. Mais, parce qu'elles sont jeunes et qu'elles sont femmes, elles embellissent leur désespoir de vagues chimères. Elles veulent se persuader que l'écroulement de leur vie servira à d'autres êtres qui viendront plus tard. Rien n'est triste et égaré comme le discours, plein d'une inconsciente rhétorique, que fait Olga en apprenant la mort du fiancé de sa cadette, le départ de l'amant de l'aînée. Au lieu de se révolter contre le sort, les trois sœurs se tiennent embrassées, et Olga prophétise emphatiquement un lointain avenir de félicité : « Les temps passeront, nous passerons aussi. On nous oubliera, on oubliera nos visages, nos voix. On ne saura plus combien nous étions. Mais nos souffrances se transformeront en joie pour ceux qui vivront après nous. Le bonheur et la paix descendront sur terre et on bénira ceux qui ont vécu maintenant.

Oh! mes chères sœurs, vivons!... Encore un peu, et nous saurons pourquoi nous existons, pourquoi nous souffrons! Ah! savoir! savoir!... »

Elles ne sauront jamais, et leur détresse est d'autant plus émouvante qu'elles espèrent contre toute espérance.



Tchékhov évite de se prononcer sur les questions sociales; les convictions batailleuses ne sont pas dans son caractère. Il n'est pas féministe : il signale chez les femmes une évidente suprématie du cœur sur l'intelligence. Il prête à Likharev, le loquace héros d'*En Chemin*, toute une théorie sur la femme russe : « La femme a toujours été et elle sera toujours l'esclave de l'homme. C'est une cire tendre et molle dont l'homme modèle ce qu'il veut... Pour une fantaisie masculine qui ne vaut pas un sou, elle quitte sa famille, meurt délaissée de tous... Parmi les idées pour lesquelles la femme se sacrifie, il n'y en a pas une seule qui soit féminine. Les plus indépendantes, les plus fières, quand il m'arrivait de leur communiquer mon inspiration, me suivaient sans raisonner, sans m'interroger, et m'obéissaient entièrement. D'une religieuse je fis une nihiliste, qui, me dit-on plus tard, tenta de tuer un gendarme. Ma femme ne m'abandonna pas un instant dans mes pérégrinations et, comme une girouette, elle changeait de croyance à mesure que je changeais d'engouement. » Likharev ne se moque pas, il admire : « C'est un esclavage noble et haut, ajoute-t-il. A travers l'effrayant chaos de ma vie, je n'ai gardé de sou-

venirs que pour l'extraordinaire résignation, l'infinie miséricorde, l'universelle clémence de la femme... »

Peut-être Likharev, que Tchékhov peint comme un exalté, dépasse-t-il l'idée de l'auteur. Cependant les exemples de ce dévouement fanatique, de ce renoncement des femmes, sont nombreux dans son œuvre... Vérotchka s'éprend d'un pauvre diable, Ognev, et le lui dit. Elle veut être sa femme : « Je ne supporte pas le perpétuel repos, la vie sans but. Je ne supporte pas ces gens qui sont bons et pleins de jovialité parce qu'ils n'ont pas faim, qu'ils ne sont pas malades, qu'ils ne luttent pas. Je voudrais aller dans les grandes maisons humides, où l'on pâtit, où les gens sont aigris par le travail et la misère! »

Sacha, la jeune fiancée d'Ivanov, s'écrie : « Je t'aime, et cela veut dire que je rêve de te guérir de ta tristesse, de te suivre jusqu'au bout du monde... Si tu t'élèves, je m'élèverai; si tu sombres, je sombrerai aussi. Je serai contente de recopier, toute la nuit, tes manuscrits, ou bien de veiller à ce que l'on ne te dérange pas, ou enfin de faire cent verstes à pied avec toi! » Elle explique cet amour du sacrifice, commun à tant de femmes : « Nous avons besoin d'un amour agissant; c'est pourquoi toute jeune fille préfère un raté à un homme parfaitement heureux. »

Ce que Sacha ne dit pas, c'est la débordante pitié qui est au cœur des compagnes volontaires de ceux qui ne réussissent pas. Voyez plutôt cette délicieuse nouvelle, *Agafia*. Un gars de village, tombé dans l'indigence à cause de son incurable fainéantise, se contente du poste humiliant de gardien du potager communal. Mais il n'est pas délaissé, malgré sa paresse et sa dégradation. Les femmes le soignent, « par pitié »,

comme il le dit lui-même. L'une d'elles, Agafia, toute jeune, dont le mari est violent et jaloux, vient parfois, au péril de sa vie, rejoindre le gars dans le potager. Une nuit, elle perd toute prudence et s'attarde jusqu'à l'aurore... Son mari la hèle de loin, et le retour d'Agafia vers l'homme qui l'attend, immobile et farouche, est tragique : « Tout le corps d'Agafia se tordait et se crispait sous le regard de son mari. Tantôt elle avançait en zigzag, tantôt elle piétinait sur place, pliant les genoux et agitant les bras, tantôt elle reculait... Après une centaine de pas, elle jeta un coup d'œil en arrière, et s'assit sur l'herbe. Puis, tout à coup, elle se redressa, secoua la tête et marcha résolument vers son mari... » Elle acceptait l'inévitable.

L'amour, semble-t-il, pour ces prédestinées du sacrifice, se pimente d'humiliation. Dans *la Mouette*, Nina aime son séducteur plus encore après qu'il l'a trahie et abandonnée; Macha adore Tréplev sans le moindre espoir, le sachant amoureux d'une autre. Elle rôde autour de lui, le comble de prévenances et de soins, indifférente à ce qu'a de mortifiant cette passion de dédaignée. Toutes, elles se résignent, d'une façon étrange et pathétique. Sonia, dans *l'Oncle Vania*, aime ardemment un jeune médecin : « Je n'ai, dit-elle, aucun espoir, aucun !.. Je m'approche de lui, je lui parle, je regarde ses yeux... Je n'ai plus aucun orgueil, je ne me contiens plus. J'ai dit hier à l'oncle Vania que j'aimais, et les domestiques le savent aussi. Tout le monde le sait. » La froideur de l'homme qu'elle aime ne l'induit pas à récriminer ; elle se prépare à des années de patience : « Je souffre et je souffrirai, jusqu'à ce que la fin arrive ! » Les femmes de Tchékhov sont héroïques par l'endurance et la soumission aux événements. Elles

s'offrent en holocauste, elles n'arracheront rien à la vie pour leur bonheur personnel. Elles sont uniquement des compagnes dévouées. Elles veulent secourir. Dans la solitude elles s'affligent, elles se désolent.

Tchékhov, qui constate avec une évidente compassion cet oubli de soi de ses héroïnes, ne résiste pas toujours à la tentation de les caricaturer un peu ; et alors il retrouve son ancienne manière d'humoriste. L'histoire de la tendre Douchenka est comique et pitoyable à la fois.

Douchenka épouse un directeur de théâtre. Elle l'aide de toute son âme, déclare partout que le théâtre est utile et bon. Son mari meurt; elle épouse un négociant et ne parle plus que des difficultés, de l'importance et des risques du négoce. Ce deuxième mari meurt; elle se console avec un vétérinaire, et annonce à qui veut l'entendre que la santé de tous les habitants de la ville dépend des soins qu'on donne au bétail. Mais le vétérinaire la quitte : alors, après une période où elle n'a plus aucune espèce d'idées, elle adopte un petit garçon et répète avec conviction tout ce qu'il dit de son lycée.



De cette procession de ratés et de leurs compagnes, confiantes et immensément dévouées, une infinie tristesse s'élève, une tristesse générale, grise et lente, qui pénètre et qui fait songer...

Parmi cette désolation, Tchékhov reste impassible. Il ne s'apitoie pas, il note. Assurément il est pessimiste, puisqu'il n'y a guère de descriptions de la vie plus sombres que les siennes. Mais il ne se révolte pas : il est trop fataliste pour que sa tristesse prenne la forme

du désespoir. Il l'est comme cette race slave qu'il a peinte et dont il fait partie; il l'est aussi, en qualité de psychologue, pour avoir observé dans les âmes l'obscur et inévitable travail des « petites perceptions » qui se combinent ou se désagrègent par la vertu de leur force même et sans qu'intervienne dans leur destinée la volonté.

Il n'altère pas, pour le rendre plus lugubre, le spectacle des choses qu'il voit. Seulement, il n'a d'yeux que pour la vérité douloureuse ou ridicule. Sa vision de la vie est sans gaieté. Quoi qu'il fasse, il ne peut renoncer à sa propre façon d'envisager l'aventure humaine; mais il ne dénature jamais de parti pris la réalité.

Il ne croit pas à la possibilité du bonheur pour les êtres que la bestialité n'aveugle pas. Dans une existence que nulle catastrophe ne trouble extérieurement, il révèle d'intimes douleurs et, par exemple, au milieu d'un bonheur apparent, la sensation de la méprisable banalité de ce bonheur. Les personnages de Tchékhov, si faibles et irrésolus qu'ils soient, ont de grandes exigences envers la vie : ils veulent de la beauté dans leurs actions, de la beauté dans les actions des gens qui les entourent; ils réclament d'autrui de la sympathie et de la compréhension. Or, compréhension et sympathie sont, au gré de Tchékhov, infiniment rares, presque impossibles à rencontrer. Il n'y a pas, dans son œuvre, un seul cas d'amitié vraie. Suivant lui, les hommes se réunissent pour médire en commun, épancher leur mépris et leur amertume, se plaindre ou faire parade d'eux-mêmes. L'amour non plus ne rapproche pas; il est un asservissement et, le plus souvent, une erreur. Chaque être est isolé, séparé de ses frères par une invisible muraille qu'il sent et qu'il ne peut abattre, qui

lui cause une gêne insupportable ou le laisse dans la détresse.

Le héros d'*Une histoire ennuyeuse* admet que toute son existence s'est déroulée avec ordre, méthode, à l'abri des calamités. Il est vieux et près de mourir, et il se remémore son passé... Une grande tristesse émane de ces pages sans aigreur ni rancune. Nicolas Stépanovitch est un médecin, un savant universellement connu, aimant la science avec passion, aimant les étudiants qui s'adonnent à la science. Il se sait respecté, admiré. Mais, tandis que tout le monde connaît son nom, il se sent isolé. Sa femme et ses enfants, mesquins, vaniteux, lui sont étrangers; son auditoire, nerveux, variable, est soumis à l'influence de sa parole, le temps, tout juste, qu'elle résonne. Katia, sa pupille, l'être le plus délicat et le plus tendre, s'absorbe finalement dans des préoccupations personnelles; elle prend peur de la vie et réclame du vieillard un conseil. Il n'en a pas à lui offrir. Elle l'abandonne. L'abattement physique du vieux savant est affreux. Il se voit mourir sans qu'aucune affection soit là pour le réchauffer. Il découvre en lui-même une faculté qui le console, bien qu'il la dénigre : l'indifférence; cette paralysie de l'âme l'engourdit, l'insensibilise, et il bénit cet engourdissement, sachant à n'en plus douter que ceux qui vivent pleinement sont les plus à plaindre...

Tel est le malheur d'un homme très conscient de soi. D'autres, qui n'ont pas ce don terrible de l'analyse, ne sont guère moins infortunés. Ils ne s'expliquent pas bien leur malaise, mais ils l'éprouvent continuellement. Un jeune homme d'intelligence moyenne — il enseigne la littérature dans un collège de province, et ses connaissances sont fort limitées — s'éprend d'une

délicieuse fille dont il admire surtout la naïveté, la fraîcheur et la bonté. Il l'épouse et se juge le plus heureux des mortels. Mais il s'aperçoit bientôt que sa vie n'a rien de si extraordinaire ni de féerique. Sa femme avait prévu qu'il la demanderait en mariage; elle l'attendait avec sécurité. Maintenant, elle expose son projet de trouver un parti pour sa sœur. Toute la félicité du jeune mari s'émiette et s'écroule devant cette révélation si simple : il comprend qu'il n'a pas échappé à la banalité de la vie, qu'au contraire il s'y est astreint, qu'il sera toujours écrasé par cette banalité-là. Il se lamente, il va jusqu'à feindre, envers lui-même, de se révolter : « Où suis-je, mon Dieu? Je suis entouré de banalité, et sans cesse de banalité. Les hommes sont ennuyeux, insignifiants. Les femmes sont bêtes... Il n'y a rien de plus offensant, de plus affreux que la banalité. Il faut que je me sauve d'ici, que je me sauve aujourd'hui même. Sinon, je deviendrai fou! » La nouvelle s'arrête là : on a la certitude qu'il ne se sauvera pas, qu'il ne deviendra pas fou, qu'il ne fera aucun effort pour élargir l'horizon moral de sa femme. Il se contentera d'être un mari insupportable. Son découragement entravera toute son activité; mais, pour se consoler, il aura l'âpre orgueil de se croire supérieur à tous les autres par l'intensité de ses sentiments.

L'œuvre de Tchékhov n'a pas un caractère nettement social ou politique. Il n'est pas révolutionnaire, et il ne saurait l'être, n'attachant aux circonstances extérieures qu'une importance secondaire. Pour lui, le mal est plus profond, plus général. Il se cache en ces millions d'individus qui forment le peuple russe. Dans la Russie, il n'a vu qu'un vaste hôpital, et l'on ignore s'il a ou non l'espoir d'un avenir meilleur. Sans doute,

il ne le sait pas lui-même. Il présente des faits; libre au lecteur de comprendre et de conclure. La tâche de l'écrivain est celle-là, sans plus.

Mais cette tâche, il l'assume avec sérieux. S'il ne se résout pas à prêcher, à endoctriner, il est manifeste pourtant qu'il aime l'énergie, la force et la santé. On peut objecter que, dans son art, il manque lui-même de ces qualités; son théâtre surtout déconcerte par l'indécis des conclusions. Mais il ne faut pas lui en faire un reproche, car cette indécision provient de sa philosophie. Il n'a voulu qu'attirer l'attention sur le trouble de l'âme russe. S'il a écrit pour le théâtre, c'est que ce genre lui semblait particulièrement favorable à la démonstration qu'il entreprenait.

Pour le rôle d'amuseur public, qui est souvent celui du dramaturge, Tchékhov n'a que du mépris. Dans *Une histoire ennuyeuse*, il se prononce avec sévérité contre ces divertissements futiles. « La foule, sentimentale et crédule, peut s'imaginer que le théâtre aujourd'hui est une école. Mais quiconque est au courant des choses ne s'y trompe pas... Ce jeu enlève à l'État des milliers de jeunes hommes, robustes et bien doués, qui, s'ils ne s'étaient consacrés au théâtre, auraient pu devenir des médecins, des cultivateurs, des professeurs, des soldats. Le théâtre prive aussi le public des heures du soir, les meilleures pour le travail de l'esprit. »

Si, après ces attaques directes, il s'adonne lui-même au théâtre, c'est qu'il compte l'utiliser tout autrement et le réformer. En effet, il est, comme auteur dramatique, un novateur. Il a mis sur la scène la vie telle qu'elle est, avec sa monotonie, avec sa langueur, avec ses cahots lourds...

Il nous fait voir une Russie lasse, énervée, fataliste, et sans hardiesse ni entrain, où les talents se meurent dès la première jeunesse, où le peuple est hagard et veule, où l'on se résigne lâchement lorsqu'on ne peut se tuer, où l'on se tue lorsqu'on ne peut se résigner. Dans cette peinture, cependant, apparaissent les qualités qui doivent sauver la Russie. Tchékhov a très habilement formulé son diagnostic, il n'indique pas les remèdes à employer, mais il prescrit, pour ainsi dire, le régime à suivre. Qu'il ne juge pas le mal mortel, cela est probable. Mais la guérison sera lente.

Il croit vaguement au progrès. Dans l'évolution tumultueuse des idées, nulle influence ne se perd, de sorte que, positivement ou négativement, toute révolte ou toute souffrance prépare un meilleur avenir. « Je pense, dit un personnage des *Trois Sœurs*, que tout doit se transformer sur terre, et que cette transformation a déjà commencé. Dans deux ou trois cents ans, mettons mille, — il n'importe pas de préciser, — une vie nouvelle et heureuse s'ouvrira. Nous ne participerons pas à cette vie, mais c'est en vue d'elle que nous existons, que nous souffrons : nous la créons, et c'est là le but de notre vie, ou bien, si vous préférez, le bonheur !... » Un autre héros de Tchékhov dit aussi : « Nous avons faibli, nous avons sombré. Nous sommes une génération de neurasthéniques et de geignards, nous ne pouvons parler que de notre lassitude... Mais la faute n'en est pas à nous. Nous sommes trop infimes pour que de notre caprice puisse dépendre la destinée de générations entières. Il doit y avoir d'autres raisons, grandes, universelles. Nous sommes des neurasthéniques, des chiffons, des déserteurs. Mais peut-être est-ce utile et nécessaire pour ceux qui vivront après nous... »

Ainsi le pessimisme de Tchékhov s'éclaire d'une lueur vacillante d'espoir. Actuellement, tout est tristesse : « La vie est organisée de telle façon et les rapports entre les êtres humains se sont compliqués d'une si incompréhensible manière qu'on a le frisson rien que d'y songer et que le cœur cesse de battre. » Mais il semble entrevoir, dans le lointain de l'avenir, le salut de l'humanité. C'est à ce problématique idéal que se sacrifie la génération d'aujourd'hui. Tchékhov, lui, l'encourage indirectement à une initiative tenace et patiente : il se manifeste ainsi comme individualiste. Son rêve n'est pas de soulever un mouvement collectif des masses; mais il se préoccupe de susciter les bonnes volontés individuelles. Chacune de ses œuvres étudie l'effort d'un homme à travers l'existence; et, même si cet effort est suivi d'un échec, il s'obstine à le croire fécond, non pas pour le présent immédiat peut-être, mais pour les temps ultérieurs...

Donc, le seul remède possible, c'est l'énergie personnelle. L'affirmation de soi est indispensable, non seulement au bonheur, mais à la dignité de l'individu et au progrès.

En une douzaine de volumes écrits sans relâche, Tchékhov a montré la misère de l'âme russe contemporaine, la défaite des intelligences d'élite dans leur duel inégal avec la vie. Mais il ne les a pas dénigrés, ces vaincus; en dépit de leur impuissance actuelle, c'est à eux qu'il s'en remet de l'avenir. Il est vrai que la mélancolie du présent imprègne son œuvre au point que des espoirs à longue échéance s'en dégagent à peine et difficilement, comme des lueurs incertaines parmi les ombres immenses de la nuit...

CHAPITRE II

L'ESPRIT DE VAGABONDAGE

MAXIME GORKI

Un vagabond, Maxime Gorki, dénué de toute préparation systématique, a soudainement fait irruption dans la littérature russe, y apportant la spontanéité toute fraîche de sa pensée et de son caractère. Rien d'aussi spécial ni d'aussi neuf ne s'était révélé depuis les premiers romans de Tolstoï. Cette œuvre ne doit rien à ce qui l'a précédée; elle apparaît comme un prodige exceptionnel. Aussi n'obtint-elle pas seulement un succès d'art; elle fit une véritable révolution.

Gorki est né de très humbles gens, à Nijni-Novgorod, en 1868 ou 1869 — il ne sait pas au juste — et, de bonne heure, fut orphelin. On le mit en apprentissage auprès d'un cordonnier, mais il se sauva, la vie sédentaire n'étant pas de son goût. Il s'esquiva pareillement de chez un graveur, puis entra chez un peintre d'icones. Nous le trouvons ensuite marmiton, puis aide jardinier. Il essaya la vie de toutes ces manières et ne se

plut à nulle d'elles. A peine avait-il eu le temps, jusqu'à sa quinzième année, d'apprendre un peu à lire sous la direction d'un grand-père qui lui faisait épeler une bible en vieux-slavon. Il ne garda de ces premières études que le dégoût de l'écriture imprimée, jusqu'au moment où, gâte-sauce à bord d'un vapeur, il fut initié par le cuisinier-chef à des lectures plus attrayantes. Gogol, Gleb Ouspensky, Dumas père lui furent un enchantement. Son imagination s'exalte alors ; il est pris du « désir féroce » de s'instruire. Le voilà parti pour Kazan, « comme si un enfant pauvre pouvait recevoir gratuitement de l'instruction », mais il s'aperçoit bientôt « que ce n'est pas dans les usages ». Déçu, il s'établit garçon boulanger, à raison de trois roubles par mois. Au milieu des pires fatigues et des plus rudes privations, il se rappela toujours avec une particulière amertume la boulangerie de Kazan ; il utilisa plus tard, dans une de ses nouvelles, ce douloureux souvenir : « La cuisine était dans un sous-sol voûté. Il y avait peu de lumière, peu d'espace, mais beaucoup d'humidité, de saleté, de poussière de farine. Dans le four brûlaient de longues bûches, et la flamme, reflétée sur le mur gris, s'agitait et tremblait comme si elle parlait tout bas. L'odeur du levain imprégnait l'atmosphère. La lumière du jour et celle du feu, mêlées, donnaient un éclairage indécis et fatigant pour les yeux. »

Gorki rêvait de grand air. Il lâcha la boulangerie. Toujours lisant, s'instruisant, buvant avec les va-nu-pieds, se dépensant de toutes manières, il est un jour scieur de planches, un autre jour débardeur sur les quais... En 1888, le désespoir le prend, il essaye de se tuer. « Je fus, dit-il, malade autant qu'il le fallait, et je continuai à vivre pour vendre des pommes... » Il

fut ensuite garde-barrière et puis débitant de vassk dans les rues. Un bon hasard le mit en rapport avec un avocat qui lui témoigna de l'intérêt, dirigea ses lectures, organisa son instruction. Mais son humeur inquiète le rejeta dans la vie errante; il arpenta la Russie en tous sens et fit tous les métiers, y compris désormais celui d'homme de lettres.



Il débuta par une courte nouvelle, *Makar Tchoudra*, qui fut publiée par un journal de province. C'est une œuvre assez curieuse, plutôt, à vrai dire, par ce qu'elle annonce que par ce qu'elle donne. Le sujet rappelle certaines fictions chères aux romantiques. La scène se passe en un campement de tziganes. Les personnages, par leurs gestes, leurs discours, la manière dont ils se drapent dans une perpétuelle attitude d'orgueil, manquent parfois de naturel. Évidemment, le jeune auteur s'est appliqué à faire de la littérature. Il a dramatisé de son mieux une histoire d'amour fatal et emphatique. Néanmoins, on trouve déjà dans ce récit quelques-unes des particularités de Gorki, la passion de la vie libre, l'amour enivré de la musique et de la nature; et les traits de caractère les plus profonds de ces tziganes un peu conventionnels sont empruntés aux vagabonds qu'il a vus dans la réalité.

Le véritable début de Gorki date de 1893. Il fit, à cette époque, la connaissance de l'écrivain Korolenko, et, grâce à lui, publia bientôt une nouvelle, *Tchelkache*, dont le succès fut retentissant. Gorki s'est débarrassé dès lors de tout poncif; il a rejeté les esthétiques

traditionnelles; et maintenant, avec intransigeance, avec désinvolture, il ne s'efforce que de traduire franchement, directement, sa vision propre de la vie. Or, comme il n'a vécu jusqu'ici qu'au milieu de vagabonds, vagabond lui-même et des plus réfractaires, c'est le poème du vagabondage qu'il écrit.

Ses nouvelles, par leur expressive brièveté, rappellent parfois la manière de Maupassant. Le scénario en est extrêmement simple. Souvent, il n'y a que deux personnages : un vieux mendiant et son petit-fils, un couple d'ouvriers, un vagabond et un juif, un garçon boulanger et son aide, deux compagnons de misère.

L'intérêt de ces récits n'est pas dans le développement d'une intrigue savante. Ce ne sont là plutôt que des fragments de la vie, des morceaux de biographies depuis une date jusqu'à une autre, sans que les limites en soient celles d'un drame complet. Tout cela n'est pas plus adroitement combiné que ne le sont les événements de l'existence réelle.

Un jeune paysan a quitté le village pour trouver du travail. Dans un port, il rencontre un vagabond d'une particulière énergie, qui l'effraie, le fascine et finit par l'embaucher; il s'agit d'une expédition mystérieuse dont il lui promet grand profit. Tchelkache l'emmène, de nuit, sur une barque, — pour un vol. Il faut passer sous le feu des douaniers dans la nuit terrifiante. Après mille dangers, la proie est enlevée et bientôt transformée en or. Tant de richesses éblouissent le paysan. Dans son esprit obscur, des images de vie aisée surgissent; elles le troublent et le tentent. Mal satisfait de la généreuse paye que Tchelkache lui donne, il essaye de l'assassiner et lui dérobe sa bourse. Puis, tourmenté de remords et craignant que le prix du sang et du vol ne

lui porte malheur, il revient à l'homme qu'il a presque assommé, s'humilie et propose de lui restituer l'argent. Mais Tchelkache le méprise, lui jette à la face la somme tant convoitée et, comme suprême injure, finit par lui jeter aussi le pardon.

Tel est le sujet d'une nouvelle de Gorki; celle-ci n'est pas moins simple.

Artème, un vagabond venu on ne sait d'où, est l'idole de toutes les femmes du port et la bête noire de tous les hommes. Sa beauté et sa force le rendent aussi redoutable que séduisant. Mais, un soir, ses ennemis l'attirent dans un traquenard, le frappent et le laissent pour mort. Un pauvre Juif, Caïn, abject et méprisé, le secourt. Artème, touché de reconnaissance, déclare à son sauveur que dès lors il le protégera, lui parlera devant tous et le reconnaîtra pour son ami. Une ère nouvelle de paix et de sécurité commence pour le malheureux. Mais cela ne dure guère. Après un mois, Artème lui annonce qu'il est à bout de dévouement, que cette amitié forcée lui pèse et l'accable; la vie ancienne reprend pour les deux hommes, toute d'indépendance vaniteuse pour Artème et de sordide misère pour Caïn.

Il n'y a guère d'événements dans ces récits, la peinture des caractères y est tout. Les personnages s'y manifestent par les plus simples de leurs actes, de leurs gestes, de leurs paroles.

Le style, malgré des négligences et des imperfections, est merveilleusement adapté au sujet; très vigoureux, mais souple, il se diversifie suivant l'occasion et tantôt exprime toute la rudesse et toute la grossièreté qu'il faut, tantôt, poétique et riche en couleurs, il arrive presque au lyrisme. Il étonne par son inégalité, sui-

vant dans ses alternatives l'humeur de l'écrivain. Il est souvent diffus et long dans le calme et se relève soudain comme fouetté par une émotion forte. Il s'égaie d'images multiples d'une agréable fantaisie. La phrase manque un peu de préméditation, on la sent improvisée; mais toute chaude aussi de la pensée qui l'anime. Il n'y a pas là de clichés, de locutions mortes. Tout cela est neuf, révélateur et frémissant de sensation vive.

C'est une des choses qui charment le plus chez Gorki que cette absence des procédés littéraires connus. Les habiletés courantes, les méthodes usées, tous les trucs en désuétude, n'avaient pas leur emploi dans cette œuvre ingénue où l'écrivain ne s'inspire que de lui-même et de la réalité. Il n'a pas eu, comme d'autres, à faire effort pour se distinguer de ses prédécesseurs; et ce n'est pas du vieux qu'il rajeunit, c'est du neuf qu'il crée avec une étonnante audace.

Tout ce qu'il raconte, Gorki l'a vu. Tous les paysages de terre ou de mer qu'il décrit, il les a observés au cours de son existence aventureuse. A chaque détail de ce décor se rattache pour lui quelque souvenir de détresse ou de souffrance. Ce vagabondage a été le sien. Ces vagabonds ont été ses camarades, il les a aimés ou haïs. Aussi l'œuvre est-elle toute palpitante de ce qu'il y a mis de lui-même sans presque y songer. En même temps, il sait se détacher de son œuvre; les personnages qu'il y introduit vivent de leur vie propre, indépendante de la sienne, avec leur caractère particulier, leur manière à eux de réagir contre la commune misère. Nul écrivain n'eut davantage le don de l'objectivité, tout en se mêlant intimement à son œuvre.

S'il a pu résoudre ce problème d'une création à la fois impersonnelle et passionnée, c'est qu'il n'y a pas

eu dans son existence deux époques successives pendant lesquelles il aurait d'abord agi, puis se serait souvenu ; ce dédoublement a été chez lui perpétuel.

Aussi donne-t-il à ses vagabonds un air de frappante vérité. Il ne les idéalise pas ; la sympathie que lui inspire leur force, leur courage et leur esprit de liberté ne l'aveugle pas. Il ne dissimule ni leurs défauts, ni leurs vices, leur ivrognerie, leur vantardise. Il est sans complaisance pour eux et les juge avec clairvoyance. Il peint la réalité, mais sans en exagérer non plus la laideur. Il n'évite pas les scènes pénibles ou grossières ; mais dans les passages même les plus cyniques il ne révolte pas, parce qu'on a la certitude qu'il veut seulement être véridique, et non émouvoir par des moyens faciles. Simplement, il constate que les choses sont telles, et qu'on n'y peut rien faire, et que cela dépend de lois immuables. Aussi toutes ces tristesses, jusqu'aux plus horribles, les accepte-t-on comme la vie même. Gorki n'aperçoit en ses personnages qu'un spectacle naturel : il a vu la passion les secouer ainsi que le vent soulève les flots et le rire passer sur leurs âmes ainsi que le soleil perce à travers les nuages. Il est, dans la meilleure acception du terme et sans effort, un réaliste.



L'introduction des vagabonds dans la littérature est la grande innovation de Gorki. Les écrivains russes s'étaient intéressés d'abord aux classes cultivées de la société ; puis ils étaient allés jusqu'au moujik. La « littérature du moujik » prit une importance sociale. Elle eut une influence politique et ne fut pas étrangère à

l'abolition du servage. Elle démontra la valeur de toute une classe vivace et puissante dont on devait tenir compte. Cependant une caste était restée dans l'ombre, celle des vagabonds, caste étrange, hétérogène, disséminée, mais nombreuse et nettement caractérisée. Elle se recrute, il est vrai, dans toutes les classes, celle des nobles, des marchands, des paysans ou du clergé; mais, à partir du moment où le déclassé vient grossir la grande famille éparse des vagabonds, sans cesse en quête d'un gagne-pain et prête à faire tous les métiers, il constitue avec ses frères nouveaux une unité réelle, non seulement par l'identité de la situation matérielle, mais par une commune forme d'esprit que l'on peut définir. Ces gens-là sont évidemment très difficiles à étudier; ils n'écrivent pas, ils parlent peu, ce qu'ils disent est élémentaire bien que leur pensée soit compliquée. Pour les comprendre, il fallait avoir vécu longuement avec eux, avoir été des leurs assez intimement pour qu'ils ne pussent se dissimuler; et pour les peindre il fallait être doué d'une singulière puissance d'expression. Cette tâche si difficile a trouvé en Gorki son ouvrier spécial : les circonstances de sa vie et son génie propre l'y destinaient.

La diversité est merveilleuse parmi ces vagabonds, semblables de misère. On retrouve en eux, malgré la banqueroute de leur passé, des signes pittoresques de leur origine. Anciens soldats, anciens étudiants, typographes, cordonniers, artisans divers, maîtres d'école, diacres, nobles, laboureurs, ils ont gardé quelque chose de leur classe ou de leur profession. A leur façon de porter leurs guenilles, à leurs chants de haleurs, de viveurs ou d'hommes d'église, à leurs vantardises, à toute leur attitude, on les reconnaît pour ce qu'ils

furent. L'un évoque avec fatuité le temps où il brillait comme écuyer dans un cirque, l'autre se plaît à rappeler qu'il étudia jadis à l'Université de Moscou. « Mais qu'est-ce que cela nous fait qu'il ait été jamais étudiant, agent de police ou voleur? C'est son affaire, voilà tout. » L'essentiel, en effet, est qu'ils ont faim ensemble et qu'ils éprouvent ensemble les mêmes rancunes.

Aristide Kouvalda, ancien commandant, après des déchéances multiples, est provisoirement le patron d'un asile de nuit qu'il vient d'installer dans un faubourg « à l'intention des gens dont la ville ne veut plus parce qu'ils sont ivrognes ou pour quelque autre raison aussi valable ». Il n'écorche pas ses hôtes, ne leur prenant que deux copeks la nuit; ils sont pour lui des compagnons de misère autant que des clients. Il plaisante et boit avec eux, mais cette familiarité ne l'empêche pas de mener la bande tambour battant. Il sait reprendre dès qu'il le faut ses habitudes de commandement. On l'appelle le commandant, il a gardé sa casquette militaire, dont la visière s'est détachée : c'est tout ce qui lui reste de son grade, mais son prestige dure. Il traite les gens avec rudesse et les malmène avec bonhomie. « Si tu as l'habitude de manger tous les jours, voici en face un cabaret. Mais il vaut mieux que tu perdes cette fâcheuse manie. Tu n'es pas un monsieur, que diable! alors, pourquoi manger? mange-toi toi-même, vaurien! » Il s'institue leur conseiller et tâche de les faire profiter de son expérience : « Arrange-toi pour avoir un bon pantalon. Ainsi, tu iras loin, marche! Tant que j'eus, moi aussi, un pantalon convenable, je jouai à la ville le rôle d'un honnête homme; mais, quand mon pantalon s'en est allé, je m'en suis allé, moi aussi, dans l'opinion du monde. »

Bien différent, plein de douceur et de bonté dans son abaissement, est cet étrange bonhomme que les gamins appellent familièrement Philippe. Il avait été professeur, et, à la suite d'une histoire, s'était fait chasser de son collège. Il avait essayé ensuite de tous les métiers et finalement était tombé dans l'ivrognerie. Mais il subsistait en lui une sorte de touchante affection pour les enfants. Au lieu de dépenser tout son argent en eau-de-vie, il en réservait de quoi leur acheter du pain, des œufs, des pommes et des noix; il leur faisait ces petits cadeaux en silence et avec humilité, comme s'il craignait que ses paroles d'être avili les salissent ou leur fissent du mal.

Le diacre Tarass, interdit pour débauche et pour ivrognerie, transformé maintenant en vagabond, a conservé à travers tout l'ineffaçable empreinte de son état ecclésiastique. Il est pour le moment scieur de planches sur la rivière. Il danse admirablement, il conte encore mieux, et les récits qu'il fait sont de sa fabrication. Il emploie le langage le plus cynique; mais ses héros habituels sont les saints du paradis, des rois, des généraux et des prêtres. L'auditoire le plus blasé crache de dégoût tout en écoutant avidement les histoires salement fantastiques qu'il débite, l'œil mi-clos et le visage impassible. L'imagination de cet homme, nourrie de pieuses légendes, déborde en facéties grossières d'une incroyable abondance; il pouvait inventer du matin jusqu'au soir et jamais il ne se répétait.

Parmi les vagabonds, Gorki représente comme particulièrement bas et dénués de tout sentiment moral ceux de ses personnages qui proviennent d'une classe sociale plus élevée. Ils n'ont pas été lancés dans le vagabondage par un instinct de liberté, mais plutôt c'est

leur paresse ou leur lâcheté qui les a rendus incapables de se faire une vie régulière. Ils sont volontiers fainéants et sans scrupules, ne se risquent pas aux métiers durs ni aux entreprises dangereuses, et préfèrent utiliser, par exemple, leurs charmes physiques ou leur adresse, pour exploiter avec profit les passions ou les ignorances des gens qu'ils rencontrent. Gorki les méprise et, si son fatalisme l'empêche de s'emporter contre eux, du moins il ne perd pas une occasion, dans les récits où ces déclassés interviennent, de les dissocier des vrais vagabonds de nature. Son antipathie à leur égard se révèle par mille détails, par la manière dont il les traite, les actes qu'il leur attribue. Dans *la Steppe*, trois vagabonds vont de compagnie, réunis momentanément par la nécessité. Un meurtre est commis. Par qui? par le seul des trois qui ait reçu quelque éducation libérale : un ancien étudiant.



Bien que, pour une bonne part, les vagabonds se recrutent parmi les paysans, il y a évidemment entre ces deux classes une opposition radicale et une hostilité naturelle. Le vagabond méprise ces gens rangés, qui vivent misérablement de ce qu'ils possèdent : « Je ne les aime pas, dit Serejka, ce sont des drôles; on leur donne du pain et tout. Ils ont une municipalité qui fait tout pour eux. Ils ont de la terre et du bétail. J'ai été cocher d'un médecin de campagne; alors je les ai vus, les paysans. Puis, je fus longtemps chemineau. Quand j'arrivais dans un village et que je demandais du pain : « Hé là! qu'es-tu? que fais-tu? donne ton

passeport. » On m'a battu plus d'une fois; tantôt parce qu'on me prenait pour un voleur de chevaux, tantôt sans raison aucune. On m'a mis en prison... Ils gémissent et feignent de ne pouvoir vivre, bien qu'ils aient une attache à la terre. Et une municipalité! — Qu'est-ce que la municipalité? demande Malva. — La municipalité? Que le diable m'emporte, si je le sais. C'est fait pour les paysans, c'est leur conseil, laisse ça! » Le vagabond n'aurait pu s'accommoder à cette existence étroite; mais, aux heures d'ennui et de découragement, il pense pourtant avec un peu d'amertume et de respect à ce calme, à cette sécurité. Dans les hasards d'une entreprise trop dangereuse, le souvenir de la vie au village s'idéalise. Les tristesses s'en atténuent, et la douceur de posséder un gîte sûr sourit au misérable : « Tu as ta maison, elle ne vaut pas cher, mais elle est à toi. Tu as ta terre, il n'y en a qu'une poignée, mais elle est à toi. Tu as ta poule, ton œuf, ta pomme, tu es roi sur ton bien! »

Il affecte alors plus que jamais de haïr ces « mangeurs de terre », trop bêtes ou trop mesquins pour risquer l'aventure, et, s'il déteste les paysans, c'est qu'ils lui sont un reproche constant de sa folie. Il suffit d'une audace heureuse pour que l'ivresse de la liberté le rejette dans l'orgueil de son indépendance.

Les paysans, de leur côté, abominent le vagabond parce qu'ils le redoutent, peut-être aussi parce qu'il les tente. Mais surtout cette vie au jour le jour, sans principe et sans domicile, ne peut que révolter leur instinct conservateur. Et si quelques-uns abandonnent leur isba pour la grand'route et vont grossir la bande des va-nu-pieds sans feu ni lieu, c'est que l'état économique et social de la campagne russe les y oblige. La terre ne pro-

duit pas assez : dans certaines régions, le sol manque, le développement de la population nécessite trop de morcellements, et puis on travaille mal. Le moujik est ignorant, il a peur de toute innovation, et le capital lui ferait défaut pour lui permettre d'améliorer son outillage, même s'il se défaisait de la méfiance que lui inspirent les progrès de la culture moderne. Il y a de très fréquentes famines; dans certaines régions, même, elles semblent s'installer d'une manière chronique : chaque année, on signale, sur quelque point du territoire, des gouvernements entiers frappés de disette. Enfin, les impôts sont écrasants.

Dans ces conditions, voici ce qui se produit. Les hommes valides ne restent au champ que le temps indispensable aux travaux de labourage, d'ensemencement et de moisson, que la brièveté du printemps et de l'été dans la plus grande partie de la Russie oblige à faire très vite. Aussitôt après la récolte, ils s'en vont chercher un emploi dans les villes, comme cochers, dans les usines, dans les ports, comme haleurs ou débardeurs. Ainsi se forme une sorte de population mobile de demi-vagabonds qui n'ont plus qu'une attache incertaine à l'isba familiale. Il arrive fréquemment que dans leurs migrations ils oublient la famille absente et le village déserté. Les villes sont pleines de tentations. Avec leurs compagnons de hasard ils prennent de nouvelles habitudes, plutôt relâchées, rapidement destructives de tout ce qui constituait naguère leur vie organisée. Entre le paysan migrateur et le vagabond, la transition est facile et naturelle.

Dans une de ses nouvelles, *Malva*, Gorki nous offre deux types caractéristiques de paysans qui deviennent des vagabonds insensiblement, sans presque s'en

douter, par la force des choses. L'un d'eux est Vassili. Quand il quitta le village, il avait bien l'intention d'y revenir. Il s'en allait gagner un peu d'argent pour ses enfants et pour sa femme, il trouva à s'employer dans une pêcherie; la vie était facile, les camarades joyeux garçons, ivrognes et débraillés. Une femme passa par là dont il s'éprit. Il resta. Il envoyait d'abord de petites sommes aux siens. Ensuite, dans son souvenir, le village devint une chose plus lointaine, plus indifférente, moins réelle. Il se déshabitua d'y penser. Son fils Iakov vint pour le chercher et pour se procurer, lui aussi, du travail pendant une saison. Il avait bien une âme de paysan, celui-là. Un jour, devant la mer immense, il s'écrie : « Si tout cela était de la terre, de la terre noire, et si l'on pouvait la labourer ! » Puis il est saisi, comme les autres par l'attrait de la vie facile et libre, son cœur se désaffectionne peu à peu; on sent qu'il se déracine et que jamais Iakov ne retournera maintenant au village.

Même, une fois qu'il s'est joint aux vagabonds, le paysan se reconnaît parmi ses compagnons. Des souvenirs lui restent de l'isba et des champs... Quand Tiapa, pauvre diable à moitié difforme, qui gagne son pain à ramasser de vieux chiffons, voit un ami lire le journal, il tend sa main crochue et dit : « Donne. — Pourquoi? — Donne, peut-être y parle-t-on de nous. — De qui? — Du village! » On se moque de lui, on lui jette le journal. Il le prend et lit que dans tel hameau la grêle a gâté les moissons, que dans un autre trente masures ont brûlé, que dans un troisième une femme a empoisonné toute une famille; en un mot, ce qu'on a l'habitude d'écrire au sujet de la campagne et qui la représente comme uniquement malheureuse, bête

et méchante. Tiapa lit tout cela et mugit sourdement, exprimant, par ce bruit, de la pitié et du plaisir.

Tels sont ces va-nu-pieds, anciens moujiks déserteurs du village, et qui, tout en le reniant, se le rappellent encore, soit pour le regretter, soit pour le maudire, les deux peut-être, suivant l'heure, mais sans esprit de retour.

***

Ce ne sont pas seulement des circonstances matérielles, des catastrophes ou des échecs divers qui, rejetant les individus hors de leurs classes originelles, font les vagabonds. Il y a quelque chose d'autre, de plus essentiel et de plus intime qui les suscite, qui les exalte et qui est proprement l'état d'âme vagabond. Certains naissent avec des âmes de vagabonds comme d'autres avec des âmes de boutiquiers ou de fonctionnaires. Au fond d'eux-mêmes, il y a l'ennui. C'est l'ennui qui les empêche de demeurer nulle part, d'être nulle part établis à poste fixe. Ils sont constamment jetés à la recherche, sans cesse déçue, mais acharnée de la place où ils se plairaient. On dirait qu'ils s'imaginent qu'ils la trouveront une fois, à force de l'avoir quêtée : or, ils savent bien que cette espérance est chimérique, ils n'ont pas cette espérance; ils ne cherchent pas et tout se passe comme s'ils cherchaient, parce qu'il faut bien tromper un insatiable instinct qui n'est pas moins impérieux pour se sentir vain.

L'immense Russie souffre de l'ennui, et de cette maladie Gorki a noté les manifestations multiples et douloureuses avec une remarquable clairvoyance. Étrange maladie, désarroi nerveux, spleen chronique,

qui pénètre jusque dans les masses profondes de la population, atteint les forces vitales des plus humbles, des plus besogneux.

L'ennui ne résulte pas toujours d'une éducation subtile et de la fatigue du luxe; toutes les créatures humaines, en proie au mal de vivre, sont soumises à l'ennui. Le désœuvrement, il est vrai, en favorise l'éclosion, tandis que l'activité distrait l'homme de lui-même. Mais le désœuvrement est grand en Russie, et jusque dans le peuple. A la campagne, on a bien des jours de chômage : beaucoup de saints à célébrer, des anniversaires impériaux à observer, des fêtes de village longues et ruineuses interrompent fréquemment le travail. En outre, des hivers de huit mois, pendant lesquels le moujik n'a d'autre ressource que de se terrer dans son gîte sans lumière, lui donnent des loisirs forcés, des loisirs d'ennui.

Le paysage même qu'il a sous les yeux n'est pas de nature à l'égayer : d'immenses plaines, aussi monotones sous la verdure d'été que sous la neige, à peine éveillées de quelque gaieté dans le bref printemps, et longues, indéfinies, sans horizons nets, sans lignes précises, sans ornements aussi qui amusent le regard par leur fantaisie, et désespérantes d'uniformité.

Il faut noter enfin que la dureté du climat, les soudaines arrivées de neige, les alternatives de sécheresse et de pluies continues mettent le travailleur du sol dans un état de perpétuelle incertitude. Il est en butte à des hasards contre lesquels son activité ne ferait rien. Il tombe dans l'inertie. Ce fatalisme se retrouve, d'ailleurs, dans le détail de la vie russe. Tout est organisé comme si quelque chose d'implacable et de nécessaire dominait les forces humaines et devait les

dominer : aux fatalités naturelles s'ajoutent les dures lois sociales qui augmentent le vague sentiment de l'oppression. Comme si tout mouvement devait être limité par un obstacle, on n'essaye pas de lutter, on se soumet. Cette race est écrasée par un dogme inconsciemment accepté de non-résistance. Pour le paysan, le fatalisme tourne à la paresse.

Cet ennui pousse jusqu'à l'intensité la plus aiguë la souffrance d'une douloureuse inadaptation à la vie : « Je suis un être à côté de la vie, — dit l'un d'eux. — Et pas seulement moi, mais bien d'autres. Nous sommes des gens à part et nous n'entrons pas dans l'ordre de la vie... Qui est fautif envers nous? C'est nous-mêmes qui sommes fautifs envers la vie, parce que nous n'avons pas la joie de vivre. Nos mères nous ont enfantés dans une mauvaise heure, voilà tout. » Cette conviction est réfléchie; elle vient de la constatation froide d'un désaccord entre toute règle sociale et les velléités inquiètes des individus. Elle peut aboutir à une tristesse résignée ou au désespoir chez les plus simples, qui n'ont pas une suffisante énergie pour s'accepter eux-mêmes avec confiance tels qu'ils sont. Mais chez d'autres elle tourne à l'orgueil. Ils tirent gloire de sentir leur inaptitude à la vie, parce qu'au lieu de s'en croire responsables ils en font retomber la faute sur la vie. Il ne se déclarent pas impuissants à vivre, mais ils déclarent la vie incapable de les contenir : « La vie est étroite et je suis large! » Ils raisonnent ainsi : « Il y a ici-bas une catégorie de gens qui sont nés probablement du Juif Errant. Leur originalité consiste en ce qu'ils ne peuvent jamais trouver une place sur terre pour se fixer. Ils ont une démangeaison de quelque chose de neuf... Ceux qui sont mes-

quins souffrent d'ennuis mesquins : parce qu'ils ne peuvent trouver un pantalon à leur goût, ils sont malheureux. Ceux qui sont grands ne trouvent d'apaisement en rien, ni dans l'argent, ni dans les femmes, ni dans les honneurs... On n'aime pas ces gens-là : ils sont arrogants et difficiles à vivre. » — D'autres encore, par défi, en viennent à considérer leur sort comme un spectacle singulier, presque comique, et plaisant même dans sa tristesse. Ils sont en face de leur vie hasardeuse ainsi que devant un curieux désordre dont les détails les amusent. Ils en rient et, comme à plaisir, il en perfectionnent encore l'incohérence; cela leur devient un jeu sinistre et spirituel, une sorte d'esthétique burlesque et raffinée.

L'un des personnages de Gorki offre un bon échantillon de ces humoristes. C'est Semka, grand gaillard rablé, qui se souvient d'avoir été jardinier et qui par un caprice du sort est devenu principalement ivrogne. Il a le mot pour rire. Il trouve de jolis jurons et, pour ses camarades, des surnoms pittoresques. Dans les pires moments de détresse et de labeur, il a des manières d'envisager la destinée, à moitié graves, à moitié narquoises. Et c'est le plus souvent aux dépens de sa propre misère qu'il exerce son ironie. Un jour qu'il était occupé, avec d'autres, à curer un égout, le voilà tout à coup qui s'arrête et, comparant cette besogne particulière à l'universelle activité du Cosmos, entre dans un doute profond touchant l'intérêt qu'il peut bien y avoir à nettoyer cet endroit malpropre. Il se croit fait pour de plus beaux destins; aussi raille-t-il avec amertume l'erreur du sort : « Creuser un trou... mais pourquoi? Pour les eaux sales? Comme si l'on ne pouvait pas les verser simplement dans la cour. Ça

sentirait mauvais? On dit ça par désœuvrement. Jette, par exemple, un concombre salé. Pourquoi sentirait-il mauvais, s'il est petit? Il restera un jour, et puis plus rien : il aura pourri. Voilà! Tandis que, si l'on jetait un homme mort au soleil, effectivement ça sentirait. Parce que ça, c'est une grande horreur!... » Ainsi le rêve et la philosophie se mêlent chez lui à la brutalité.

***

Cette complexité de caractère, dont on a peine à noter toutes les nuances, provient, chez ces hommes incultes, d'une perpétuelle inquiétude. Ils ne sont pas dogmatiques; on ne peut même pas dire qu'ils recherchent une certitude; ils semblent plutôt des esprits où les idées jouent indéfiniment sans se préciser ni se fixer. Nulle part, peut-être, ailleurs qu'en Russie l'homme n'est aussi tourmenté par son âme. Il est en proie à des chimères troublantes qu'il ne réussit pas à écarter. Sa vie n'est pas exigeante, du pain, un peu de tabac et d'eau-de-vie, un chaud vêtement d'hiver, fût-il troué; mais il a besoin de nourriture divine : — « Ce n'est pas de pain seul que vivra l'homme. » — Et le malaise de son esprit se transforme aisément en mysticisme.

La Russie entière est sillonnée de troupes de pèlerins qui cheminent vers les villes saintes, Kiev, Moscou, parfois même le mont Athos ou Jérusalem. Le projet d'un pèlerinage occupe souvent toute une vie. Ou bien on se met en route subitement, sans autre soutien qu'une foi naïve et forte. On mendiera, on cherchera au hasard le pain nécessaire, on ne sentira pas la fatigue. Avec des rêves et des hallucinations, on fera la longue route, heureux si l'on arrive en fin de compte

à baiser un saint reliquaire. Le tourment religieux est si vif dans les villages que certains vagabonds n'hésitent pas à l'exploiter; ils prennent une voix onctueuse, émaillent leur langage de textes évangéliques, s'appliquent à des phrases rusées et doucereuses. Cet élément est le plus dangereux : « Il empoisonne la campagne, toujours affamée du divin. »

Cette même inquiétude d'esprit se manifeste par un amour intense et presque maladif de la musique. La musique passe à chaque instant dans l'œuvre de Gorki et l'emplit de son émoi. Elle s'accorde avec toutes les nuances de la tristesse, et non seulement avec tels chagrins précis dont on sait les motifs, mais avec cette exaspération d'ennui, cette frénésie de l'âme que les mots trop définis, que les cris trop élémentaires ne rendraient pas, et qui trouve dans la souplesse d'une mélodie son expression immédiate et totale. L'âme vagabonde s'y épanche, avec son désespoir... Trouble douloureux, agréable parfois comme peut l'être le vertige par son excès même, et qu'on goûte comme une exaltation mortelle et délicieuse. Cet enivrement de la musique, on en souhaite passionnément le paroxysme quand une fois on est pris par sa fièvre affolante : et de loin on le redoute comme une douleur trop grande dont on sera secoué.

Konovalov, le vagabond malade d'ennui, a peur, s'il chante, de provoquer une rechute de son mal. Il sait l'état où la musique va le mettre, l'angoisse dont elle le torturera; il veut attendre, pour avoir recours à elle, que la crise se soit annoncée. « Je chante... mais cela me prend par moments, par périodes. Je commence à m'ennuyer et alors je chante. Et si je chante, je deviens triste... Ne me parle pas de cela, ne me tente pas. Et

toi-même, chantes-tu? Ah! quelle histoire! Attends plutôt jusqu'à ce que j'y sois... Puis nous chanterons tous les deux. Ça va? »

La musique populaire russe est terrible pour l'âme alarmée. Presque toujours mélancolique, elle se traîne en lentes mélopées, avec, à la fin de chaque strophe, une longue note déchirante.

Des viveurs en fête naviguent un soir sur la Volga. Une femme va chanter; dans cette prochaine explosion de la musique il y a quelque chose de redoutable, dont on s'inquiète. Et quand elle chante, en effet, c'est à la fois beau, farouche et frémissant, la lamentation d'une souffrance atroce du cœur, une plainte ardente, le râle d'un désespoir morne; cela brûle et cela pleure, cela crie et se désole.

Un des héros de Gorki, un meunier, surprend en lui-même les symptômes d'une insupportable détresse morale et cherche un remède à son ennui. Il rencontre un vagabond, ancien ouvrier de fabrique, mutilé des deux bras, qui se charge de lui procurer la sensation vive qu'il désire. C'est dans la salle étroite, enfumée, pleine de vapeurs d'alcool, d'un petit cabaret; et voilà l'estropié qui commande aux camarades attablés : « Chantons; il faut commencer par de la tristesse pour mettre l'âme au point, pour la rendre attentive... Il faut lui jeter comme amorce une chanson triste. Elle s'arrêtera : alors on peut lui jeter d'autres musiques ardentes, pour qu'elle brûle. Brûlez l'âme, elle tressaillera; alors tout marchera. Ce sera une fureur. Elle veut quelque chose et en même temps ne veut rien! La tristesse et la joie. Tout rayonnera de toutes les couleurs. » Kostia, un jeune ouvrier poitrinaire, pâle d'émotion, commence d'une voix brisée. Il chante comme s'il san-

glotait, comme s'il allait s'arrêter. Mais, avant que la note s'évanouisse, un profond contralto de femme, rêveur et accablé, surgit. La voix résonne, égale, désespérément tranquille et à cause de cela plus émouvante encore. Puis une troisième voix, celle de l'estropié, se mêle aux deux premières, haute, souple, tremblante, comme un écho des autres voix, comme une ombre gémissante, prononçant les voyelles seules des mots. Et la voix de femme, basse, égale et épaisse, était semblable à une large bande de velours qui serpentait dans l'air avec, dessus, comme des fils d'or et d'argent, la voix de Kostia et celle de l'estropié... Les trois chanteurs chantaient, hypnotisés par leurs voix, qui résonnaient tantôt lugubres et passionnées, tantôt semblables à une prière de repentir, tantôt tristes et douces comme la douleur d'un enfant, tantôt remplies de désespoir ou d'angoisse comme toute belle chanson russe. Les sons pleuraient et voguaient. Il semblait qu'ils allaient s'éteindre, mais ils renaissaient, ravivaient la note mourante, la soulevaient de nouveau dans l'air : là, elle se débattait, puis tombait. Le fausset de l'estropié soulignait cette agonie. Et la fille chantait et Kostia sanglotait, et l'on eût dit qu'il ne devait jamais y avoir de fin à cette chanson dolente et suppliante, récit de la recherche du bonheur par l'homme sans famille... « Frères, cria le meunier, c'est assez! Au nom du Christ, c'est assez. Vous avez transpercé mon âme. C'est assez de tristesse! Vous avez touché mon cœur malade... C'est comme des charbons ardents en moi, ma tristesse! Que vais-je faire? »

Le meunier sort de là anéanti, l'âme toute pantelante.

Les vagabonds sont tourmentés d'un obscur amour

de la souffrance. Ils éprouvent comme une âpre jouissance à sentir leurs nerfs déchirés. Et non dans un esprit de mortification, comme ces héros de Dostoïevsky et de Tolstoï qui font de la souffrance une mystique religion de rachat : il y a de l'orgueil dans leur désir de douleur, une sorte de défi passionné. Ils veulent souffrir pour souffrir et pour être forts contre la douleur. En outre, ils s'intéressent infiniment à eux-mêmes et s'épient avec une curiosité maladive. Ils sont doués d'une singulière faculté d'analyse; la manie du dédoublement atteint même parfois chez eux à la hantise. Ils s'interrogent et s'observent, et s'étonnent de se trouver tels. Sans doute, ils n'arrivent pas à se débrouiller dans la complication de leur sensibilité; mais, s'ils n'aboutissent qu'à reconnaître l'essentielle obscurité de l'âme et tout l'inconscient dont elle est noyée, ils éprouvent un trouble vaniteux à se perdre dans cette richesse désordonnée d'eux-mêmes.

Ce qui les caractérise surtout, c'est une immense avidité de vivre, un insatiable désir de goûter toute la volupté, toute la souffrance même, puisqu'elle est une des formes de la vie. La torpeur seule est contraire à leur vœu.

***

En dépit de tout leur désordre, ces vagabonds sont très soucieux de l'arrangement moral de leur existence. Ils ont un code impérieux de maximes reliées entre elles par une idée profonde, auxquelles ils obéissent d'autant plus rigoureusement que ce sont les aspirations mêmes de leur âme qu'ils ont ainsi transformées en une

doctrine de vie. Leur éthique se résume dans un individualisme radical et très conscient de lui-même. En vertu de cet individualisme, ils conçoivent comme le premier devoir le rejet de tout esclavage et de toute contrainte; ils rompent avec toute organisation sociale qui les entraverait, et le départ pour le vagabondage leur apparaît donc comme le premier acte logique d'une personnalité libre.

Près d'un taillis, au bord d'une route, dans la brume du petit jour, deux voix échangent des paroles d'adieu : « N'insiste plus, Motria, je ne resterai pas, il n'est pas en ma puissance de rester. Je partirai. — Et moi, que ferai-je sans toi? — Eh! Motria, plusieurs filles déjà m'ont aimé, et je leur ai dit adieu. Elles se sont mariées. Il m'arrive parfois d'en rencontrer une; je regarde, je n'en crois pas mes yeux : est-ce celle-là que j'ai caressée? Aïe, aïe!... Non, Motria, ce n'est pas mon sort de me marier : je ne changerai ma destinée ni contre une femme, ni contre une maison. Je suis né, dit-on, sous une haie et c'est ainsi que je mourrai probablement. Je m'ennuie à la même place. — Et moi? — Toi, je te laisserai ici, tu épouseras le veuf Tchekmariev : c'est un brave moujik. Moi, j'irai mon chemin, toi le tien, comme le voudra le sort. A quoi bon tant causer? Embrasse-moi encore une fois, ma colombe. — Oh! mon Kousia! — Nous nous sommes rencontrés avec amour, et maintenant il est temps de nous quitter avec amour. Tu dois vivre, et moi aussi. Il n'est pas juste de nous entraver. Il faut vivre comme ceci et comme cela, de toute la largeur de la vie. Et toi, tu geins, petite sotte. Souviens-toi, plutôt; était-ce doux, nos baisers? Eh! toi... »

Un peu plus tard, il ajoute impérieusement : « Il ne

faut pas discuter avec son âme; quand on va contre soi-même, on est perdu. »

Toute la morale des vagabonds tient dans cette maxime : « Conforme ta vie à ton être, réalise toutes les puissances de ton individualité propre. » Mais ils se perdent dans la diversité de leurs aspirations confuses : « Si j'avais pu savoir ce que je veux!... dit Malva. J'ai toujours envie de quelque chose. Je veux... quoi? Je ne sais pas. Parfois je voudrais sauter dans un bateau et aller sur la mer, loin, loin... Et, d'autres fois, j'aurais voulu faire de tous les hommes des toupies qui tourneraient, tourneraient devant moi. Je les regarderais et je rirais... Tantôt j'ai pitié de tout le monde et surtout de moi-même; tantôt je voudrais tuer tout le monde et puis moi-même... d'une mort horrible. Et je m'ennuie. »

En présence de ce qu'il faudrait faire et qu'ils ne distinguent pas nettement, ils éprouvent un pénible sentiment d'incertitude et de désarroi : « Il manque quelque chose à mon âme, dit Konovalov, de la force, peut-être? Non! simplement quelque chose, et voilà tout... As-tu compris? »

Aussi, dans leur incapacité de régler leur vie, plusieurs vont-ils jusqu'à rêver d'une impérieuse organisation qu'on leur imposerait, de lois qu'un homme très fort leur dicterait : car, à tout prix, « il faudrait dans la vie de l'ordre pour les actions... Nous sommes des êtres à part et nous n'appartenons à aucune série. Nous méritons un compte à part... des lois très sévères! »

Mais presque tous s'en tiennent à la partie négative de leur éthique, à la rébellion. Ils voient mieux ce qu'il y a de mauvais et ce qu'il faut briser que ce qu'il serait

utile de créer. Leur vanité s'exaspère à ce nihilisme forcené. Ils se croiront grands de s'être isolés et n'auront plus d'autre passion que de vivre incessamment au point de se sentir exaltés par la vie. « Vis et attends que la vie te brise; et, quand la vie t'aura brisé, attends la mort. »

Ils se posent vaillamment en face de la vie, avec la joie de la dompter et de la maîtriser. Ils ont passionnément confiance en eux-mêmes et, malgré tous les échecs, ils se savent des héros. Qu'ils arrivent ou non à réaliser la formule individuelle de leur être, ils ont conscience de dominer la vie par leur seule volonté d'être plus forts et plus hardis qu'elle. Ils ont la conviction d'être supérieurs aux maximes que d'autres ont faites pour leur usage propre ou bien acceptent par lâcheté. Ils méprisent les lois courantes et les violent avec désinvolture. A l'occasion ils voleront, pilleront, mentiront, se manifestant ainsi comme des hommes libres.

Pauvres *Uebermenschen*, dont toute l'ardeur réfractaire n'arrive qu'au vagabondage misérable! Jamais on n'a vu plus paradoxalement mêlés tant d'orgueil et tant de pauvreté. Ils sont si chétifs et si dénués de tout qu'en réalité, s'ils mentent et volent, c'est principalement pour ne pas mourir de faim. Ils transigent avec leur amour-propre; ils sont obligés de mendier leur subsistance auprès de ceux qu'ils méprisent et dont ils mettent toute leur ardeur à se différencier. Mais de ces avilissements ils ne s'aperçoivent ni ne veulent s'apercevoir : ils vivent dans une prodigieuse illusion, dont ils ne sont les dupes qu'à moitié et dont ils s'appliquent à entretenir en eux la magnifique splendeur. Ils mentent aux autres pour la vie de leur

corps, mais pour la vie de leur âme ils se mentent à eux-mêmes. Ils se forgent une chimérique image d'eux-mêmes, agrandie démesurément, somptueuse jusqu'à l'absurde. Au cours d'une épidémie redoutable qui sévit dans la ville, le cordonnier Orlov, infirmier de circonstance, trouve dans cette activité, qui bientôt le lassera, un merveilleux objet d'exaltation pour son ardeur : « Je sens en moi une puissance invincible. C'est-à-dire que si le choléra se transformait en un homme, un héros, en Ilia de Mourom [1] lui-même, je me mesurerais avec lui. Viens te battre à mort! Tu es une force, et moi, Grichka Orlov, je suis une force. Lequel de nous l'emportera?... Et je l'aurais étouffé, et je me serais couché dessus... Et il y aurait une croix dans la plaine et une inscription : *Ci-gît Orlov... qui a libéré la Russie du choléra.*

Soutenus par de telles imaginations, ils mettent leur arrogance à souffrir crânement le martyre de leur pauvre vie.

*
* *

On ne doit pas confondre l'individualisme des vagabonds avec l'égoïsme. Leur conduite est exempte de mesquinerie; il leur arrive à chaque instant de sacrifier leur intérêt à leur orgueil. Ils ont dans la misère d'exquises gentillesses les uns pour les autres, mêlées de brusquerie et de brutalité sans doute, mais d'autant plus touchantes qu'elles se dissimulent sous des dehors plus farouches. Tel ce pauvre diable qui rencontre un jour dans une petite ville une fille perdue, presque

1. Héros légendaire du cycle épique de Kiev.

une enfant, aussi misérable et affamée que lui. Ils volent ensemble un pain et le partagent. Elle réchauffe chastement son compagnon contre son corps, et tous deux se consolent par le récit commun de leur infortune, par de la sympathie, par de la pitié.

Parfois des scrupules de conscience surgissent en eux si impérieusement qu'après avoir peiné longtemps et affronté de graves dangers pour faire un coup, ils renoncent au bénéfice de leur audace.

Ces actes d'honnêteté tardive ont en certains cas une valeur presque héroïque. Deux misérables qui se sont associés pour s'entr'aider à ne pas mourir tout de suite, dérobent un cheval, une rosse désolante, dont ils ne pourront que vendre la peau. C'est leur dernière ressource; après cela, plus rien. L'un d'eux est poitrinaire et presque agonisant. Mais bientôt la pensée du paysan qu'ils ont privé de son cheval le hante et lui devient insupportable comme un remords. Il hésite, il craint que la restitution qu'il voudrait faire n'afflige son camarade. Finalement, tous deux se décident : ils n'ont pas le cœur de profiter de leur vol, et le poitrinaire meurt autant de faim que de son mal.

Les sentiments de douceur et de compassion s'unissent en ces vagabonds aux pires instincts de violence et peuvent triompher de leurs passions brutales. Ces accès de bonté simple et de tendresse ingénue sont alors, chez ces forcenés, d'une qualité très délicate. Émilian Pilaï va tuer un homme : du même coup il se vengera et s'enrichira, car la victime qu'il a choisie est riche et l'a exploité. Il n'a ni remords ni hésitation, il guette sa proie. Mais voilà qu'il aperçoit une fillette qui se lamente et veut se noyer, ayant été déçue dans son amour. Il s'intéresse à elle parce qu'elle est frêle et

jolie. Il s'approche d'elle, la questionne et s'efforce de la consoler. Il est heureux quand enfin elle sourit. Il oublie son projet sinistre et n'a plus d'autre pensée que de reconduire à ses parents la petite amoureuse. Et quand celle-ci lui propose en reconnaissance quelque argent, il refuse par un obscur désir de ne pas gâter la beauté de ce souvenir unique. Cela ne l'empêchera pas de se colleter, tout de suite après, avec un *dvornik* et de finir la nuit au poste, mais il aura conservé intacte l'image d'une aventure charmante.

Ils ont des générosités et des dévouements singuliers qui, par leur imprévu, leur excès même, les feraient prendre pour « d'inconscients chrétiens », si l'on ne s'apercevait aussi qu'ils se gardent jalousement dans une volontaire affirmation d'individualisme. Konovalov a rencontré dans une maison de débauche une fille qui lui a paru jeune, fraîche et tombée là par malchance. Il a quitté presque aussitôt la ville où elle était; Capa ne lui a laissé ni regret sentimental, ni voluptueux souvenir. Mais il lui a promis, dans une minute d'attendrissement, de la tirer de son bouge. Il lui envoie de l'argent, le peu d'argent qu'il gagne à grand'-peine, espaçant ses générosités quand il se grise trop, et puis se remettant à la tâche, se reprochant cette interruption de son œuvre de rachat. Il veut faire une chose belle en relevant une fille au niveau d'une créature humaine. Il ne réfléchit pas davantage. Mais Capa s'est figuré que, si Konovalov la libérait, c'était pour l'épouser. Elle débarque donc un beau jour chez son ami, et, pleine de confiance, se présente à lui comme la fiancée attendue. C'est une étrange révélation pour Konovalov. Cette tournure imprévue que prennent les choses le contrarie extrêmement et le révolte. On empiète

sur sa liberté : « Voilà Capa, ce qu'elle a imaginé : « Je veux vivre avec toi, comme qui dirait ta femme. « Je désire, dit-elle, être ton chien... — C'est tout à « fait saugrenu ! Mais, chère petite, lui disais-je, tu n'es « qu'une sotte ; pense, comment pourrais-tu vivre avec « moi? Primo, je suis un ivrogne; secundo, je n'ai « pas de foyer; tertio, je suis un vagabond et ne peux « tenir en place... et encore bien d'autres choses ! » Capa, déchue de son rêve d'installation, retourne à sa mauvaise vie. Konovalov le sait, il le regrette, il lui aurait plu que sa bonne intention réussît, mais il a le sentiment absolu que cela ne dépend pas de lui : l'idée de payer de sa liberté ne saurait lui venir... Son argent, son travail, tant qu'on voudra; mais la personne même de Konovalov, jamais. Sa philosophie n'aboutit pas au sacrifice de soi. C'est à chacun de faire sa vie, nulle individualité n'a le droit d'absorber les autres. Le devoir de charité compatissante est limité par le devoir de défense personnelle.

Une autre vagabond, qui est sans doute Gorki lui-même, dans une de ses nouvelles, s'élève à un degré supérieur de charité. Il a trouvé dans un port une espèce d'être misérable que le sort a jeté là, trop fainéant pour travailler et trop bête pour retrouver son chemin vers les propriétés de son père, d'où l'ont chassé de louches aventures. Il n'attire pas la sympathie, il n'a rien pour séduire ou pour apitoyer. Mais Gorki se dévoue, simplement parce que cela lui plaît. Il n'a plus d'autre but immédiat dans la vie que de servir cet inconnu. Celui-ci est paresseux : il travaillera pour lui; celui-ci a un appétit féroce : il lui abandonnera sa part; celui-ci devient chaque jour plus exigeant, plus brutal et plus capricieux : rien ne rebutera le bienfai-

teur acharné, ni les injures, ni les mensonges ; et, plus il reconnaîtra l'indignité de son obligé, plus il mettra d'entêtement à se sacrifier. Cela l'agace, le fatigue, lui devient odieux; mais il s'exalte à la besogne, parce qu'il se sent volontaire en l'acceptant.

Il se présente à nous dans cette nouvelle étrange comme un apôtre ou comme un martyr de la charité. Mais ce qui l'anime dans sa tâche, c'est le sentiment qu'il est extraordinaire en la revendiquant et se transforme, suivant son vœu, en une sorte de héros du renoncement.



Enfin, et c'est peut-être là l'explication dernière de tant de contrariétés et d'incohérences, toute cette philosophie et toute cette spontanéité ont chez ces vagabonds quelque chose d'enfantin. Ils se croient très blasés sur l'existence, mais leur humeur est primesautière et naïve; leurs impressions ont une fraîcheur ingénue. Il y a presque toujours dans leur cynisme de la fanfaronnade ou de la timidité; ils sont plus candides qu'ils ne le pensent.

Ils aiment la nature en sauvages et en artistes; ils la goûtent dans sa simplicité et dans son charme quotidien. Ils s'attendrissent de voir « un coin du ciel bleu qui les regarde avec, dessus, deux étoiles : l'une d'elles, grande, brille comme une émeraude; l'autre, non loin d'elle, est à peine apparente... »

Dans sa solitude muette, la nature leur est une meilleure confidente que les hommes. Ils la trouvent pareille à eux, libre et indéterminée; ils lui prêtent leurs sentiments les plus divers, les plus tourmentés

et même les plus mesquins. Les nuages qui traînent au ciel leur semblent las d'une fatigue analogue à la leur. La mer sourit, comme prise d'une gaieté sans cause et qu'ils connaissent bien, elle se moque, elle crie, elle se désespère, elle souffre d'un obscur émoi. Le vent a froid, il se heurte aux parois des murs avec un gémissement maladif. La steppe, aux fins de jours, s'alanguit de chaleur moite et s'endort.

Quelquefois on dirait que la nature les taquine; ils entrent en dispute avec elle, ils lui parlent et l'insultent... Émilian Pilaï trouve sa blague vide dans sa poche. Il s'irrite, prend la misérable loque, la retourne et l'examine, et la jette dans la mer. Une vague s'en empare, l'entraîne loin du bord, puis, « ayant vu ce qu'était le cadeau, la rapporte avec indignation sur le sable. « Tu n'en veux pas? s'écrie « avec rage Émilian; tu la prendras quand même!... » Et, saisissant la pochette mouillée, il fourre une pierre dedans, prend son élan et la lance très loin dans l'eau. »

Mais surtout la nature les charme par sa splendeur. Ils en épient les variations de couleur, ils s'amusent des spectacles qu'elle leur offre. « Konovalov aimait la nature d'un amour profond et muet, qu'il exprimait seulement par l'éclat doux de ses yeux. Et toujours, quand il était dans les champs ou sur la rivière, il entrait en une extase pacifique et caressante qui augmentait encore sa ressemblance avec un enfant. »

Comme des enfants ou des artistes. On ne sait s'ils sont puérils ou raffinés. Les deux ensemble. Ils goûtent un plaisir quintessencié à se faire puérils au milieu des choses simples et naturelles. Konovalov et son ami, quand ils allaient se reposer dans les champs, allu-

maient un feu, bien que ce fût l'été, pour ajouter la joie de la flamme à la beauté du paysage.

Ils sont de grands enfants prodigieux en qui s'agitent des forces fécondes. Ils sont une admirable puissance de rêve et d'action qui souffre du mal de ne pas savoir s'appliquer à la vie.

Ils sont peut-être de l'avenir qui sommeille et qui par instants semble prêt à surgir. C'est ce que des critiques ont vu dans les écrits de Gorki. On a compris qu'en introduisant dans la littérature toute une classe sociale, il ne faisait pas seulement œuvre d'artiste.

***

Gorki, dans son désir d'élargir le champ de son art, se mit au roman avec *Foma Gordeïev*. Nous ne sommes plus chez ses va-nu-pieds ordinaires : la caste où il nous introduit, — celle des marchands de la Volga, — par la violence étrange des passions qui l'animent, par les coups de fortune qui la bouleversent et la rendent à la fois jouisseuse et incertaine de l'avenir, par l'excès de son intensité vitale, a des analogies avec les vagabonds qu'il avait jusqu'alors dépeints. C'est un monde singulier, très fermé, très autonome, qui a ses mœurs et ses habitudes, ses traditions et son orgueil, son langage à lui, ses préjugés spéciaux. Il a son aristocratie, fondée uniquement sur le succès, et sujette par suite à mille fluctuations; il a ses déclassés et ses exploités. Ces riches marchands, établis sur les rives du fleuve, font le trafic de toutes denrées dont la Volga est la route naturelle. Ils spéculent sur ces produits, ils en fixent le cours, les monopolisent, les lancent sur le marché, réalisant de fabuleux bénéfices ou se ruinant

avec la même soudaineté. Ils ont l'instinct rapace et calculateur du grand homme d'affaires, mi-marchand et mi-forban. Aucun scrupule ne les gêne, mais une incessante préoccupation, la nécessité de combiner toujours des coups nouveaux, les entretient dans une fièvre perpétuelle. Ils sont hypocrites et astucieux, vivent ensemble en bonne intelligence, associés ou complices, et se trompent et se fraudent avec une singulière effronterie dans la duplicité. Ils mènent une vie ardente d'opiniâtre lutte et de fête effrénée. Ils travaillent et se soûlent; ils ont de fastueuses installations et des mœurs barbares.

Foma Gordeïev est le fils d'un de ces hommes indomptables qui sont sortis de rien et qui vers trente ans brassent des millions. Il a hérité de son père un caractère excessif, mais il n'a pas comme lui le don d'appliquer aux affaires son énergie démesurée. Il est beau, robuste, énorme, bien constitué pour la lutte, mais il y a en lui quelque chose d'indécis et de trouble. A vingt ans, Foma devient orphelin, et sa nature ardente, abandonnée à elle-même, se trouve plus que jamais désorientée dans la vie. Il tombe sous la tutelle de son parrain, type de marchand adroit, intrigant, qui affecte la bonhomie et, sous son air de rondeur plaisante, cache de vifs instincts de lucre et de vol. Foma ne peut souffrir la domination de cet homme. Dans la vie qu'on lui fait mener, il ne trouve rien à quoi se rattacher, il ne trouve rien surtout qui comble le vide immense de son âme. Il sent en lui-même quelque chose d'inemployé qui reste en souffrance. La recherche des richesses ne lui suffit pas; son tuteur lui reproche avec colère et ironie de ne pas comprendre et de ne pas aimer l'argent. La débauche, dans laquelle il

se jette avec frénésie, n'arrive pas à le distraire d'une sourde mélancolie qu'il ne se définit pas et qui provient de l'inadaptation de son âme à sa destinée. Il réfléchit, presque sans le vouloir et sans clairement se rendre compte d'un vague pessimisme dans lequel il s'enlize. Il conçoit que la vie a un sens profond qu'il ne peut pénétrer, il souffre de se gaspiller à des incertitudes douloureuses.

L'idée lui vient que c'est la faute de sa fortune s'il est ainsi angoissé, parce qu'elle l'oppresse, parce qu'elle refrène toutes ses ardeurs d'indépendance. Dès lors elle lui est à charge; il veut se débarrasser d'elle. Il propose à son parrain de la lui abandonner. Mais celui-ci, homme d'affaires ingénieux, a un tout autre plan pour s'emparer de cette richesse avec plus de sécurité. Il va tirer parti des bizarreries trop réelles de Foma et le faire passer pour fou. Par une manœuvre savante, il portera jusqu'à la démence la singularité morale du jeune homme, afin de le rayer de l'existence et de devenir le possesseur naturel de ses biens.

Foma lui-même, sans le savoir, facilite cette combinaison. Un jour qu'un riche marchand donne une grande fête pour l'inauguration d'un vapeur, le parrain est invité; il persuade Foma de l'accompagner. C'est un banquet monstre sur le bateau, d'un luxe lourd, avec accompagnement d'orchestre et grosse joie débordante. Le parrain se lève, fait un discours gonflé de l'orgueil de la caste; il en célèbre la grandeur, l'avenir et la puissance. Mais, à peine les acclamations qu'il a suscitées se calment-elles, que Foma lance un juron de rage, et, comme pour répondre à l'étonnement que cette sortie a provoqué, le voilà qui déclare aux convives ahuris tout son mépris et toute sa haine. Et,

voyant que sa diatribe ne cingle pas assez chacun de ces voleurs somptueux, il précise ses invectives, il crie à celui-ci ses bassesses, à celui-là ses turpitudes, à celui-là ses rapines. Et cet autre, quand donc ira-t-il en Sibérie expier le viol de cette petite fille? Et cet autre qui a tué sa maîtresse, et cet autre qui a fait des mendiants de ses neveux, quand donc seront-ils châtiés? Une fureur soulève alors toute la caste assemblée, on se rue sur le prophète en délire, on le ligote avec les serviettes, on le jette contre le bord du vaisseau, on l'insulte et on rit de cette débilité d'un homme seul contre tous. Et lui, Foma, comme retombé lourdement de son exaltation furieuse, morne maintenant, humilié et détruit, ne trouve plus la moindre force de réaction. Il demande qu'on le délivre. On a encore peur de lui, on lui délie seulement les jambes. Il s'assied à la table souillée du festin et réclame de l'eau-de-vie. Il reste là longtemps, écroulé; de grosses larmes silencieuses coulent de ses yeux clos. La fête est finie, on revient à toute vapeur. On chuchote dans les groupes que cet homme est fou, décidément, et le tuteur déplore, comme il convient, cet événement, et les autres constatent qu'une grande fortune va donc échoir à ce collègue.

On interne Foma dans une maison de fous, puis on le relâche : il n'est pas dangereux. L'échec de son enthousiasme l'a vidé de tout ce qui jadis faisait sa force. Il n'est désormais qu'un pauvre être, presque imbécile, qui erre dans les rues et dont on se moque. Et les gens l'interpellent au passage : « Hé! toi! prophète! raconte-nous la fin du monde... » Mais il semble inattentif à toute parole et reste muet, mystérieusement fermé, sans qu'on sache si dans cette âme dévastée un sentiment survit. Ainsi finit Foma Gordeïev, con-

damné par la vie parce qu'il n'a pas su se mettre d'accord avec les circonstances de sa destinée.

Il avait originellement l'âme inquiète du vagabond. Les hasards seuls de sa naissance et de sa fortune l'empêchèrent de se jeter dès le début dans la vie errante. Mais, aussitôt qu'il fut homme, il essaya de briser toutes les entraves. Dans l'opulence, il souffrait, à chaque minute, de son incapacité de vivre : toute impression se transformait pour lui en une pénible allusion à son déclassement parmi les siens. Il sentait que la vie réclamait de lui un effort, un arrachement, et que le prix en devait être la liberté. Il n'eut d'énergie que pour une sortie furieuse et inepte, belle d'indignation mais absurde, contre l'infamie de sa classe. Il devint un vagabond brisé, hébété; toute sa force vitale et spirituelle avait été par lui-même perdue sans profit.

***

Dans le cours de 1900, Gorki commença la publication d'un nouveau roman, *Le Moujik*. Puis le bruit courut que l'auteur avait détruit la fin de son œuvre et qu'il était parti subitement, sans prévenir, on ne savait où, reprenant sans doute son vagabondage. Il y a quelque chose d'inquiétant et de pathétique dans les caprices de cette destinée. Quelle velléité le rejetait encore en dehors d'une vie dans laquelle il s'installait? On se perd à débrouiller les mobiles secrets de cette âme tourmentée et insatiable qui n'aura donc jamais pu trouver sur terre le lieu de son repos et de son apaisement.

En plein génie a-t-il senti que ce génie même ne le

contentait pas, n'assouvissait pas les immenses besoins de toute sa vitalité? Est-il alors allé redemander à la vie des sensations plus ardentes, quelque chose de plus passionnément émouvant que tout ce que l'art pouvait lui donner? Il ne veut pas devenir l'esclave d'un moment de son existence, et rompt avec son *moi* d'hier si celui-là cesse aujourd'hui de frémir à la vie.

*
* *

Il est possible que cette crise ait mis en péril la puissance créatrice de Gorki; peut-être a-t-il douté de lui-même pour l'avenir, a-t-il cru son œuvre achevée... Il en sortit, au contraire, plus fort, comme régénéré. Un roman et deux drames, produits presque coup sur coup, témoignent de cette belle recrudescence de son talent.

C'est avec *Les Trois* qu'il fit sa rentrée dans la littérature.

Il a renoncé aux peintures mondaines qui, dans *Varenka Olessova*, ne lui avaient pas réussi, et à l'étude de « l'intelligence » qui semblait devoir être le sujet principal du *Moujik*. Il est revenu avec délices à ses héros d'antan, débraillés, pauvres, lamentables, mais riches de sensations. *Les Trois* ont de l'analogie avec *Foma Gordeïev*. Cependant les types ont mûri dans l'esprit du romancier et ses conclusions sur la vie sont devenues plus pessimistes encore. Des trois héros de ce roman, Ilia Louniev est la figure centrale. Gorki le dépeint avec une sorte d'admiration, parfois irritée et presque haineuse, parfois craintive : on dirait que c'est son âme qui, extériorisée, s'agite devant lui et lui demande l'explication de la vie.

Ilia est orphelin; son enfance se passe parmi des ivrognes, des débauchés et des malfaiteurs. Il a vu voler, et il note que le crime est resté impuni. Mais il est honnête de nature, brutalement véridique. Un marchand qui l'emploie comme domestique, parce qu'il sait lire, le respecte pour sa probité et le chasse bientôt parce que cette probité est gênante. Ilia ne se décourage pas. Il veut à tout prix se faire une existence propre et pure, il se sent des droits au bonheur. Il devient marchand ambulant et, lorsque les agents le bousculent, il riposte avec arrogance. Une âpre volupté de révolte l'exalte. Quand arrive pour lui l'âge d'aimer, comme il est très beau, il a les caresses ardentes et désintéressées, mais flétries, d'une fille qu'entretient un vieil usurier. Ilia se dit avec amertume qu'une femme pour lui seul, une femme chaste, est un rêve irréalisable. « C'est pour les riches les femmes honnêtes, comme tout le reste ». Lui, « il n'a jamais rencontré un être humain qu'il pût regarder avec plaisir, il n'a jamais trouvé de pureté dans la vie ». Un jour, cédant à un simple mouvement de dégoût, Ilia tue le vieil usurier. Il tue sans remords, et son sang-froid l'empêche d'être pris. Dans la caisse du vieux il dérobe quelque argent, et il peut vivre plus proprement. Il quitte la grande maison où il croupissait et loue une chambre dans un ménage gentil et jeune. La femme le charme par son air entendu, raisonnable, sa mise soignée; il croit s'approcher de gens qui vivent autrement et mieux que ses pareils. Sa maîtresse l'abandonne pour un amant riche. Il est seul au monde avec son désir passionné de vaincre. La jeune femme, sa propriétaire, qu'il respecte et auréole de toutes les vertus, se jette à son cou avec cynisme et lui révèle, dans des entretiens

qui l'écœurent, la vie cachée des bourgeois : ceux-là aussi barbottent dans la fange, avec plus d'impudeur encore que les mendiants et les vagabonds. Pourtant ils ont, les bourgeois, un semblant de bonheur. Et Ilia s'indigne de l'injustice du sort. « Je vois que ma vie n'est pas une vie véritable... On m'a enfermé dans un cercle; et, quelque chemin que je prenne, j'aboutis à un mur! Pourquoi? » Personne ne le dira, ni à lui, ni à ses pareils. Ilia songe, à n'en plus finir, et il sait que ses songeries sont stériles, bien que leurs racines soient dans son cœur. Il a des moments d'orgueil. Son commerce prospère, il possède une petite boutique. Un camarade lui prédit qu'on le rejettera dans la boue d'où il s'est tiré; il répond : — « Mais non, je suis solide, je ne me laisserai pas terrasser ». Cependant il ne peut se contenter « du petit bout de bonheur » qu'il a. Il veut plus.

Le hasard met une jeune fille sur le chemin d'Ilia. C'est la jeune fille russe émancipée, vaillante, pauvre, d'âme noble et généreuse, mais pour Ilia elle est malfaisante. Gorki a compris ce que l'intellectuel russe a d'intransigeant, de rude et de limité; ce portrait qu'il trace en passant est un chef-d'œuvre de clairvoyance et de pénétration. « Sonia parlait distinctement, mais comme à contre-cœur, en serrant les dents; elle marchait vite, la tête haute, en ayant l'air de se glorifier de son visage sans beauté. Ses grands yeux sombres avaient un regard sérieux et sévère, et, dans ses traits comme dans toute sa personne haute et svelte, il y avait quelque chose de singulier, de loyal et de ferme. Elle intimidait Ilia. Il la croyait fière. » Cette jeune fille maigre, au nez camard, au front déjà ridé, étudie encore; elle n'a guère d'autre instruction que celle, très

peu étendue, qui s'acquiert au lycée, mais à Ilia elle semble pleine de science. Sonia s'émeut quand elle s'aperçoit d'un malheur matériel, d'une injustice évidente. Cependant elle ne comprend pas Ilia. Imbue de théories, elle est mauvais psychologue, elle n'est à l'aise que dans les discussions abstraites, elle ne sait agir que d'après les principes de la morale humanitaire. A Ilia, qui se fait un mérite de travailler, lui qui a grandi parmi les voleurs, elle déclare avec hauteur que le commerce est un vol. Ces paroles blessent Ilia. Il veut se défendre contre les accusations de Sonia; mais, comme il ne sait pas argumenter, il injurie la jeune fille, qui, dédaigneuse et obstinée, lui retire son amitié. Alors commence, pour Ilia, la vie à la dérive. Ses espoirs sont fanés et le malheur crie de partout. Ses deux amis, Iakov et Pachka, souffrent comme lui, sont victimes de mauvais traitements et d'injustices. Ilia est écœuré. La « vie propre », il l'envoie au diable; aucune vie d'ailleurs ne lui est possible. Il veut partir, marcher toujours pour ne pas se laisser enlizer. Tout bouillant du spectacle d'une iniquité récente, — des gens cossus, dont il connaît les mœurs détestables et la fourberie, viennent de condamner pour vol une malheureuse, — Ilia se rend chez la bourgeoise dont il a été l'amant. Il tombe au milieu d'une assemblée nombreuse de boutiquiers et de petits fonctionnaires, gonflés de préjugés et d'orgueil.

Il voit qu'on le trouve grossier et rude. Il parle du lâche jugement : on se détourne de lui avec mépris, ou bien on lui reproche de critiquer une institution de l'État. Sa rage n'a plus de bornes. Il sait la laideur morale de tous ces gens, il est révolté de l'attitude faussement honnête de sa maîtresse, qui cependant a,

parmi ses invités, un nouvel amant. Il lui crie sa honte en pleine figure; il déclare qu'elle a été à lui : « Soyons francs, enfin! J'ai décidé d'être franc! » Au mari qui veut le frapper, il dit : « Arrière! tu es trop faible. Je n'aurais qu'à te pousser et tu tomberais. Écoute plutôt, et vous tous écoutez. » Il dit que le mal se fait de lui-même, que tout, dans la vie, se fait de soi-même. Il déclare que c'est lui qui étrangla le vieil usurier et insiste pour qu'on le croie. Il considère que son crime était fatal et naturel. « On ne peut rester honnête et vivre. » Les autres êtres tuent ceux qui sont honnêtes. « Je suis méchant, moi, et cependant j'apparais parmi vous comme un pauvre chat parmi des milliers de rats au fond d'une cave. » La masse mauvaise est trop immense. « Vous êtes partout, vous! c'est vous qui décidez de tout! »

Comme Foma Gordeïev, Ilia est anéanti par l'effort de son discours. Mais, plus intelligent, plus amer que Foma, il ne veut pas tomber au pouvoir de la meute qui hurle autour de lui. Il échappe aux policiers qui sont venus l'arrêter; il s'enfuit de toute la vitesse de ses jambes. L'air siffle à ses oreilles; il s'épuise, mais il continue sa course, jetant son corps dans l'obscurité grandissante. Derrière lui, les gens de la police courent aussi, lourdement. Ilia sait qu'il atteindra bientôt à un tournant de la route; puis ce sera la grande rue, et là on s'emparera de lui pour le traîner devant les juges qu'il hait. Il se rappelle tout à coup qu'un mur se dresse ici même. Il s'élance contre ce mur, de toute la force qui lui reste. Un bruit sourd, rapide, se fait entendre. Ilia a le crâne fendu.

Le pessimisme de Gorki devient toujours de plus en plus sombre. Foma est vaincu, mais on se résigne

presque à son échec parce que Foma ne sait pas lutter. Ilia Louniev, au contraire, est un caractère puissant. Il se supprime, après un effort acharné, parce qu'il n'y a pas de place pour lui dans la société telle qu'elle est constituée, parce qu'il sera toujours rudoyé et incompris, qu'il lui faudrait de la charité et de la douceur, et qu'il n'en rencontrera jamais.

***

Ce sont encore des déclassés que peint Gorki dans son drame des *Petits Bourgeois*. Une imprudence fut commise par les vieux Bessémenov : ils ont fait donner un peu trop d'instruction à leurs enfants...

On sait combien, en Russie, la société est strictement hiérarchisée; c'est le régime des castes : il y a d'autant plus de déclassés que la séparation des classes est plus rigoureuse. Dans chaque caste, on s'effraye de quiconque, indocile aux anciennes traditions, manifeste avec trop d'indépendance son individualité. Celui-là est parmi les siens comme un intrus. L'éducation fait d'un homme qui appartient à une classe humble, séculairement ignorante, un être anormal et gênant.

Gorki, dans les *Petits Bourgeois*, s'est montré dramaturge puissant, clairvoyant et véridique. Sa prédilection pour les êtres actifs, forts, que la vie n'effraye pas, apparaît avec netteté. Néanmoins il a pitié des faibles qui végètent dans une vie terne et médiocre, une vie qui les serre de toutes parts comme un vêtement trop étroit, mais qu'ils ne savent refaire à leur guise. Autour de ces deux types : les lutteurs francs et les découragés veules, il met les êtres de routine, qu'aucune instruction n'a effleurés, dont les préjugés

sont absolus. Ce sont les vieux, hostiles à tout courant nouveau, irrités et jaloux; ils sentent que quelque chose d'inusité s'est introduit dans les jeunes cervelles, que la sagesse et l'expérience des pères n'est plus la règle de tout. De cette lutte des vieux et des jeunes naît le drame, intense et quotidien.

Les Bessémenov, petits bourgeois prospères, ont des enfants instruits. Pierre a été quelque temps à l'université, mais il s'est fait exclure pendant les troubles; il le regrette d'ailleurs, puisque ses convictions ne sont pas outrancières et qu'il n'est ni un enthousiaste, ni un fanatique. Tatiana est maîtresse d'école; elle accomplit sa tâche avec fatigue et presque avec dégoût, elle ne cherche qu'à tuer le temps. A vingt-six ans elle est déjà presque une vieille fille et son âme s'use dans l'amertume.

Le vieux Bessémenov tracasse sans cesse Pierre et Tatiana. Il sent que les livres ont mis une barrière entre lui et ses enfants; et il en souffre. Il dit à sa femme, qui cherche à maintenir la paix dans le foyer : « Fais attention, la mère, quand tu énonces tes idées. Nous vivons parmi des gens lettrés. Ils peuvent tout critiquer en vertu des principes de la science et des hautes conclusions de l'intelligence. Tandis que nous sommes des vieux, des imbéciles. » Parfois il cherche à se rapprocher de ses enfants, mais il n'a pas le tact qu'il faudrait; et surtout, le fond de son caractère est trop despotique; un rapprochement, s'il avait lieu, ne saurait durer : « Je ne veux pas vous offenser. Moi-même je suis offensé par vous, amèrement offensé... Je marche avec précaution chez moi, comme si le plancher était semé de débris de verre... Mes vieux amis ont renoncé à venir me voir : — Tes enfants, me disent-ils,

sont instruits, et nous sommes de simples gens, ils pourraient rire de nous... Une fois vous avez ri d'eux, et je brûlais de honte. Tous m'ont abandonné, comme si d'avoir des enfants instruits était une peste. »

A côté de Pierre et de Tatiana il y a Nil, un enfant d'adoption, solide gaillard, plein d'entrain et de verve, qui fait avec ardeur son métier de mécanicien. Il présente un saisissant contraste avec les jeunes Bessémenov : « J'aime la vie, le bruit, le travail, les gens simples et gais. Est-ce que vous vivez, vous? Vous errez à côté de la vie et vous gémissez sans raison; vous vous plaignez... de qui, de quoi, pourquoi? je ne comprends pas. » Nil aime une jeune fille, Polia, parente pauvre des Bessémenov, candide et bonne. Il annonce aux vieux qu'il va l'épouser et cette nouvelle déchaîne toute une tempête. Bessémenov est outré que Nil ne lui ait pas demandé son autorisation; du reste, ce mariage est, à son avis, ridicule : Nil doit rembourser aux Bessémenov l'argent qu'a coûté son entretien. Nil ne se laisse pas intimider. Il a foi en lui-même, il s'acquittera de sa dette. Il estime que par son travail il a droit à l'indépendance; de fait, il a déjà remboursé les Bessémenov. Il se croit son propre maître. L'amour de Nil et de Polia est pour Tatiana une insupportable douleur. Elle aime Nil. Elle tente de s'empoisonner, mais n'y réussit pas. Cet acte est inutile et ne change rien en elle. Faible déjà moralement quand elle avait l'espoir d'épouser Nil, elle continue à geindre ou bien à s'impatienter comme autrefois, un peu plus peut-être. Pierre aime une jeune veuve, Hélène, créature gaie et saine, qui prend pitié de lui; malgré les imprécations des vieux Bessémenov, elle décide de l'épouser pour l'arracher à eux : « Vous êtes une rouille, leur dit-elle,

et non pas des êtres humains. Pierre ne reviendra jamais à vous, jamais. » Hélène entraîne Pierre. Nil, indompté et fier, a emmené Polia. Tatiana pleure. Sa mère s'écrie : « Tatiana, ma fille, malade, malheureuse, qu'arrivera-t-il encore?... »; puis s'adressant à son mari : « Père! chéri! pourquoi nos enfants nous font-ils souffrir, de quoi nous punissent-ils. »

La philosophie de Gorki se caractérise plus puissamment qu'en nulle autre de ses œuvres dans ce drame des *Bas-Fonds*, sombre, noir, éclairé cependant de l'esprit d'un vieux vagabond qui pérore et qui, à force de vivre, s'est fait de la vie une opinion claire, poignante d'ailleurs et désabusée.

L'endroit est sinistre. Une espèce de souterrain sordide et obscur. Une douzaine d'êtres sont là, pêle-mêle, hommes, femmes, gens sans aveu ou honnêtes travailleurs. C'est là qu'ils dorment, parqués comme des bêtes, et que, de jour, ils se réunissent pour jouer aux cartes, ou boire, ou argumenter sur les grands problèmes : la morale les préoccupe, soit qu'ils la nient, soit qu'ils la discutent. Ils se savent, au point de vue social, dignes de mépris; ils n'en ont cure : il se sont faits à cette existence comme ils se sont faits les uns aux autres.

Arrive un vieux chemineau, Lucas. Il a vu du pays, il connaît le cœur des hommes; il souhaite faire profiter de son expérience ses compagnons de hasard. Pépel, gars de vingt-huit ans, est un voleur. Lucas ne songe pas à l'en blâmer; cependant il veut l'empêcher de suivre une pente dangereuse : il ne faut pas devenir un meurtrier. A une fille qu'aime Pépel, il dit : « Va avec lui, n'aie pas peur. C'est un bon garçon. Seulement aie soin de lui répéter souvent qu'il est bon. »

Lucas respecte l'humanité, même la plus abjecte en apparence. Il faut, remarque-t-il, respecter chaque homme parce qu'on ne sait pas ce qu'il est, pourquoi il est né et ce qu'il peut faire... « Peut-être est-il né pour notre bonheur?... Il faut surtout respecter les enfants. Les petits enfants! Il faut leur donner de la latitude! Il ne faut pas gêner les petits enfants. Il faut les laisser vivre!... » Et Lucas considère que « les hommes sont toujours les hommes... « Plus je les regarde, dit-il, plus je trouve qu'ils deviennent intelligents et amusants. Et, bien qu'ils vivent toujours plus mal, ils veulent toujours le mieux, et ils sont têtus!... »

N'est-ce pas là l'ébauche d'une sorte de théorie du progrès, indépendante, à vrai dire, de toute foi dans le bonheur humain? Lucas y insiste; et il précise son idée en attribuant à l'individu bien doué un rôle particulièrement efficace dans le devenir de l'humanité : « Les hommes vivent pour s'améliorer. Prenons, par exemple, les menuisiers. Aucun d'eux ne vaut rien. Mais voici que, parmi eux, naît un menuisier comme la terre n'en a jamais vu... Il transforme le métier, le fait avancer de vingt ans d'un seul coup... Il en est ainsi des autres gens, des serruriers, des cordonniers et de tous les artisans, et des paysans et des riches aussi! Ils vivent pour le mieux; chacun s'imagine que c'est pour lui-même qu'il vit, tandis que c'est pour le mieux. Ils vivent pour de meilleurs hommes. »

Voilà pour l'avenir. Quant au présent, Lucas n'a point d'illusions. La vie n'est pas belle, absolument pas. La mort est un bien. Il dit à une pauvresse qui se meurt : « Ce n'est rien, c'est la mort qui approche, ma colombe. N'aie pas peur, espère... Tu mourras et tu

n'auras plus rien à craindre, rien! La tranquillité, le repos... tu n'as qu'à dormir! La mort apaise tout, la mort nous est caressante... Quand on est mort, on se repose... c'est ainsi, chère! Sinon, quand prendrait-on du repos? »

Il adoucit les derniers moments de la moribonde. Pourtant, il n'est pas mystique; il ne saurait définir ses croyances religieuses. Il se sert de la religion comme d'un mirage qu'il est bon de prendre pour la réalité. Le fait d'y croire donne de la substance au mirage. Lucas expose cette théorie à Pépel : « Si tu crois en Dieu, il existe; si tu n'y crois pas, il n'existe pas. Ce qui est vrai, c'est à quoi l'on croit. » Il connaît la bienfaisante douceur du mensonge, qui dans la vie est une aide puissante. Seulement, il ne faut pas trop être la dupe de soi-même, quand on se forge des chimères; le réveil serait trop dur.

Et, pour illustrer sa pensée, Lucas raconte l'histoire d'un pauvre homme qui cherchait la terre du Bien. Il était malheureux, mais comptait trouver cette terre, et cet espoir le soutenait. Il s'adresse à un savant, lequel déploie des cartes : la terre du Bien n'y figure pas. Il se fâche : — Comment, il avait vécu pour cette croyance, pour elle il avait tout supporté, et il n'y a rien? On l'a volé! Il dit au savant : « Tu n'es qu'un gueux, un misérable et non un savant! » Et il le frappe sur l'oreille. Puis, il s'en retourne chez lui et se pend.

« Pourquoi, demande Lucas, avez-vous tant besoin de vérité? Elle vous sera peut-être comme un coup de massue... »

Principalement Lucas a pitié des hommes. Il parle de l'humanité comme s'il était revenu parmi elle après un séjour dans le néant. Il n'a plus, lui, de passion. Il

ne connaît plus ni la haine, ni l'amitié, il absout les fautes d'autrui avec une indifférence souriante. Il sait que l'on arrive plus vite à dompter les hommes par la douceur que par la violence. En Sibérie, autrefois, n'a-t-il pas hébergé chez lui, pendant tout un hiver, des voleurs qui étaient venus le dévaliser. Ils avaient faim et s'étaient lassés de demander du pain sans qu'on leur en donnât... « C'étaient de braves gens, dit Lucas... Si je n'avais pas eu pitié d'eux, c'eût été pour eux la prison, la Sibérie. Or, ni la prison ni la Sibérie n'enseignent le bien. L'homme seul peut enseigner le bien... Oui, c'est très simple ! »

Dans le souterrain, ce philosophe a l'occasion d'étudier sur le vif des types curieux d'humanité. Il voit mourir la pauvresse au milieu de l'indifférence cynique de tous les autres. Il voit la tenancière du taudis, Vassilissa, maîtresse de Pépel, battre et martyriser par jalousie sa jeune sœur Natacha. Il voit Pépel assommer dans un accès de rage le mari de Vassilissa. Mais Lucas, beau parleur, n'agit point. Il s'esquive habilement et sans bruit, pour aller rejoindre, en Petite Russie, les chercheurs d'une religion nouvelle.

Il subsiste de l'inquiétude dans le taudis, après le passage de Lucas. Satine, être fort, âme de révolté que retient seul l'absolu dédain de tout, Satine est celui qui a le mieux compris Lucas : il aimait ses argumentations subtiles et enjôleuses, il s'amusait de ses réflexions, mais il ne les prenait pas au sérieux. Satine est un déchu conscient de sa déchéance, qui l'accepte, la raisonne, et, pour ainsi dire, la consacre.

Il a de l'humour et de la dialectique. Voici l'essentiel de sa théorie du travail : « Fais que le travail me soit un plaisir; alors, peut-être que je travaillerai. Oui,

peut-être! Quand le travail est un plaisir, la vie est agréable; quand le travail est un devoir, la vie est un esclavage!... » Autre maxime : « N'essaie pas de vivre par ton travail. Les hommes n'ont pas honte que tu vives pis qu'un chien. Mais voici : tu ne travailleras pas, moi non plus. De même cent autres, mille, tous! Comprends-tu? Tous abandonneront leur ouvrage. Personne ne fera plus rien... Quand je marche par les rues, on me regarde avec méfiance et l'on s'écarte. Souvent même on me dit : Misérable, travaille! Travailler? Pourquoi? Pour ne pas avoir faim? J'ai toujours méprisé les gens qui songent trop à se préserver de la faim : ce n'est pas l'essentiel!... »

Après le départ du vieux, Satine cite souvent ses phrases, imite ses intonations, ses formules. Mais ce n'est pour lui qu'un amusement. Il restera ce qu'il est : il ne subira aucune autre influence que celle de sa propre raison.

Très spécial, parmi les hôtes crapuleux du souterrain, est « l'acteur », doux et bon, d'intelligence faible. Il s'était fait de Lucas une sorte de confident. Il se parait devant lui de quelque orgueil. Il lui disait : « Quand mon organisme n'était point encore empoisonné par l'alcool, j'avais une bonne mémoire... Mais à présent, tout est fini, frère!... J'avais toujours un grand succès en déclamant ces vers; c'étaient des tonnerres d'applaudissements. Je ne me rappelle plus rien, plus un mot. Or, ces vers étaient ceux que j'aimais le plus! C'est triste, vieux!... Voilà, j'ai bu mon âme, je suis perdu. Pourquoi cela est-il arrivé? Parce que je n'avais pas foi en moi-même?... Je suis fini. Mon nom d'acteur était Svertchkov Zavolgsky. Personne, aujourd'hui, ne le sait, personne! Ici, je n'ai pas de nom.

Comprends-tu l'offense que c'est, de perdre son nom? Même les chiens ont des noms. » Et Lucas le leurrait d'espoir, lui affirmait qu'il pourrait encore guérir, lui révélait qu'il y a, quelque part, un somptueux hôpital gratuit pour sauver les ivrognes...

Tant que Lucas était là, l'acteur vivait de cette fiction, rêvait de gagner cet hôpital « où le plancher, oui, le plancher, est en marbre »!

Lucas parti, le mirage disparaît. Une nuit que les gens du souterrain boivent et chantent, l'acteur à bout d'espoir se pend... « L'imbécile! murmure Satine, il a interrompu notre chanson! »



L'œuvre de Gorki est, à ses yeux, entachée d'un vice capital. Elle est inapte à faire naître la joie qui vivifie. L'humanité a désappris la joie; qu'a t-il fait que plaindre ou railler la souffrance?... Ces réflexions le hantent, et ce doute sur son efficacité bienfaisante donne à son génie une sublime tristesse.

Son pessimisme irrémédiable dérive de ce fait que la vie ne comporte pas de solution logique. Elle n'a pas pour but définitif la félicité, ni quelque organisation régulière, comme en cherchent les moralistes : mais le désordre lui est essentiel et la douleur ne s'en peut séparer. Que reste-t-il à faire, dans ces conditions? Le seul recours est de prendre à l'égard de la vie, nécessairement mauvaise, une attitude de beauté. Plus l'homme est grand, plus il perçoit l'horreur de son sort. Alors il se cantonnera dans un désespoir ardent et concevra comme son seul devoir de donner à chaque instant de sa durée la noblesse de sa farouche rébellion.

Il faut d'abord, suivant Gorki, détourner l'humanité des vaines recherches de bien-être médiocre. Surtout il la faut éveiller, car elle s'endort misérablement dans son indigne résignation. Il faut susciter en elle l'énergie, la force de se révolter; et cela, quitte à lui faire mal, quitte à la battre : elle veut la caresse brûlante de l'amour ou l'aiguillon de la douleur, — tout plutôt que le repos! Et c'est à quoi lui-même a travaillé en représentant toutes les noirceurs de la vie, tout le scandale de la destinée. Il a vanté des révoltés : non qu'ils réalisent le moins du monde le bonheur, mais ils marquent puissamment leur vie au sceau de leur volonté forte.

Et toute la vie ne peut et ne doit qu'être telle : une recherche désespérée de quelque chose qui serait sa raison d'être et qui n'existe pas. Car elle n'a pas de sens. Il ne s'agit pas de lui donner de vaines solutions provisoires, mais de prendre une conscience indignée de son inanité.

Il y a sur terre une classe d'hommes qui ont un sentiment plus intense de cette philosophie vraie à laquelle la lâcheté seule empêche les autres d'adhérer. Ces hommes-là sont les vagabonds, et Gorki les a peints dans leur orgueil de réfractaires avec une intelligence fraternelle. L'étude morale qu'il a faite d'eux est largement et profondément humaine. Car ce ne sont pas seulement ceux qu'on appelle vagabonds qui méritent ce nom. Mais en tout être qui vit se cache un vagabond plus ou moins conscient de lui-même, plus ou moins énergique à s'accepter comme tel, puisque toute âme est infinie dans ses désirs et irrassasiée dans ses besoins. Et ce qu'évoque Gorki dans cette œuvre pathétique, c'est le désespoir essentiel de l'humanité, l'épouvante du mal de vivre.

CHAPITRE III

LE SENTIMENT DE LA PITIÉ

WLADIMIR KOROLENKO

Wladimir Korolenko, le plus triste peut-être des écrivains russes d'aujourd'hui, étonne en même temps par sa douceur et sa sérénité. Il a vu, avec une terrible lucidité, dans son pays, la misère de la vie actuelle, l'injustice sociale, la malfaisance des hommes; et il s'en est affligé, mais il n'est pas devenu amer. Son cœur est simple et haut : il ne connaît ni la violence ni la haine.

Korolenko est un homme d'une cinquantaine d'années, étrangement pâle, calme d'allures, presque timide. Il se détourne de la joie brutale comme si elle le blessait intimement. Il est austère. Quelquefois, un rapide sourire d'ironie vient animer son regard observateur et insistant. Au reste, il a confiance dans l'efficacité de la bonté. Il affronte la réalité avec vaillance : il la sait mauvaise, mais il croit qu'on peut l'améliorer.

Il est né à Jitomir, en Volhynie, le 15 juillet 1853.

Dès l'enfance il connut la nature grandiose, le paysage varié. Il connut aussi le désaccord des nationalités diverses. La Volhynie est peuplée de Petits-Russiens, de Polonais et de Juifs : les Petits-Russiens tentent en vain de sauvegarder leurs traditions anciennes, les Polonais sont tenus en suspicion, les Juifs sont indispensables et honnis. Il a entendu les légendes glorieuses et romantiques dont les peuples parent leur histoire. Son origine même unit en lui deux races : sa mère était Polonaise, son père descendait des Cosaks du Don. Cet homme, qui était magistrat, jouissait d'une réputation d'intelligence et d'intégrité. Korolenko apprit de lui qu'un accusé, qu'un coupable même, ne mérite pas nécessairement le mépris. Mais Galaction Korolenko mourut, laissant sa famille sans ressources. Wladimir, âgé de dix-sept ans, suivit alors les cours de l'Institut technologique de Pétersbourg, puis, à Moscou, ceux de l'Académie agricole. En 1874, il fut exclu pour des raisons politiques et revint à Pétersbourg, où il gagna péniblement sa vie comme correcteur d'imprimerie. Il réussit à aider sa famille nombreuse. Mais la police l'inquiétait et le poursuivait fréquemment. On l'exila dans le gouvernement de Viatka, puis en Sibérie, dans la région la plus froide, à trois cents kilomètres d'Iakoutsk.

Il semble que sa curiosité toujours en éveil et sa faculté de sympathie charitable l'aient préservé du désespoir d'un tel éloignement tragique. Il regarde, il note; il tire profit de ses séjours forcés dans les pays incultes et sauvages. A Viatka, il étudie le tourment religieux des paysans, leurs coutumes, leur rêve. La Sibérie, où tant d'autres talents s'anéantirent ou devinrent muets, lui fut une occasion précieuse d'observer.

Un jour, un camarade de hasard, exilé politique lui aussi, le voyant s'intéresser au bavardage d'un vagabond quelconque, lui dit : « Vous notez toute cette histoire? Une idylle de vagabond! Je me demande s'il y a là dedans une ombre de vérité. — Pourquoi pas? — Je n'en sais rien. Mais vous apercevez dans chaque être une étincelle divine... » Ce mot, qui était dit à Korolenko ironiquement, le caractérise avec beaucoup de justesse. C'est en effet l'étincelle divine qu'il cherche et que souvent il découvre dissimulée sous les dehors les plus terribles, les plus rebutants, les plus abjects.

La vie de Korolenko en Sibérie, ses écrits nous la font connaître. Tantôt il se trouve parmi les Tatares : « Je me sentais, dans ma petite hutte, comme dans une île autour de laquelle, sur la mer brumeuse, s'acharnent des pirates. Parfois, je devinais lesquels d'entre mes bons voisins partaient de nuit pour dévaliser les Iakouts, lesquels cachaient dans la forêt un butin qu'il ne fallait pas laisser voir. » Tantôt la solitude l'accable; elle ne lui vaut pas mieux que la sinistre compagnie des brigands tatares : « Les lieux déserts ont leur inconvénient... On a un camarade, on s'attache à lui; mais cette amitié s'empoisonne elle-même de sa monotonie. Variée, la personnalité humaine ne peut se développer que dans un milieu varié. Sans un tel milieu, elle se ternit et s'altère... Il suffit d'une verrue sur la joue de votre camarade, d'un tic inoffensif, d'un regard pour vous irriter. Mon camarade était las des murs de notre hutte, de nos conversations pareilles et inévitables, de mes causeries avec les exilés ou les vagabonds, qui remplissaient un peu pour moi le vide de l'existence. Il avait, pour ces motifs, plus souvent

que moi, des accès d'hypocondrie, de colère sans objet, — cette maladie du désert. »

Le besoin de savoir, le goût de se renseigner est tel chez Korolenko, qu'il atteint à la passion, qu'il devient presque une manie. Il observe et il interroge, comme d'autres collectionnent. Une fois, il a fait à pied un long pèlerinage, non par exaltation religieuse sans doute, mais par curiosité : il voulait étudier l'attitude du peuple dans ces grands mouvements de piété collective. Il a choisi pour compagnon de route un simple cordonnier, dont il épie attentivement l'émoi. Une autre fois, il est allé chez les Cosaks : infatigable, il recherchait ceux qui lui pouvaient conter les plus vieilles légendes, ceux qui se révélaient à lui avec le plus de sincérité ingénue. En Volhynie il fait parler des vieillards radoteurs et il sait démêler, dans leur naïf bavardage, des traditions poétiques et belles, et il a vu des gens étranges qui, à force de vivre en communion perpétuelle avec la nature, semblaient la comprendre familièrement. Un bonhomme lui dit : « La tempête approche. Je le sais. La tempête gémira cette nuit ; elle cassera les pins, les déracinera. » Et il ajoute, plus bas : « Le maître de la forêt va faire des siennes. — Pourquoi penses tu cela, vieux? — Je le sais. Je connais le langage des arbres. L'arbre a peur, lui aussi. Vois-tu le tremble, l'arbre maudit? Il murmure toujours quelque chose de confus ; même quand il n'y a pas de vent, il grelotte. Le pin, dans la forêt, joue et sonne de ses branches, quand il fait beau ; mais que le vent s'élève, il grondera et se plaindra. Et cela n'est rien encore. Écoute... Je n'y vois guère, seulement j'entends bien. Le chêne a parlé ; les chênes s'agitent dans la clairière... C'est la tempête. »

Korolenko publia, pendant son exil sibérien, *le Meurtrier* et *le Songe de Makar*. Ces deux nouvelles exquises, toutes d'indulgence large et de miséricorde, répandirent son nom. Ses débuts littéraires n'avaient eu aucun retentissement. C'est en Sibérie que la gloire le fut chercher. En 1885, son exil achevé, il vient s'établir à Nijni-Novgorod. Il s'intéresse à la vie tumultueuse qui se déploie sur la Volga. Il aime ce qu'il voit sans se faire d'illusions sur la beauté réelle du spectacle. Il aime les hommes parce qu'il les comprend, et, dans ses peintures avant tout véridiques, il expose les faits et les caractères tels qu'ils se présentent à lui, simplement, sans apprêt. Mais il a sa manière très spéciale, et ses croquis de la nature ou des personnages sont caractérisés avec vigueur et originalité.

En quelques lignes, ce Cosak du Don n'est-il pas vivant sous nos yeux? « C'était un homme grand, aux larges épaules, à la taille mince. Il avait les yeux bleu clair; ses cheveux blond pâle et sa moustache presque blanche tranchaient singulièrement sur son visage très hâlé. On aurait pu le trouver tout à fait bien, n'eût été son regard terne, comme voilé, et cette moustache trop incolore sur la peau sombre : cela lui donnait l'air d'un négatif de photographie. »

Korolenko n'a pas le dessein prémédité de rendre sympathiques ses héros; il leur laisse le soin de se recommander eux-mêmes. C'est presque malgré lui qu'il incline la pensée du lecteur vers la pitié, et moins par des procédés littéraires que par la contagion de la pitié qu'il éprouve lui-même. Il ne propose aucune doctrine, il n'épilogue pas sur des théories. Il veut seulement exposer des faits exacts qui permettent de

juger les hommes dans la vérité de leur nature et selon l'adaptation de leur effort aux circonstances. Dans l'*Année de disette* (1893), il publie intégralement, sans aucune recherche d'écrivain, les observations qu'il a faites lui-même. Il a servi les affamés, allant de village en village, distribuant les maigres secours dont il était muni, désireux surtout d'enregistrer les résultats de son expérience afin qu'ils fussent utiles à d'autres plus tard. Son livre, si honnête et si profitable, parut, mais ne tarda pas à être interdit par la censure.

Cependant, sa situation littéraire grandissait. En 1896, il est directeur d'une revue importante, *la Richesse Russe*. Ensuite, il est fait académicien. C'est volontairement qu'il renonce à cet honneur, lorsque Maxime Gorki, académicien lui aussi, est révoqué pour ses opinions politiques.

Grave, bon, simple, tel que toute son histoire le révèle, Korolenko a trouvé dans l'effrayant chaos de la vie russe une matière sans cesse renouvelée pour sa curiosité attendrie. Il est instinctivement attiré par les douleurs obscures, les plus tristes qu'il y ait, les douleurs des ignorants qui ne cherchent même pas de remèdes, qui parfois ne sentent même pas leur malheur. Ses héros sont très humbles et frustes; les hommes intelligents et instruits ont des armes pour le combat, et Korolenko s'intéresse surtout aux infortunés qui vont à tâtons, qui sont abandonnés à eux-mêmes, et qui, enchaînés par la vie, ne voient point d'issue à leur misère. L'étude des crises passionnelles, des raffinements sentimentaux, des ambitions subtiles lui paraît vaine. Les femmes tiennent peu de place dans ses récits : c'est peut-être parce que les femmes

s'adaptent mieux que les hommes aux fatales alternatives de l'existence et se contentent du mince bonheur qu'elles savent en tirer.



Ce qui le préoccupe, c'est l'humanité la plus dédaignée généralement : les mendiants, les paysans, les gueux, les prisonniers...

Les actions des hommes sont ce que les circonstances et le milieu les font. L'âme humaine, si elle est belle de nature, reste belle à travers la dégradation que lui fait subir la vie. Cette idée, chère à Korolenko, apparaît dans l'étude qu'il fait des mendiants.

Il en est qui restent fiers en dépit de tout, capables de douceur et de tendresse, de sentiments délicats. Tel ce Tibourtzy, ce misérable qui vit avec ses deux enfants dans un souterrain et qui, pour leur donner du pain, fait le clown, mendie et parfois vole. Il n'est pas sot, et il n'est pas vil. Certes, il ne volerait pas chez un pauvre homme, mais il n'éprouve point de remords à dérober chez un prêtre un peu de viande pour sa petite fille qui a faim. Même il plaisante sur son larcin : « Le prêtre avait un ventre comme une tonne, et il est malsain pour lui de trop manger. Tandis que nous, ici, nous souffrons plutôt d'une excessive maigreur : un petit extra ne peut nous faire de mal... » Il a pour sa fillette une tendresse infinie. Il la voit dépérir dans le souterrain, devenir diaphane et triste, et il est impuissant à la sauver. Il épilogue sur l'injustice de la vie. Il dit à un petit riche qui est, par hasard, le camarade de son fils : « Souviens-toi, s'il t'arrive plus tard d'être juge comme ton père et d'avoir à juger Valek,

qu'au temps où vous étiez tous deux des imbéciles et jouiez ensemble, la route était plane devant toi et que tu y trottais bien nourri et bien vêtu, tandis que lui rôdait à l'aventure, déguenillé et le ventre vide. » Quand le petit riche est grondé, un jour, pour avoir apporté une poupée à la petite mendiante, Tibourtzy vient loyalement le disculper, et son accent sincère est persuasif.

Le paysan russe est aumônier de nature et par tradition. Il a même un certain amour des pauvres; il ne les méprise pas, sachant qu'on ne choisit pas de gaieté de cœur cet état. Pendant les famines, les aumônes des paysans sont très nombreuses. C'est la preuve d'une indigence absolue, quand, à la prière d'un malheureux qui veut mendier sous une fenêtre au nom du Christ, on répond : « Dieu te donnera »; les habitants de cette isba se préparent eux-mêmes à mendier sur la route.



Korolenko n'a pas vu les paysans comme les a vus Tchékhov. Certes, il les trouve ignorants et grossiers, mais il reconnaît en eux une énergie puissante, capable de lutter et d'agir dans les conditions les plus difficiles. Il ne dissimule aucun des vices, aucune des tares de la campagne russe. Mais il met en évidence une qualité qui relève le paysan : la dignité quand même, une sorte de paradoxal et bel orgueil qui le sauve de l'abjection. Ce trait, Korolenko l'a remarqué dans les circonstances les plus tragiques, alors que la misère sévissait et corrompait tout, pendant une terrible année de disette.

Les secours que l'on organisait en faveur des affamés

étaient insignifiants. « Mais la faute la plus grave de ceux qui, l'année de disette, secoururent le peuple, c'est qu'ils n'eurent point égard à la dignité du paysan. Faute inévitable et désolante. »

La dignité du paysan est manifeste, bien que sans ostentation. Certains, en qui le souvenir d'une vie stricte, pénible mais indépendante, était vivant encore, ne purent se résoudre à accepter des aumônes. « Nous n'irons pas aux distributions de vivres, disaient-ils, nous mourrons chez nous, mais nous n'irons pas. » Si l'orgueil s'émoussait, dans les villages trop durement et trop fréquemment éprouvés, du moins, contre cette déchéance finale, on avait longtemps lutté.

Le travail de la terre, si âpre qu'il soit, est pour le paysan une nécessité bénie, une consécration sociale. Le plus pauvre laboureur, que son costume ne distingue qu'à peine du mendiant, ne consent qu'à la dernière limite de la misère à ne plus se croire un travailleur libre. Quand tout le bétail est vendu, quand il ne reste plus dans l'isba la moindre croûte de mauvais pain noir, il se décide à laisser mendier les petits et les femmes. S'il mendie lui-même, c'est qu'il n'a plus autre chose à faire. Mais alors il n'éprouve aucun scrupule à demander « au nom du Christ » le morceau de pain nécessaire. Un infirme, dont le fils est mort laissant une fillette de quelques années, raconte à Korolenko son chagrin, son dénuement. « Que deviendras-tu quand tu seras vieux ? » lui demande Korolenko... Les yeux du paysan s'éclairent : « Quand je serai vieux, quand j'aurai marié ma petite fille, je pourrai mendier au nom du Christ. Alors, tu penses bien, chacun donnera au vieillard... Maintenant, j'ai honte. Pourvu que je me tire d'affaire encore une quinzaine d'années !... »

Et il semblait envisager d'avance avec sérénité « la vie au nom du Christ », qui serait son droit reconnu.

Un admirable type de paysan russe, c'est ce Timokha, rabougri et laid, à la face terreuse et aux yeux déteints, avec son indomptable endurance, que rien n'abat, sur qui la destinée n'a pas de prise. Il s'est laissé condamner à la Sibérie pour le crime d'un autre : le *mir* l'a désigné pour subir le châtiment parce qu'il était veuf et seul au monde. Timokha ne s'est pas révolté, ni lamenté; il a trouvé cette décision toute naturelle.

En Sibérie, parmi les Iakouts, il a reçu un lot de terre. Puis il se procure un compagnon, muni de quelque argent.

Timokha s'offre pour labourer la terre; il obtient que le compagnon aille à trois cents verstes de là lui acheter une charrue. Le travail est dur. Le cheval, à demi sauvage, s'impatiente d'être attelé et tire si capricieusement que Timokha en a les bras rompus. En dépit de tout, Timokha réussit à labourer une bande de terrain, et son cœur se réjouit. Mais voici que les Iakouts, qui n'ont jamais vu de telles choses, en prennent ombrage. Ils font venir Timokha dans leur village; ils lui expliquent que la besogne à laquelle il se livre est impie : la terre produit de l'herbe qu'il est permis de faucher pour nourrir le bétail, mais on n'a pas le droit de mutiler la terre; « autant vaudrait mettre dans l'intérieur du corps la peau d'un homme, et les veines à l'extérieur ». Ils lui intiment de renoncer à cette entreprise sacrilège. Timokha ne se laisse pas convaincre. Il discute comme il peut, joue des poings, et s'obstine. Mais, le lendemain, quand il arrive pour continuer son labour, il ne reconnaît plus son champ : toute trace de son travail a disparu. Les Iakouts sont venus, de nuit,

et ils ont retourné chaque motte de terre, de telle façon que l'herbe fût en haut et la terre noire en bas, ainsi qu'il convenait... Timokha doit déménager, mais il ne renonce pas à sa résolution. Il s'y acharne et réussit enfin à se faire, dans un autre endroit sauvage de la Sibérie, un champ et un potager; et il est heureux. Il l'est même complètement. Il a rencontré une Petite-Russienne, Maroussia, qui, elle aussi, à travers les bourrasques terribles de la vie, s'efforce de refaire son existence de paysanne. Cette femme est d'une extraordinaire vaillance. Elle s'est sauvée de prison, elle s'est établie avec un ami jeune et séduisant, qu'elle veut astreindre à la vie réglée, à la vie paysanne, la seule qui soit honorable à ses yeux. Mais ce garçon ne rêve qu'aventure. Et alors elle épouse Timokha, « semblable à un vieux tronc couvert de mousse ». Son ménage prospère; elle s'est constitué, en cet exil lointain, son foyer de Petite-Russienne; son mari admire son entente des affaires, et, quand il est ivre, la bat, comme eût fait, en Petite-Russie, le mari qu'elle y aurait trouvé.



Cet amour de la vie stable et organisée caractérise le paysan. Mais il y a, par la campagne russe, d'autres gens qui, ceux-là, n'ont leur « chez soi » nulle part. En quelque lieu qu'ils s'installent, la monotonie du paysage les oppresse. Ils ont l'instinct du vagabondage. La passion de la liberté se manifeste en eux par un impérieux besoin de changer sans cesse de place et d'occupation, de s'exposer à des risques nouveaux.

En Sibérie, tout prend des proportions immenses : « Dans l'air craintif et froid, le moindre craquement

de la glace semble un coup de fusil, la chute d'une pierre fait le fracas d'une avalanche, une chanson devient hyperbolique, gigantesque dans les imaginations. »

Comme les distances y sont énormes et les dangers perpétuels, l'intrépidité du vagabond y est sans limites. Vassili, dans *Sakhalinetz*, est un gars de trente ans, ancien forçat, qui s'est évadé de l'île de Sakhaline, puis, comme Timokha, s'est établi chez les Iakouts. Il a une vache, un taureau, un cheval. On le respecte, et il constate que travailler vaut mieux que voler et piller... Pourtant, son visage a d'étranges expressions. La tranquillité lui pèse, quelque chose de violent germe en lui, qu'il ne contient qu'à force de volonté. Ce qu'il lui faut, c'est la vraie liberté, l'essor de toute sa nature large et indomptée. Après toutes les péripéties de son existence, la faim, le froid, le brigandage, il devrait se réjouir d'être à présent un honnête homme, chez qui le prêtre vient prendre le thé. Mais cette vie artificielle l'étouffe. Il retrouve un compagnon d'autrefois, avec lequel il s'est enfui du bagne; il vend son cheval, abandonne sa terre durement défrichée, et choisit le métier le plus périlleux et le plus excitant qui soit : porter de l'eau-de-vie aux mineurs qui, en échange, donnent de l'or. Si on l'attrape, c'est de nouveau le bagne. Mais il part, les yeux brillants de fièvre joyeuse...

L'âme du vagabond est infiniment mobile et impressionnable, attentive aux bruits étranges et au silence même, à la voix des arbres qui murmurent :

« C'est ce diable de temps ! — dit Stépane, que l'ennui a chassé de son gîte; — je n'en peux plus, croyez-moi, je n'en peux plus.

— Qu'y a-t-il, Stépane?... »

Stépane est absorbé; il n'a qu'une demi-conscience des paroles qu'il dit :

« — Je viens, la nuit, sur le lac... et la forêt bruit sans cesse... et tout, à l'entour, est vide... Et les maudits canards!...

« Pris d'une rage subite, il saisit une motte de terre sèche et la jeta dans le brouillard qui s'étendait sur le lac. Là-bas, comme à travers une vitre opaque, on apercevait les formes incertaines et exagérées des oiseaux. Quand la motte de terre tomba, les formes s'agitèrent à peine, lignes de brouillard dans un nuage de brouillard. »

Or, cet homme qui souffrait de sa force inemployée devient, pour un peu de temps, un héros. Il prend la défense des Iakouts contre les Tatares qui les dévalisent; il fait des prodiges de vaillance et de générosité, au mépris de sa vie. Mais il est vaincu moralement. Les Tartares, dont le nombre l'écrase, le conspuent; et les Iakouts l'abandonnent. Alors il s'en va, vers l'inconnu.

***

Ainsi, c'est à la réalité observée avec patience, avec curiosité, avec tendresse, que Korolenko emprunte les éléments de ses récits. La mise en œuvre n'altère pas la vérité des faits. Elle est simple, loyale, et l'artifice y est réduit au minimum d'une fiction sans aventures. Il veut laisser à ses notations et à ses documents leur valeur ingénue. Son réalisme est, d'ailleurs, élégant et poétique. Cet art communique une émotion saine et de bon aloi.

Quelquefois il se mêle de la fantaisie à ses peintures. Les légendes populaires, les naïves croyances des ignorants, ajoutent à l'intérêt du récit un charme pénétrant et singulier. Le *Songe de Makar* s'embellit d'une sorte de mythologie élémentaire et qui, toute sommaire qu'elle soit, compose le symbole d'une vraie religion.

Makar, pauvre Russe, vit dans les forêts sibériennes. Il est devenu tout pareil aux indigènes de là-bas, se vêt comme eux de peaux de bêtes, laboure quand la saison le permet, peine à scier du bois ou à chasser. Son seul divertissement est de boire la mauvaise eau-de-vie qu'il réussit parfois à se procurer. Lorsque sa première femme mourut, il n'avait pas de quoi payer l'enterrement. Il dut aller travailler; dans la forêt, les larmes gelaient sur ses joues. Le marchand qui l'employait exploita sa douleur et son indigence en le payant mal. Aujourd'hui, ses enfants sont morts ou dispersés, sa seconde femme est abrutie par la misère. Ses forces déclinent; la vieillesse horrible et le dénuement vont s'emparer de ces deux êtres.

La veille de Noël, un immense désir de boire de la vodka saisit Makar. Il attelle son petit cheval et va trouver des déportés politiques : ces gens-là sont sûrs et paient aussi bien qu'ils peuvent. Il leur demande des arrhes pour du bois qu'il leur livrera ultérieurement. Puis il s'en va chez les Tatares boire son argent. L'eau-de-vie, mélangée de tabac, lui monte à la tête. Il rentre chez lui, en chantant, d'une voix gutturale, qu'il a bu cinq charretées de bois. A la maison, il s'endort sur son lit et pense aux pièges à renard qu'il a posés dans la forêt. Il voit distinctement qu'une bête est prise : il faut qu'il s'en empare tout de suite. Il se lève et repart dans son petit traîneau. Il glisse à travers la nuit ter-

rible de froid, bleue de lune. Il arrive aux pièges et visite sans vergogne ceux des autres avant les siens. Un renard est pris. Mais un paysan, Alechka, est là, qui cherche aussi. Ces deux hommes se rencontrent auprès du renard, et une lutte acharnée commence. Tandis qu'ils se poursuivent haineusement, le renard se sauve. Alechka renverse Makar, lui dérobe son bonnet de fourrure, et disparaît. Makar prend peur : le gel effroyable joue de mauvais tours au gens qui se hasardent, de nuit, la tête découverte. La forêt maligne semble interminable et s'enchevêtre... L'âme de Makar sombre dans la détresse. Les ramures des arbres le frappent au visage, les lièvres le narguent, les renards l'épient, les coqs de bruyère crient sa défaite... De loin arrive le son des cloches, puis il s'éteint... Makar meurt de froid.

Sur son corps la forêt apaisée se tait soudain, et les grands sapins allongent sur lui leurs lourdes pattes couvertes de neige... Makar mort voit auprès de lui le bon petit pope Ivan, décédé jadis d'une façon lamentable : il s'est laissé choir, étant ivre, dans le feu. Le petit pope Ivan ordonne à Makar de se lever et de le suivre. Makar maugrée : il comptait qu'après la mort il aurait droit au repos et à l'immobilité. Or voici qu'il faut comparaître devant le grand Toïon. Le grand Toïon somme Makar d'énumérer les travaux qu'il a accomplis durant son existence. Et Makar, fourbe comme le sont les ignorants devant de plus puissants qu'eux, exagère le nombre des arbres qu'il a abattus, des sillons qu'il a creusés, des sacs de blé qu'il a semés. Le grand Toïon devine la fraude et se fâche. Mais l'authentique labeur de Makar fait fléchir profondément le plateau de la balance où on le jette : le labeur de Makar

est énorme. Dans l'autre plateau tombent les péchés de Makar : mensónges, bouteilles d'eau-de-vie, etc. Et ce plateau est plus lourd encore que l'autre. Le grand Toïon décide que Makar, pour sa pénitence, sera transformé en cheval et servira le maître le plus dur. Alors Makar, qui de sa vie n'avait su lier deux mots, sentit qu'avec l'indignation un don superbe de la parole lui venait. Makar parla avec audace. Il ne voulait pas devenir une bête de somme, parce que cela n'était pas juste. Non que le tracas naturel à cette condition fût plus pénible que son tracas d'homme. Au contraire : on nourrit les bêtes, tandis que lui n'a jamais mangé à sa faim et a toujours été maltraité. Oui! tout le monde l'a maltraité : les percepteurs d'impôts, les gens de la police, les popes, la misère, la faim, les gelées, les sécheresses, la terre rebelle, la forêt fourbe. Et durant sa vie il n'a rien su. Il ne comprenait pas ce qu'on marmonnait à l'église, pas plus qu'il ne comprenait pourquoi on lui avait pris son fils comme recrue, ni pourquoi on ne le lui avait jamais rendu. Et il n'avait jamais entendu un mot de caresse, ni vu un sourire d'accueil, un visage bienveillant!...

A mesure que parle Makar, le plateau qui contient ses péchés, comme allégé, se soulève. Le grand Toïon, surpris et troublé, objecte à Makar qu'il n'a pas l'air serein, la tenue soignée qui conviennent aux justes.

Non, certes, les yeux de Makar ne sont pas sereins : c'est qu'il a trop pleuré! Ses vêtements sont grossiers : c'est qu'il a dû se les fabriquer lui-même, tant bien que mal! Il était venu au monde avec un clair regard qui reflétait le ciel; mais, si ce regard s'est obscurci, la faute n'en est point à lui.

Ainsi Makar contempla toute sa vie de souffrance, et

il eut une immense pitié de lui-même. Il se mit à pleurer. Et le grand Toïon aussi pleura, et tous les assistants pleurèrent. Cependant les péchés de Makar devenaient toujours plus légers...

C'est aussi un prédestiné au martyre, ce paysan sibérien que l'on a surnommé le Meurtrier. Un homme de taille énorme, robuste, large d'épaules, un vrai géant. Son visage est mornement tranquille, avec cette expression étrange qu'ajoutent à une physionomie un sentiment profond, une songerie persistante. Ses yeux ont un regard égal, obstiné et lugubre. Voici son histoire, telle que lui-même il la raconte.

« Des hommes m'avaient offensé, des supérieurs. Et Dieu aussi m'a frappé : ma femme et mon petit enfant moururent le même jour. Je n'avais plus personne. Je dépensai mon dernier argent pour les funérailles. Alors, je me mis à songer. Je songeai, je songeai et je fus ébranlé dans ma foi. Je perdis mon ancienne foi et je n'en trouvai pas une nouvelle. Mon cas était difficile. Je sais mal lire et je n'ai guère confiance en mon entendement. J'abandonnai mon isba, le peu qui me restait, j'abandonnai tout... Je ne pris qu'un manteau de peau de mouton, un pantalon, une paire de bottes, je coupai un bâton et je m'en fus... J'observai les hommes : comment ils vivent, comment ils prient, comment ils croient. Je cherchai des justes... Je cherchai comme dans un bois. Enfin je résolus de faire quelque temps de prison. Je m'accusai de vagabondage : on m'enferma... C'était une épreuve que je m'imposais pour l'offrir à Dieu. »

La prison ne le contente pas : « Les hommes, dit-il, y vivent sans travail, sans utilité. Ils ne pensent pas à leurs âmes. Je me lassai terriblement. »

Un jour, la prison est en émoi : on va revoir le « pénitent manchot » ! Effectivement, le soir, cinq soldats arrivent avec un détenu. « C'est un vieillard tout petit, tout maigre. Sa barbe grise tremblotte, il chancelle en marchant, tant ses jambes sont faibles. Un de ses bras pend, inerte. On le conduit chez l'inspecteur ; on fait venir un forgeron pour lui river des chaînes aux pieds et aux mains. L'homme fait dessus le signe de la croix à la manière des Vieux Croyants. Il se met, lui-même, ses chaînes et dit : « Seigneur, accordez moi un repentir sincère ».

Ce singulier personnage produit sur Fédor une vive impression, le séduit, le magnétise : « Plus tard, je connus qu'il était véritablement le Tentateur, le Diable, l'Ennemi. Mais il savait avoir l'air d'un saint. Quand je me rappelle sa prière, j'en suis encore étonné. »

Le Manchot impose à tous les prisonniers ; mais, sur Fédor, son ascendant est tyrannique. Fédor va causer avec lui à travers le guichet et le manchot lui dit des paroles de mysticisme étrange : « Il faut pécher afin de se repentir ». Il le blâme d'avoir voulu chercher le salut en dehors du monde ; il ajoute : « J'ai prié pour toi. Il m'est donné de libérer ton âme des ténèbres où elle se débat... Me promets-tu de m'obéir? Je t'indiquerai le chemin du salut.

— Je promets, répond Fédor.

— Tu le jures?

— Je le jure. »

Et Fédor, racontant cette scène, conclut : « Si le Manchot m'avait enjoint de me jeter au feu, je m'y serais jeté. »

Quand, peu de temps après, on libéra le Manchot, on

lui vit, au sortir de chez l'inspecteur, le visage rayonnant; l'inspecteur aussi semblait gai. « Voilà, pensait Fédor, on a amené cet homme ici avec tant d'éclat, et il paraît qu'il n'a rien fait de mal. » Le Manchot demanda qu'on libérât aussi Fédor; on le lui promit. Il indique donc à Fédor chez qui aller en quittant la prison.

C'est chez un certain Ivan Zakharov, une espèce de iamchtik interlope, dont la maisonnette est perdue dans la forêt. Il vit là, avec un ouvrier à moitié fou, et fait de fréquentes absences. Fédor le sert, sans se douter qu'il est chez un voleur de grands chemins, dont la bande est dirigée par le Manchot. Il n'a que peu d'ouvrage; on ne l'envoie que rarement conduire des voyageurs, et jamais la nuit.

Un soir, le hasard voulut que Fédor assistât, sans être vu, à une scène étrange qui se passait dans la maison de son maître... Sur un banc, il y a le Manchot, garotté, les yeux terribles. Et la pièce est pleine de gens : un policier, un greffier, des témoins; on dresse procès verbal. Fédor ne comprend pas bien, mais la curiosité et la crainte l'empêchent de fuir. Debout près de la fenêtre, il regarde. A son grand étonnement, le Manchot, que tous ces gens connaissent, déclare être une autre personne. En effet, les témoins affirment alors qu'ils ne le reconnaissent pas, qu'ils ont fait erreur. On les renvoie. Ivan Zakharov apporte de l'argent au policier qui le compte et l'empoche.

« Maintenant, vieux, dit-il au Manchot, il faut que tu t'éloignes d'ici pour trois bons mois; sinon je ne réponds de rien. »

Fédor se cache dans la grange où il avait coutume de passer la nuit. Il est sur le point de s'endormir quand

il entend dialoguer son maître et le Manchot. Et le Manchot dit :

« — Il faut faire travailler Fédor aujourd'hui.

— N'est-ce pas trop tôt? demande Ivan Zakharov.

— C'est le moment. Ce garçon est simple et sa force est extraordinaire. Il m'obéit, je puis faire de lui ce que je veux. Et puis je pars pour longtemps; il faut qu'il se mette à l'ouvrage. »

On appelle Fédor. Il fait semblant de dormir. Le Manchot grimpe vers lui, le tâte.

« — Réveille-toi, lui dit-il tendrement. Tu dormais?

— Oui.

— Lève-toi, petit, attelle, tu vas conduire des voyageurs. Tu te souviens de ton serment?

— Oui, dit Fédor, et ses dents claquent.

— Ton jour est peut-être venu. »

Fédor attelle, et le vieux selle son cheval, de sa main valide. Le cheval lui obéit comme un chien. Il part au trot dans la forêt.

Les voyageurs de Fédor sont une jeune femme et trois tout petits enfants. La dame est riche : elle a beaucoup de bagages. Elle est douce et semble avoir peur. Pour dissiper son angoisse, elle cause avec Fédor, lui raconte que son mari est un exilé politique, lui parle aussi de religion, de l'amour du prochain que prescrit l'Évangile.

Mais voilà que sur la route, devant lui, Fédor croit apercevoir le petit cheval gris du Manchot. Pourquoi le vieux était-il là? Pourquoi avait-il recommandé à Fédor de se rappeler sa parole?... Fédor a un sinistre pressentiment. Autrefois il aimait le Manchot; mais, depuis la veille, depuis qu'il a vu son regard mauvais, il le craint.

Fédor avance toujours. Tout à coup sa troïka s'arrête. Le petit cheval gris barre la route et le Manchot dit :

« — Fédor, descends ! »

Fédor obéit. Le Manchot lui met une hache dans la main.

« — Commets un péché, dit-il, afin de te repentir ensuite. Commence, frappe la mère d'abord, à la tête. »

Le cœur de Fédor s'anime d'une force soudaine. Il regarde le Manchot, qui tressaille. « Je n'avais plus que de la fureur, raconte-t-il. Les yeux du vieillard étaient verts et tremblaient. Il se tordait devant moi comme un serpent. Je levai le bras, je le laissai retomber ; le vieux n'eut pas le temps de gémir, qu'il était mort. »

Fédor, le Meurtrier, ne sait pas s'il a bien ou mal agi. Il attend que Dieu et les juges décident. Mais Dieu ne parle pas et le juge est vénal : c'est grâce à l'intervention de la dame que Fédor est acquitté. Or, il incline, quant à lui, à se croire coupable. « Je fus orgueilleux. L'orgueil m'a jeté dans le repaire du crime. J'avais quitté les hommes, j'avais voulu agir suivant mon propre conseil, et ce conseil m'a conduit au meurtre. »

Il s'impose une espèce d'expiation périlleuse. C'est lui qui maintenant, de nuit, mène les voyageurs quand les brigands sont en embuscade. Et jamais il n'est armé. Impassible, il n'a pour se défendre que son fouet et le mystérieux prestige de sa personne. Les brigands qui le connaissent le craignent et n'osent pas l'attaquer. Mais voici qu'un nouveau-venu se joint à la bande et, par fanfaronnade, entreprend de tuer le Meurtrier. Avec des compagnons, il se dissimule dans un défilé étroit et guette Fédor qui doit rentrer seul.

Un des chevaux de Fédor est tué. Fédor s'élance dans les buissons à la recherche de l'assassin. L'homme, « Jean de trente-huit ans », lui donne un coup de couteau. Mais la blessure n'est pas grave. Fédor lui saisit la main, lui arrache le couteau, qu'il jette à terre. De sa force herculéenne, il terrasse l'ennemi. Puis il défait sa ceinture pour lier son prisonnier. Mais « Jean de trente-huit ans » avait un autre couteau caché dans sa botte. Il le dégage sournoisement et frappe Fédor sous les côtes. Celui-ci pousse un gémissement, chancelle et regarde « Jean de trente-huit ans » dans les yeux.

« — Ah! mon cœur le devinait bien, dit-il; maintenant va, sous la garde de Dieu. Ne me fais plus de mal, je suis fini. »

L'autre se dresse. Fédor tâche de se soulever, mais vainement.

« — Pardonne-moi, dit Jean.

— Va, répond Fédor, va; je ne sais si Dieu te pardonne, mais moi je te pardonne. »

« Jean de trente-huit ans » s'en va. Alors ses compagnons se jettent sur le cadavre et le trouent d'innombrables plaies.

On retrouva ce corps mutilé. Le visage intact était paisible. Les yeux ternes contemplaient le ciel et sur toute la figure il y avait une expression d'étonnement et de muette interrogation.



Dans presque toutes ses nouvelles, Korolenko présente une sensibilité douloureuse aux prises avec la vie brutale et envahissante. Il reconnaît les lâchetés occasionnelles de telles âmes mieux douées que les autres

et qui semblent déchues, mais dont il n'admet pas que la déchéance soit irrémédiable. Ses pauvres héros ont des mesquineries, des faiblesses, des ridicules. Ils sont des hommes qu'a produits une société mauvaise; mais ils valent par ce caractère essentiel d'humanité : ils souffrent.

Le portrait que fait Korolenko de Krouglikov est si poignant qu'on voudrait se débarrasser de la hantise qu'il laisse. Ce désolant personnage est inoubliable. Korolenko le montre dès l'abord tel qu'il l'a vu, agité, sautillant, grotesque : « Un petit homme tout rond, d'un âge incertain, plutôt vieux, accoutré bizarrement d'habits désuets et hétéroclites. Son visage et toute sa personne paraissaient gris, usés et restaurés pour la circonstance. Ses manières et son langage étaient à la fois prétentieux et timides, comme si, ayant été trop souvent rebuté, il craignait de chacun une offense probable. »

Il absorbe une étonnante quantité d'alcool. Mais ce pauvre être est un martyr et, à sa manière, un saint. Il a commis, dans sa jeunesse, un crime. A présent, le voici à At Davan, relais de poste éloigné de toute ville, dans la contrée la plus morne et la plus désolée de la Sibérie. Est-ce seulement un crime qu'il a commis? Un geste irréfléchi de vengeance. Comme un ignoble vieillard riche lui enlevait sa fiancée, lui, pauvre amoureux, a senti sa haine se soulever : il tira machinalement un coup de pistolet, assez inoffensif, et effleura la nuque grasse de son ennemi... « Je ne l'ai pas tué, Dieu merci ! » s'écrie-t-il en racontant son histoire... On l'a jugé, condamné. Il remarque : « Maintenant on prendrait, sans doute, en considération que j'étais un être affaibli et torturé, mais alors on ne s'en avisa pas. » Il

n'a nulle hostilité contre ceux qui ont causé son malheur. Il garde comme une relique précieuse une photographie de la fiancée de jadis, et s'attendrit en songeant aux enfants qu'elle a. Le mari est un savant distingué. Tous deux lui écrivent, une fois l'an, et lui envoient quelques secours.

Krouglikov ne comprend pas lui-même toute la navrante cruauté de son aventure. Il la devine vaguement, mais il n'arrive pas à l'expliquer. On l'a tant humilié, on l'a tant piétiné, qu'il se voit à terre avec une sorte de résignation stupide. Des restes de dignité demeurent cependant en lui et sont parfois comme une voix qui voudrait crier justice, parfois comme un san glot de stupeur et d'excuse.

Un nuit, qu'il est tout vibrant encore de ces souvenirs récemment évoqués, un courrier qui passe par At Davan exige de Krouglikov, chef du relais, des chevaux qu'il n'a pas l'intention de payer. Cet homme, Arabine, a la réputation d'être terrible; on tremble devant lui. Krouglikov lui tient tête; il est renversé, frappé par cet Arabine... Il y a dans ses yeux une expression désolée et pitoyable : « On ne regarde ainsi qu'en Russie! » dit Korolenko... Ce malheureux, terrassé physiquement et moralement, qui est incapable de courage, sauf par instants, puis se résigne à tous les affronts, parce qu'il faut quand même continuer à vivre, obsède et torture l'esprit.



Korolenko ne s'est pas tenu à des portraits individuels de pauvres diables, rencontrés ici ou là. Des foules s'agitent aussi dans son œuvre, foules immenses

et troublées, que l'inquiétude morale a envahies et parmi lesquelles le mysticisme se propage comme une maladie contagieuse.

Les sectes, en Russie, pullulent dans les ténèbres de l'ignorance. Korolenko les étudie avec une attention passionnée; il en note les bizarreries caractéristiques, avec son habituel souci de l'exactitude. Il a fait, pour se documenter, un voyage chez les Cosaks de l'Oural, où, plus que partout ailleurs, sévit la préoccupation théologique.

« Il y a les *Pomortsi*, qui estiment que l'Antéchrist règne sur l'Église reconnue et n'admettent de membres parmi eux qu'après un nouveau baptême; les *Fédosséevtsi*, ou « proprets », qui réprouvent le mariage; les *Dirniki*, exaltés qui ne veulent prier que sous la voûte du ciel : afin de concilier cette exigence de leur religion avec les rigueurs du climat, ils pratiquent une ouverture dans le mur oriental de leurs maisons et prient en regardant le ciel à travers cette ouverture. Il y a encore les *Okroujniki*, soumis à la hiérarchie religieuse qu'a instituée l'évêque grec Ambroise; les *Beglopopovtsi*, « prêtres transfuges », qui attirent chez eux les prêtres de l'Église orthodoxe; et surtout les *Nikoudichniki*, c'est-à-dire ceux qui refusent toute compromission, et ne vont nulle part où officient des prêtres, de quelque Église qu'ils relèvent. »

Ces divergences naïves et compliquées proviennent d'un souci très noble de l'idéal, d'un ardent désir de s'en approcher. Ces différentes sectes, d'ailleurs, sont en perpétuelle dispute; mais chacune d'elles tient à la conservation intégrale de son dogme. Elles dérivent toutes du schisme des Vieux Croyants, qui condamnent les innovations introduites par Nikone. Les *Nikou-*

dichniki sont les plus outranciers. Ils ont, à un plus haut degré que les autres, la nostalgie d'une religion plus pure, ancienne, et qui doit, pensent-ils, s'être conservée ici-bas, quelque part. Il s'est formé, dans leurs imaginations, une croyance bizarre et touchante : un royaume existerait, très loin, par delà les mers, où la vraie religion, transmise à quelques hommes par l'apôtre Thomas, serait demeurée intacte et florissante. Là, entourées d'autres peuples, assyriens pour la plupart, s'élèvent quarante basiliques russes. Dans ce royaume béni, tout péché est impossible : la vraie religion implique la vraie vertu. Il importe de retrouver cette patrie des âmes fidèles : le *Bélovodié*. Les Cosaks de l'Oural envoyèrent donc naguère trois des leurs à la recherche de ce pays de l'innocence. Ces hommes, consciencieux et vaillants, munis d'une somme de deux mille six cents roubles, bien modeste pour un tel voyage, s'embarquent, n'ayant que des indications vagues et contradictoires. Ils sont ignorants et simples ; ils n'ont aucune notion de la géographie. Ils estropient les noms des pays lointains, s'étonnent de tout ce qui leur est inhabituel : les chemins de fer, les tunnels, qu'ils prennent pour l'entrée de l'enfer et dont ils ne sortent qu'avec étonnement... Néanmoins ils avancent. Ils vont à Constantinople, en Asie Mineure, à Jérusalem ; ils traversent le canal de Suez et la mer Rouge ; ils contournent l'Indoustan et l'Indochine, demandent aux indigènes des îles s'il n'y a pas, ici ou là, de basilique russe. Ils visitent la Chine, le Japon, et enfin, découragés, reviennent chez eux par la Sibérie. Et ils se disent que leur itinéraire fut mauvais, mais ils ne doutent pas que le *Bélovodié* existe : d'autres qu'eux sauront découvrir cette terre privilégiée.

C'est principalement dans les campagnes que les sectes sont nombreuses. Korolenko explique pourquoi cette population paysanne est ainsi nerveusement exaltée. Les malheurs incessants, les disettes, la misère ont accru la sensibilité de ces pauvres gens, les obligeant à recourir, dans leur détresse sans issue, à une intercession divine. Ils trouvent une consolation dans le rêve, dans l'agenouillement; et, plus ils sont incapables de se suffire à eux-mêmes, plus leur religiosité devient maladivement intempérante. De là les cérémonies qui ont pour objet d'implorer l'aide céleste; de là le besoin constant de surnaturel, la foi aux miracles.

Dans une nouvelle intilulée : *A la suite de l'icone*, un paysan dit à un cordonnier de la ville, entaché de quelque scepticisme : « Tu ne dépends de rien, toi; tu n'as à respecter que tes clients. Tu sais d'avance comment ils marchanderont en faisant leur commande, et tu ruses en conséquence. Tandis que le moujik, lui, est tout entier livré à Dieu. Aujourd'hui, il fait très chaud; mais un nuage se montre au-dessus de la forêt. Toi, cela t'est bien égal qu'il pleuve : tu seras mouillé, voilà tout. Mais pour le moujik, c'est autre chose : le nuage peut être utile ou malfaisant, selon l'époque. Donc, si le moujik a peur, il faut bien qu'il ait recours à la Sainte Vierge. Alors, on fait des processions, et le moujik supplie : « Sainte Vierge, écarte le nuage... » Si nos péchés ne sont pas trop lourds, Elle interviendra et le nuage passera. Si Elle ne peut plus tolérer nos péchés, nous souffrirons. Voilà. »

Plus les villages sont éloignés des grands centres, plus ils sont livrés à l'obscur travail de l'esprit sectaire. La scolastique alors se mêle fréquemment au mysticisme populaire; et l'on trouve dans les campa-

gnes de très subtils théologiens, aussi intrépides qu'ignorants. Ils possèdent de vieux livres qu'ils respectent aveuglément et qu'ils interprètent avec une ingéniosité superstitieuse. Ils en tirent une règle étroite et impérieuse, et leur formalisme est intolérant.

Un paysan raconte à Korolenko les ennuis qu'il éprouva chez de rigoureux sectaires, divisés sur les pratiques de leur foi, mais tous aussi énergiques dans leur certitude.

« Je me louai, un hiver, chez un homme, pour charrier du bois de la forêt. Nous regagnâmes, de nuit, la maison, le jeune maître et moi, dans mon chariot. Je me réveillai de grand matin; il ne faisait pas encore jour. Une vieille allume un cierge et s'apprête à prier devant les icones. Les icones étaient belles, peintes. — « Moi aussi, pensai-je, je vais me lever, faire ma prière, « puis atteler mon cheval. » Je descends, doucement, je me place derrière la vieille et commence mes signes de croix. Mais voilà qu'elle se retourne. Elle m'aperçoit et agite les bras : « Que fais-tu là? dit-elle. — Rien, « dis-je, je voulais prier Dieu. — Attends, fait-elle. « — Pourquoi attendre? c'est le moment tout juste. — « Attends, tu prieras plus tard. — C'est bon... » Et je remonte sur mon banc.

« La vieille termine ses oraisons, éteint le cierge et le range. Je regarde de nouveau. Peu après, le vieux descend du poêle, apporte son icone et allume son cierge. Je me précipite encore une fois de mon banc; je me dis : « Maintenant, moi aussi, je peux me mettre en « prière... » Mais, à peine ai-je porté la main à mon front, pour un signe de croix, que le vieux m'arrête la patte : « Qu'est-ce que tu fais? — Mais, dis-je, je vou-

« lais prier., — Attends : il ne convient pas pour le « moment que tu pries. »

« En voilà une aventure!... Je regrimpe sur mon banc. Je me demande ce qui va arriver. Le fils de la maison et sa femme descendent bientôt et, dans la pièce voisine, allument un cierge. Eux, ils n'avaient pas d'icones : rien qu'un crucifix. En un clin d'œil, je suis à côté d'eux... « Puisqu'il n'y a rien d'autre à faire, pensai-je, « je prierai devant un crucifix... » Mais ceux-là aussi me chassèrent. Quand ils eurent fini, ils m'appelèrent et me dirent : « Viens, à présent, et prie. »

« J'entre dans la pièce et je vois les murs absolument nus : ils avaient caché leur crucifix.

« Que le diable vous emporte! Plutôt que de pécher avec vous, — dis-je en moi-même, — j'y renonce! Quand je serai dehors, je prierai en regardant le soleil de Dieu... »

De farouches sectaires rappellent à Korolenko les Puritains anglais et les Indépendants du temps de Cromwell. Ces saints personnages dévisageaient avec le même dédain les pécheurs débonnaires qui, eux, leur répondaient par des regards confus et muets.

A Svetloïar, près de la Vetlouga, Korolenko a vu se rassembler les groupes nombreux des religions diverses, ayant chacun leurs livres, leurs chants, leurs croyances. Les gens d'Ourévensk sont les plus singuliers. Tous les ans, à la même date, ils dressent un autel, à l'ombre du même chêne, sur la pente d'un coteau. Ils viennent en hordes confuses...

« Je fus frappé des visages austères et orgueilleux de ces gens. Il y avait des femmes en sombres robes de nonnes, un individu très long, à la physionomie dure, un gamin grêlé de petite vérole portant un sac

de mendiant, un fou loqueteux... Ils lisaient et chantaient, à tour de rôle, d'une voix monotone et nasillarde, sans prêter à ce qui se passait la moindre attention. Les représentants des autres sectes discutaient volontiers; les *Oureventsi*, au contraire, gardaient un maintien fier et méprisant. Ils ne répondaient pas aux questions qu'on leur faisait. On eût dit qu'il ne restait plus rien, dans l'univers, qui leur semblât mériter la moindre indulgence, et que toute la sainteté du monde se trouvait cantonnée dans cet îlot que leur groupe formait, sonore de leur chant lugubre... Toute la nuit, je restai debout, dans la cohue, près d'une vieille chapelle. Je me souviens des visages harassés d'un missionnaire et de deux prêtres, des gros livres empilés sur un pupitre, des cierges de cire, à la lueur desquels les différents partis cherchaient les textes dont ils avaient besoin. Je vois les visages animés des vieux-croyants et des orthodoxes, qui acclamaient chaque réplique heureuse... A l'aube, je me frayai, avec difficulté, un passage et, fatigué, la tête alourdie par cette vaine scolastique, le cœur oppressé d'un ennui et d'un désenchantement vague, j'allai, à travers champs, à la suite des hordes de pèlerins. Les impressions que j'emportais étaient pénibles. C'était comme si j'avais passé la nuit dans un caveau sans air, à la clarté d'une lampe fumeuse, écoutant une voix indistincte lire la prière des morts auprès d'un cadavre, qui serait la pensée du peuple, séculairement endormie. »

Et Korolenko se demande pourquoi il est si mal à l'aise parmi ces paysans compliqués, dominés par les vieux livres, tandis qu'il se plaît avec les êtres simples, les doux ivrognes ineptes et charmants, qui acceptent la vie sans ergoter à son sujet. Il se dit qu'il est moins

dangereux de rester très naïf auprès de la nature que de corrompre sa pensée par d'illusoires dogmatismes.

Ce mysticisme est l'une des tares de l'âme russe. Depuis des siècles, il la travaille et la tourmente en pure perte; et ce stérile effort ne fait qu'énerver l'inquiète pensée des masses peureuses.

« Le désordre s'est installé en Russie! dit un personnage de Korolenko. — Il y a longtemps! répond un autre. Ce n'est pas d'hier. »

***

Quoi qu'il en soit de ces tristesses, Korolenko ne désespère pas de ce pauvre peuple opprimé sous l'ignorance. Il croit possible la guérison du mal, et il a confiance dans la qualité spirituelle de ces foules, qui s'épanouiront, une fois qu'on les aura délivrées de l'ignorance. Il considère qu'il y a dans l'âme russe des virtualités merveilleuses et qui ne demandent qu'à éclore. Il faut qu'on favorise leur belle floraison. Alors ce sera le véritable affranchissement, plus réel et plus efficace que celui de 1861.

Ces espérances de Korolenko et les motifs qui les justifient sont exposés d'une façon poétique et poignante dans cette « esquisse d'après nature » qu'il a intitulée *l'Éclipse*. Certes, le sujet est bien choisi pour figurer cette crainte des ténèbres, cette mysticité farouche et obstinée qui caractérisent l'âme du paysan russe.

Selon sa méthode de loyale enquête, Korolenko s'est rendu à Iourievetz, pour y voir une éclipse de soleil et observer l'attitude du peuple en présence de ce stupéfiant phénomène. Il arrive par le bateau et remarque,

parmi les voyageurs, un étrange émoi que certains dissimulent sous de l'ironie. On savait, à bord, que des astronomes étrangers étaient venus à Iourievetz et faisaient des préparatifs d'études. Les voyageurs de deuxième et de troisième classe se moquent de leurs singuliers instruments ou tripotent, avec dédain et méfiance, une brochure populaire relative à l'éclipse de soleil que l'on attend ce 7 août 1887. Les Vieux Croyants évitent de toucher à cette feuille, tant elle leur paraît suspecte. Dans la ville même, grande est l'agitation. Un vieillard raconte à qui veut l'entendre qu'un étranger est venu à Iourievetz, afin de séduire le peuple à sa religion; et il cite un certain Grichka, qui a déjà vendu son âme pour vingt-cinq roubles...

« — Mais on a loué Grichka comme gardien des télescopes! » hasarde un sceptique qui ne convainc personne dans la foule. C'est la fin du monde que l'on augure. Et Korolenko, touché d'une pitié profonde pour cette multitude craintive s'écrie : « Que de fantomales terreurs rampent dans les brumes qui enveloppent la sainte Russie!.... »

Et il se demande quand se lèvera enfin le jour, cette aube qui chasse les spectres, qui met en fuite la méfiance, la haine. Alors tombera le malentendu entre l'homme qui examine le ciel à travers un télescope et l'homme qui appuie son front contre le sol et considère toute investigation comme une offense envers Dieu.

La foule est hostile aux astronomes. On tente de démolir les instruments qu'ils ont installés, et, comme on n'y réussit pas, on se dédommage par des grognements d'indignation. « Voilà! ces étrangers s'imaginent qu'on peut connaître d'avance les desseins de Dieu. A qui est-ce que Dieu notre Père va découvrir

cela? Ou bien veut-on nous faire croire qu'il a convoqué un conseil?... »

C'est un péché que de vouloir pronostiquer les phénomènes célestes, un péché qui peut amener un terrible châtiment : « Dieu envoie l'éclipse et ces gens braquent leurs lunettes... Et si Dieu leur répondait par la foudre?... »

Mais voici que les prédictions des savants se réalisent. A l'exacte minute annoncée, l'éclipse commence. Dans un silence subit, on observe les manœuvres des astronomes, précises, scientifiques. On n'entend que les soupirs nerveux de la foule. Les plus religieux parmi les spectateurs s'en vont à grands pas, afin de n'assister point à eette œuvre criminelle de l'enquête sur le ciel. Mais la plupart, peu à peu, s'intéressent à ces machines que l'on dirait animées d'une vie consciente. Et, à mesure que les prédictions des astronomes se réalisent, on a plus de confiance dans les procédés que la brochure recommande. On se munit de verres fumés. On épie le soleil qu'engloutit un corps étranger pareil à quelque gigantesque araignée. Une vieille se sauve : elle veut mourir chez elle, avec les siens et non en plein champ. D'autres demandent : « Est-ce que cela va passer? Devons-nous vivre encore?... »

Et puis le soleil reparaît, en mince faucille d'or, et la joie que sa vue provoque est indicible.

Korolenko sentit que cette première lueur du soleil revenu chassait les préjugés et la discorde : « Le soleil brilla et de nouveau nous fûmes des frères... »

« — Seigneur! s'écria l'un de ceux qui s'étaient le plus fort indignés contre l'audace impie des astronomes, à quoi l'on arrive tout de même par la science! »

La peur a disparu et, avec la peur, l'acrimonie. On

parle, on fait du bruit, on se félicite : « Nous devons remercier Dieu, il nous permet de vivre!... » On est honteux d'avoir voulu démolir les télescopes, on nie même que l'on ait eu cette intention, ou bien on l'impute à des ivrognes. Maintenant, on respecte et l'on protège ces étrangers qui savent observer le ciel; on admire leurs instruments :

« — Ces tuyaux ne sont pas des choses simples. Si l'on y touche sans savoir, ils ne fonctionnent pas. Il faut les diriger vers l'astre... »

Et, comme un endurci demande encore s'il n'y a pas là de péché, on ne lui répond seulement pas; la question, d'ailleurs, est posée sans insistance.

Lorsque Korolenko regagna son bateau pour partir, tous les voyageurs lisaient avec enthousiasme la brochure qui, il y a quelques heures, provoquait leur moquerie et leur colère.



Ce récit curieux donne une juste notion des idées sociales de Korolenko, de la place qu'elles tiennent dans dans son œuvre. Il n'est point à proprement parler un sociologue; on ne voit pas qu'il se rattache à quelque parti politique; il n'énonce pas un ensemble de doctrines. Ses revendications n'ont rien de véhément, ni de dogmatique. A peine les formule-t-il : elles dérivent plutôt des constatations qu'il a faites et qu'il publie.

Dans *l'Éclipse*, il a raconté simplement ce qu'il avait vu, et de ce témoignage il résulte que le pauvre peuple souffrant de la Russie a grand besoin d'être éclairé. La lumière le guérirait des tristesses que l'ombre lui amène. Et il résulte aussi de ce qu'a vu Korolenko que, malgré

les méfiances, les inquiétudes, toutes les superstitions, l'esprit populaire est cependant accessible aux rassurantes vérités de la science.

Seulement, pour cette tâche prodigieuse de l'éducation du peuple russe, éparpillé sur un territoire démesuré, enfoui dans le lointain des plaines illimitées, il faudra du temps, de l'énergie, de la méthode. Et il faudra aussi que beaucoup de choses tombent qui, aujourd'hui, empêcheraient d'agir utilement le plus ardent apôtre.

Pendant la disette, Korolenko songe que ses compagnons et lui, avec leurs visages bien portants, leurs fourrures, leurs chevaux bien nourris, devaient paraître superbes et insolents aux chétifs affamés. Ils étaient des bienfaiteurs! Mais, cette bienfaisance, il sait, lui, qu'elle était médiocre, épisodique, insuffisante. Et il sait aussi que, pour sauver ces pauvres gens de la détresse spirituelle ainsi que de la faim, l'immense Russie paysanne exigerait un travail continu, collectif, intense...

Or, dit Korolenko, en Russie on n'achève pas ce qu'on commence. On entreprend des enquêtes, on ne réussit pas à les mener à bien. On entame de grands discours, et l'on s'arrête en chemin. Les Russes n'ont pas de force pour la vie; une sorte de redoutable apathie les entrave. Ils se méfient même des rares personnes qui voudraient agir : on déclare que « l'intelligence » est déjà trop nombreuse, on ne lui permet pas d'accomplir son apostolat; et cependant on laisse dépérir sans lumière et sans secours les pauvres hameaux, comme si la sève ne coulait plus dans l'organisme social de la Russie.

Par suite, il ne reste plus qu'à avoir pitié de ces tris-

tesses. Tout en espérant, pour un vague avenir incertain, une amélioration de la vie sociale, il faut, quant à présent, pleurer sur l'universelle souffrance. Il y a dans l'œuvre de Korolenko toute une profonde et touchante philosophie de la pitié qu'une de ses nouvelles les plus connues, *le Musicien aveugle*, résume d'une façon pathétique.

Ce récit serait insupportablement douloureux, si Korolenko n'avait réussi à y répandre la douceur d'une belle sérénité. Il y a mis toute sa sympathie vibrante et aussi le vaillant optimisme qu'il conserve jusque devant les spectacles les plus affreux. Pierre est aveugle né. Toute sa vie sera donc une souffrance, par ce regret de la lumière que ses yeux n'ont jamais vue et souhaitent pourtant. Il tâtonne au moral et au physique, acharné à comprendre au moins, si ce n'est à voir, la lumière. Tant qu'on le choie et qu'on le soigne, il est égoïste et aigri. Mais il a, auprès de lui, l'oncle Maxime, vieux garibaldien, à l'esprit généreux, à l'âme tendre et hardie. Celui-ci éveille en Pierre la pitié pour les autres aveugles, pour ceux qui ne sont ni riches ni gâtés, qui doivent mendier et pâtir. Pierre tressaille douloureusement. Sa vie personnelle s'élargit et s'étend. Il vibre pour les autres plus que pour lui-même. Il oublie parfois son propre malheur. Jusqu'alors, il avait épanché dans la musique les gémissements de son âme. Maintenant, son art plus puissant devient l'expression d'une souffrance plus générale : c'est une prière pour toutes les douleurs, un appel en faveur de tous les hommes, un espoir dans un meilleur avenir. Et comme au moral la lumière, par la pitié, pénètre son esprit, au physique aussi dans un paroxysme de joie intense, à la nouvelle qu'il lui est né un fils qui verra pour lui, il a dans



un éclair le sentiment qu'il voit. L'instant magique passe, mais la joie demeure.

Le *Musicien aveugle*, Korolenko lui-même l'a défini « l'élan d'une âme vers la lumière ». Cette œuvre didactique et symbolique contient l'essentiel de sa philosophie sociale. C'est de la lumière, de la lumière avant toute autre chose, qu'il faut à la Russie. La Russie entière en a besoin, comme chaque âme individuelle, pour peu qu'elle soit noble et bien douée... Or, la pitié fait tomber les murs derrière lesquels sont emprisonnés les êtres, les uns loin des autres. La pitié donne l'intelligence : donc elle donne la lumière.

Cette pitié, qui sait ne pas s'offenser des dehors rudes, des apparences d'infamie, Korolenko la possède au suprême degré. La misère avilit les âmes, les étouffe, les maintient rivées au sol sans leur permettre le moindre essor qui les ennoblirait, la moindre joie qui les embellirait : elle l'attriste infiniment. Mais, tout en notant les erreurs des misérables, il les absout avec amour. Il considère qu'il y a de la lâcheté à se détourner de la souffrance. Il sait que la souffrance est horrible et que le premier mouvement, dès qu'on l'aperçoit, serait de fuir; mais il veut qu'on parvienne à se vaincre. Dans *le Musicien aveugle*, il présente un groupe de mendiants qui, transis et affamés, chantent leur dolente complainte auprès d'une icone miraculeuse. Leurs voix tremblent de tourment physique, d'impuissance et de fatigue. Ils ont de mauvaises places pour solliciter des aumônes; leurs rivaux, moins infirmes qu'eux, les ont refoulés. Leur complainte est faible et va en s'éteignant; on n'en éprouve que plus cruellement l'impression d'une immense douleur enclose dans ces pauvres poitrines...



« — Allons nous-en! — s'écrie Pierre, le « musicien aveugle », torturé par ce gémissement lamentable.

— Ah! tu veux t'en aller? Tu ne ressens pas d'autre désir, en présence de la douleur d'autrui, que de t'échapper? » réplique avec colère Maxime...

Quand on s'enfonce et quand on s'enferme dans une douleur égoïste, on est un aveugle, un être inutile et vain. C'est par la miséricorde que l'âme s'amplifie. Celui qui parvient à compatir est comme l'aveugle qui a recouvré la vue...

CHAPITRE IV

ORTHODOXIE ET HÉTÉRODOXIE

TOLSTOÏ

« Je vous exhorte, mes frères, à prendre garde à ceux qui causent des divisions et des scandales contre la doctrine que vous avez apprise, et à vous éloigner d'eux. » (Rom., XVI, 17.)

Conformément à ce texte de saint Paul, le Saint-Synode de toutes les Russies adressait, il y a deux ans, aux fidèles de l'Église orthodoxe un mandement qui, sous la signature des « humbles » Antoine, Théognose, Wladimir, métropolites, Iéronime, archevêque, Jacob, Marcel et Boris, évêques, déclarait le comte Léon Tolstoï exclu de l'église orthodoxe.

Ce document étonne par son air archaïque. L'excommunication est un châtiment très ancien, qu'on employa jadis, sous des formes diverses, contre des sacrilèges ou des criminels politiques, et les noms de Grichka Otrépiev, l'usurpateur, et de Pougatchev, l'émeutier, dont les forfaits remontent à des époques

lointaines, sont, de nos jours encore, anathématisés solennellement à l'église.

Ces rigueurs ecclésiastiques, d'un caractère assez médiéval, eurent, en leur temps, une signification précise. Les conséquences de l'excommunication s'étendaient jusqu'au temporel; le réprouvé n'était pas seulement retranché de l'assemblée spirituelle des croyants, mais il cessait d'être protégé par la loi. On pouvait le voler sans qu'il eût aucun recours contre le malfaiteur; tout au plus était-il interdit de le tuer. Ces mœurs-là n'étant évidemment plus possibles, l'excommunication, tout en restant théoriquement inscrite dans le code gouvernemental, depuis longtemps n'était plus usitée. Il a presque fallu la découvrir à nouveau pour l'appliquer au comte Tolstoï. Mais elle n'est, cette fois-ci, bien entendu, que spirituelle et, par suite, n'a pas, en fait, une très grande importance. Malgré la violence de l'indignation qu'elle trahit et malgré l'emphase de son style, elle n'arrive, en somme, qu'à prendre acte de la rébellion ouverte et déclarée du comte Tolstoï. Il y a plusieurs années que Tolstoï s'est élevé contre les pratiques de l'Église orthodoxe. Et si maintenant l'Église se sépare de lui, c'est en tout cas après qu'il s'est lui-même séparé d'elle. Et si l'on avait encore voulu ressusciter contre lui les anciennes pénalités et le priver de la protection des lois, on n'aurait fait que l'obliger à l'observance de ses propres principes, puisqu'il ne reconnaît pas l'autorité des juges, des procureurs, ni des magistrats d'aucune sorte.

En dehors du mandement synodal que les autorités ecclésiastiques ont promulgué, la comtesse Tolstoï, dans une lettre qu'elle adressa, le 26 février [11 mars] 1901, au procureur et aux métropolites, parle aussi



d'un « ordre secret par lequel le Saint-Synode aurait interdit aux prêtres, en cas de décès de Léon Nicolaévitch, de célébrer pour lui des cérémonies religieuses ». L'exactitude de ce fait est confirmée, d'ailleurs, par le métropolite Antoine lui-même, dans sa réponse à la comtesse Tolstoï : « Quand, l'année dernière, les journaux répandirent la nouvelle de la maladie du comte Tolstoï, la question se posa d'une manière pressante aux membres du clergé de savoir si l'on devait honorer d'un enterrement chrétien et de prières cet homme qui avait renié la foi de l'Église. On consulta le Synode; celui-ci, pour diriger les prêtres, donna secrètement la seule réponse qu'il convînt : — Non, s'il meurt sans avoir rétabli sa communion avec l'Église. »

Le lancement de l'excommunication fut, à plusieurs reprises, retardé. On hésitait. On guettait la mort de Tolstoï. Mais, quand il parut se rétablir, on perdit patience.

Le haut-procureur Pobédonostsev, qui revendique comme un honneur la responsabilité du mandement synodal, n'a pas obtenu l'universel assentiment. L'excommunication de Tolstoï, tombant au milieu des troubles universitaires, a suscité en Russie une extrême agitation. Une agitation telle que le gouvernement ne se trouva guère moins embarrassé des conservateurs cléricaux, qui prenaient son parti, que des libéraux qui l'attaquaient. Un journal, qui avait entrepris la publication d'une série d'articles hostiles à Tolstoï, se vit défendre cette polémique sous peine d'être supprimé. Quant à M. Pobédonostsev, on sait l'attentat qui fut dirigé contre lui. L'homme qui voulut le châtier ne mettait pas très bien en pratique le précepte tolstoïen de

la non-résistance au mal par la violence, mais il manifestait brutalement l'irritation de la jeunesse intellectuelle.



Celui que l'Église orthodoxe russe a mis au ban du christianisme est un esprit essentiellement religieux. L'inquiétude religieuse a occupé toute son existence, elle apparaît dans toute son œuvre. On a l'habitude de diviser l'existence et l'œuvre de Tolstoï en deux parties, dont la première aurait été purement mondaine et la seconde évangélique; Tolstoï lui-même, en réprouvant comme il le fait son passé d'homme et d'écrivain, admet cette distinction catégorique. Il est vrai qu'à un moment donné Tolstoï a pris possession de sa foi; mais depuis longtemps il la cherchait, et l'histoire de sa vie, aussi bien que ses livres les plus anciens, porte le témoignage de l'angoisse morale qui l'a toujours tourmenté.

Tout petit collégien, il s'interroge sur la destinée humaine, sur l'immortalité de l'âme. Un camarade lui apprend, un jour, qu'on a fait au lycée une grande découverte : c'est à savoir que Dieu n'existe pas; et cela paraît à Tolstoï « tout à fait possible » [1] parce qu'il raisonne déjà comme un philosophe, en toute liberté d'esprit. Il devine vaguement une espèce de métaphysique idéaliste et met en doute la réalité du monde extérieur. Une chose le trouble. Il observe

1. *Ma Confession*, page 2 (traduction Zoria). Cet ouvrage, de même que la plupart des écrits religieux de Tolstoï, ayant été interdit en Russie, je ne puis que renvoyer aux traductions françaises.

curieusement l'attitude des gens envers la religion et note avec surprise qu'on a honte d'accomplir de tout son cœur les actions prescrites par la foi qu'on proclame. Le fait que « l'enseignement religieux n'a pas d'action sur la vie » le déconcerte. Et ainsi se pose pour lui le problème moral qui désormais va toujours le hanter. Il veut, quant à lui, trouver une règle de conduite et s'y conformer. A dix-neuf ans, il quitte l'Université pour se consacrer à la vie rustique et tâcher, en améliorant le sort de ses paysans, de réaliser du bien parmi les hommes. Cette tentative ne réussit qu'imparfaitement. Il prend du service à l'armée, voyage à l'étranger. Un jour, en France, il assiste à une exécution capitale : ce spectacle lui cause un vif émoi et lui démontre la nullité de la foi dans la civilisation et le progrès. Le sentiment de révolte qu'il éprouve éveille son indépendance morale. « Quand même l'humanité, s'appuyant sur n'importe quelle théorie, aurait trouvé depuis le commencement du monde et trouverait encore ce châtiment nécessaire, moi, je sais qu'il ne l'est pas et que c'est une action mauvaise. Et quand même les hommes et le progrès voudraient me démontrer que ce châtiment est salutaire, mon cœur à moi est le juge et le niera toujours [1] ».

Affranchi de tout préjugé, de toute autorité conventionnelle, il s'abandonne à son existence avec une sorte d'amer pessimisme. Les succès littéraires, dont il jouit sans doute, lui sont aussi une source de tourmentantes réflexions. Il voit partout la vanité, la fausseté, la duperie. Pourquoi écrit-on? pour qui? Il vou-

1. *Ma Confession*, p. 33.

drait enseigner le bien à ses semblables. Mais où est le bien, où est le mal? Il ne le sait pas. Ses doutes, ses troubles et ses souffrances, il les confie à ses livres. *La Guerre et la Paix*, *Anna Karénine*, pour ne parler que des plus célèbres, en sont tout imprégnés. Avec son prodigieux génie de romancier, il y a représenté des personnages si vivants qu'il semble n'y avoir voulu peindre que la réalité telle qu'il la constatait. Mais il est aisé de s'apercevoir que, s'il a créé ces personnages, c'est aussi pour s'expliquer à lui-même et pour expliquer aux autres les angoisses qui l'étreignent. Ses héros, il les met aux prises avec les plus graves difficultés morales et religieuses. Il nous les montre occupés à la recherche d'une conception normale de la vie, incertains sur la qualité de l'existence qu'ils mènent. Ils font des essais nombreux et périlleux, s'interrogent sur la réussite de leurs efforts, se découragent, ont des remords, des défaillances, se trompent, s'illusionnent parfois d'un bonheur factice, et recommencent leur enquête. Pierre Bésoukhov, qui fut athée et franc-maçon, n'arrive à une appréciation juste de la vérité qu'après s'être rapproché d'un homme du peuple, un soldat sans grande intelligence mais doué de simplicité et d'amour[1]. Lévine, après des tentatives diverses et contradictoires, n'obtient quelque paix de l'âme que lorsqu'il a définitivement constaté la vanité de la logique et la nécessité de soumettre la raison à la foi dans le bien, librement acceptée[2].

Les expériences que font Pierre Bésoukhov et Lévine sont tout à fait analogues à celles que hasardait alors

1. *La Guerre et la Paix.*
2. *Anna Karénine.*

Tolstoï. Lui aussi voulut organiser son existence en la faisant consister dans le bonheur familial, dans l'action, dans la communauté de pensée et de labeur avec les paysans. Et ses romans sont le journal de ces incertitudes morales et religieuses.

Il avait pris la résolution ferme d'organiser sa vie avec lucidité, mais sa perplexité croissait toujours. Ni le travail physique, ni le travail intellectuel, ni le bonheur, ni la gloire ne pouvaient le distraire. Ces importunes questions : pourquoi? et après? « tombant comme des points toujours sur la même place s'accumulaient en une grande tache noire... Je sentais, — dit-il, — que ce sur quoi la vie repose se brisait, qu'il n'y avait plus rien où je pusse me retenir, que ce dont je vivais n'était déjà plus... et je cherchais douloureusement et longtemps, et non par curiosité oisive; je ne cherchais pas avec indolence, mais péniblement, obstinément, des journées et des nuits entières; je cherchais comme un homme qui se perd et qui veut se sauver, et je ne trouvais rien... Enfin, il arriva que moi, homme bien portant et heureux, je sentis que je ne pouvais plus vivre[1] ». Alors, il aspira, de toutes ses forces, à se défaire de cette torture, et l'idée du suicide le tenta d'une manière si constante qu'il dut ruser envers lui-même pour y échapper. Il était perdu dans la vie comme un homme qui erre, la nuit, dans une forêt obscure, s'épuise en efforts pénibles et vains pour trouver une issue, et ne rencontre que des broussailles et des arbres toujours plus touffus, plus serrés. Mais il y a un moyen de s'orienter; il faut attendre que le soleil paraisse : si la forêt a une limite, en marchant

1. *Ma Confession*, pp. 43, 47, 67, 50.

vaillamment vers la lumière, on finira bien par regagner la grand'route.

Et, pour Tolstoï, le soleil se leva. Longtemps il a demandé aux savants et aux lettrés la solution des grands problèmes; maintenant il s'aperçoit qu'il faut interroger sur le sens de la vie « non pas ceux qui n'en ont plus l'intelligence, mais ces millions d'hommes qui ont vécu et vivent et qu'on n'a pas le droit de considérer comme stupides puisqu'ils s'expliquent chaque action de leur vie et la mort : l'énorme masse des hommes simples et ignorants... » Ceux-là manifestent, par leur existence même, qu'ils possèdent une raison de vivre; tandis que, chez les hommes cultivés, Tolstoï avait constaté un désarroi moral semblable au sien. Tolstoï comprit et aima le paysan.

Ayant appris du peuple qu'il faut posséder une foi, que la foi est la condition indispensable de la vie, il s'était rallié au christianisme. Il pratiquait la religion établie. Il n'avait point encore vu la différence radicale, qui l'offensa ensuite, entre l'enseignement de l'Église et celui de Jésus. Plutôt, par un reste d'attachement au culte de son enfance, « il tâchait de fermer les yeux sur la doctrine de l'Église » [1]. Enfin, il s'aperçut qu'il devait renoncer à tout compromis, « se priver du plus grand bonheur que procure la religion : la communion d'un homme avec ses semblables », et rompre décidément avec l'Église. Il prit ce parti après avoir constaté que, par ses petits ouvrages d'édification populaire, l'Église propageait un esprit contraire à celui qui anime Jésus dans le Sermon sur la Montagne. Il étudia les catéchismes du Synode et, loin d'y trouver

1. *Ma religion* (Ed. Fischbacher), p. 213.

le vrai christianisme, il n'y rencontra qu'une falsification de l'idée chrétienne. Il convenait donc que Tolstoï, renonçant au christianisme officiel, se précisât à lui-même la formule du christianisme authentique.

Et c'est ce qu'il prétendit faire en se reportant aux textes mêmes de l'Écriture. Peut-être fut-il induit à cette libre démarche par l'exemple du sectaire Soutaïev avec lequel il eut de nombreux entretiens. Ce moujik, humble tailleur de pierres, enseignait et pratiquait une maxime de l' « amour dans la vie commune » et professait qu'il faut demander à la lecture ingénue de l'Évangile la règle des actions humaines.

Tolstoï va donc élaborer son christianisme, indépendant de celui de l'Église.



Le Saint-Synode ne s'est pas trompé en constatant que Tolstoï s'était séparé de l'Orthodoxie. Le Saint-Synode fut encore dans le vrai lorsqu'il énuméra comme suit les dogmes orthodoxes contredits par Tolstoï : — l'existence d'un Dieu personnel, vivant; — la divinité de Jésus ; — la conception immaculée du Seigneur Jésus dans l'ordre humain ; — la virginité de Marie ; — la vie future; — la dispensation de peines et de récompenses au delà du tombeau; — l'action du Saint-Esprit dans les sacrements ; — l'eucharistie.

Il serait facile, en effet, de recueillir dans les écrits de Tolstoï des propositions très nettes et qui sont la négation formelle de chacun de ces dogmes.

C'est une chose curieuse que, dans l'ouvrage intitulé *Ma Religion* et qui contient la somme des idées religieuses de Tolstoï, il ne soit pas question de Dieu, —

tout au moins, comme dans les autres religions, d'un Dieu créateur du monde et régulateur de la vie humaine. Dans un écrit plus récent[1], Tolstoï range parmi les « billevesées » et les « mensonges du clergé » le dogme suivant lequel « Dieu, il y a six mille ans, créa le monde ». Tolstoï ne s'intéresse pas à l'existence d'un Dieu personnel : « Nul n'a jamais vu, ni ne peut connaître un Dieu extérieur, et il en résulte que notre vie ne saurait avoir pour but de servir un tel Dieu. »

Conséquemment, Tolstoï nie aussi la divinité de Jésus. Il considère Jésus comme « un pauvre homme, qui vivait quelque part, il y a dix-neuf cents ans », qui fut persécuté, supplicié, ainsi que beaucoup d'autres, mais qui dit certaines paroles si profondes que les hommes le prirent pour un Dieu. On l'appela Sauveur parce qu'en effet la doctrine que trouva ce philosophe était de nature à sauver les hommes qui l'entendraient. Mais il ne fut pas un Rédempteur au sens de l'Église : le péché d'Adam, l'homme déchu par la faute ancestrale, le rachat par le fils de Dieu fait homme, tout cela est au nombre des fables qui se sont glissées dans l'Évangile[2].

La conception immaculée de Jésus est, selon Tolstoï, une autre invention dont il n'y a pas à tenir compte[3].

Quant à la question de la vie future, Tolstoï prétend s'appuyer sur l'Évangile pour la résoudre négativement : « D'après tous les Évangiles, Jésus n'a jamais affirmé la résurrection individuelle et l'immortalité

1. Une *Lettre à un sous-officier* dont la traduction, par W. Bienstock, a paru dans un recueil intitulé *les Rayons de l'aube*.

2. *Les Évangiles* (trad. T. de Wyzewa et G. Art.), pp. 25 et suivantes.

3. *Id.*, p. 39.

individuelle d'outre-tombe ; mais, chaque fois qu'il rencontrait cette superstition, introduite à cette époque dans le Talmud et dont il n'y a pas de trace chez les prophètes hébreux, il ne manquait jamais de la renier[1]. » Dans tous ses écrits, Tolstoï s'oppose à la doctrine de l'Église, selon laquelle la vie terrestre, vaine et mauvaise, doit être sacrifiée à la vie future. « La vraie vie n'a rien à faire avec le passé ni avec l'avenir, c'est une vie du moment présent[2]. » L'Église dit : la vie terrestre n'est qu'un reflet de la vraie vie, elle est forcément mauvaise ; « la meilleure façon de passer cette vie consiste à la mépriser, à vivre par la foi (c'est-à-dire par l'imagination) dans une vie future bienheureuse, éternelle ». Cette théorie a, pour Tolstoï, le tort de n'être qu'un sophisme commode qui encourage à ne se point gêner ici-bas. Du moment que la vie terrestre n'a pas de sens par elle-même, qu'avons-nous à faire en ce monde « que de vivre mal — et prier le bon Dieu[3] ? » Tolstoï considère-t-il donc que tout disparaît avec la mort ? Non, ce serait faire une confusion antichrétienne entre la vie personnelle et « la vie commune, présente, passée et future de l'humanité[4] » ; cette distinction est l'essence même du christianisme. Ce qu'oppose Jésus à la vie personnelle, brusquement close par la mort personnelle, c'est, sur terre, la vie ultérieure de l'humanité tout entière. L'important, ce n'est pas l'individu, mais l'humanité : « la vraie vie est celle qui ajoute quelque chose au bien accumulé par les générations passées, qui augmente cet héritage

1. *Ma Religion*, p. 145.
2. *Les Évangiles*, p. 139.
3. *Ma Religion*, p. 130.
4. *Id.*, p. 153.

dans le présent et le lègue aux générations à venir[1] ». Les pensées de Tolstoï sur la mort ont été de bonne heure suscitées et ensuite toujours influencées par la douleur qu'il avait ressentie de la perte prématurée d'un frère. On en trouve, dans l'ouvrage intitulé *De la Vie*, le souvenir émouvant : « Mon ami, mon frère, a vécu de la même vie que moi, et maintenant il a cessé de vivre de cette vie... Que s'est-il donc passé? La manifestation de son rapport avec le monde, que je pouvais observer dans l'espace et le temps, a disparu à mes regards... Mais moi, je me souviens de mon frère, et ce souvenir est d'autant plus durable que la vie de mon frère a été plus conforme à la loi de la raison, et qu'elle s'est plus manifestée par l'amour. Ce souvenir n'est pas seulement une idée, mais il agit sur moi exactement de la même manière que la vie de mon frère pendant son existence terrestre... Il y a longtemps que le Christ est mort, mais la force de sa vie de raison et d'amour exerce encore aujourd'hui son action sur des millions d'hommes[2] ». La vie des hommes morts ne cesse pas de se manifester dans ce monde.

Cette vie future, toute terrestre, mais d'une parfaite authenticité, ne comporte évidemment pas de sanctions analogues à celles que les religions décrivent. Pour les enfers et pour les paradis, Tolstoï n'a que de la dérision. Imaginer tout un système de pénalités instituées par Dieu, c'est, à son avis, contredire formellement l'un des principes fondamentaux du christianisme. Cette contradiction est particulièrement choquante, si l'on admet, avec l'Église, la divinité de Jésus.

1. *Ma Religion*, p. 144.
2. *De la Vie* (traduction de la comtesse Tolstoï), p. 233.

Comment concevoir, en effet, que Jésus-Dieu ait formulé la loi de pardon, le principe de la non-résistance au mal, et que, d'autre part, Dieu punisse? Et pour ce qui est des paradis, « il ne faut compter sur aucune promesse de récompense... Quand le propriétaire revient des champs avec l'ouvrier, il lui ordonne de le servir. L'ouvrier obéit et ne se vante pas de ses travaux, et ne demande pas de récompense. Car il sait que cela doit être ainsi, que c'est la condition inévitable de son existence et en même temps le vrai bien de la vie[1] ». Sans doute le bonheur accompagne la pratique du bien, mais il ne la récompense pas. Il n'y a pas une succession causale entre la pratique du bien et le bonheur, mais le bonheur est la conscience parfaite du vrai sens de la vie, et cette conscience appartient ici-bas à celui qui conforme sa vie au bien.

Les « sacrements de l'Église et l'efficacité du Saint-Esprit qui s'exerce par eux », — il est bien évident que Tolstoï n'y ajoute pas foi. Le baptême, pour lui, ne consiste qu'à « plonger un enfant dans l'eau, trois fois de suite, avec lecture de paroles incompréhensibles, accompagnées d'actes encore plus incompréhensibles : onctions de différentes parties du corps, coupe de cheveux ; les parrains soufflent et crachent contre le démon imaginaire ». La confession consiste à « raconter ses péchés au prêtre, en supposant que cet aveu à un étranger vous purifie complètement ». Le mariage consiste à « se mettre sur la tête des couronnes en métal, boire une boisson, tourner trois fois autour d'une table avec accompagnement de chants et croire qu'alors l'union charnelle de cet homme et de cette

1. *Ma Religion*, p, 173.

femme deviendra sainte et toute différente des autres[1] ».

Le Saint-Synode est particulièrement offensé du mépris témoigné par Tolstoï à l'égard « du plus grand des sacrements, la sainte eucharistie »; — et dans la sainte eucharistie, en effet, Tolstoï ne voit pas autre chose que le fait de « manger sur une petite cuiller un morceau de pain avec du vin[2] ».

Il est donc parfaitement vrai que Tolstoï considère tous ces sacrements comme des pratiques superstitieuses. La vénération des images et des reliques lui paraît n'être que de l'idolâtrie : ces saints qu'ont multipliés les Églises, le peuple leur attribue une puissance surnaturelle et, avec une clairvoyante naïveté, les appelle « des dieux ».

Mais l'hostilité de Tolstoï à l'égard de l'Église ne provient pas d'une divergence d'opinion sur quelque dogme particulier, d'un désaccord sur une question d'exégèse ou sur l'interprétation d'un mystère; c'est, d'une manière générale, à l'esprit de l'Église qu'il s'en prend. Or, cet esprit de l'Église, il croit pouvoir le définir ainsi : l'acceptation littérale des dogmes secondaires et l'oubli complet de ce qui est l'essence même du christianisme. La Trinité, la mère de Dieu, les sacrements, la grâce, toutes les formules que compose là-dessus « le clergé byzantin » et « qui n'ont plus aucun sens pour les hommes de notre temps », voilà le principal de l'enseignement que donne l'Église russe[3]. Et pour le donner, cet enseignement, elle a recours à tous les procédés. Elle prend l'enfant dès le bas âge et lui inculque ses idées fausses. Elle s'adjoint, d'ailleurs,

1. *Le Salut est en vous* (édition originale, Paris), p. 78.
2. *Id.*, p. 77.
3. *Id.*, p. 76.

pour mieux agir sur le peuple, le secours du gouvernement et de tous ses moyens d'action, insidieux ou brutaux. Le petit enfant qu'on a introduit dans la religion orthodoxe, sans qu'il s'en aperçoive, y est ensuite maintenu par la peur des persécutions. « Le gouvernement soutient le mensonge et le mensonge soutient le pouvoir gouvernemental[1]. » L'influence combinée de l'Église et du gouvernement a pour effet de fausser l'esprit populaire, d'insinuer dans l'opinion publique ce sophisme irréfléchi, mais qui bientôt y prend une force immense, que l'assiduité à certaines pratiques extérieures est le tout de la religion et dispense de vivre bien : « La doctrine de Jésus, d'après les explications de l'Église, n'a d'autre but que d'enseigner ce qu'il faut croire pour réussir, tout en vivant mal, à se sauver dans l'autre vie[2]. » C'est ainsi que l'infâme Matriona, dans *la Puissance des ténèbres*, en train d'assassiner, de la manière la plus odieuse, un nouveau-né, se préoccupe pourtant de le baptiser et cherche une croix à lui mettre au cou. Et c'est encore ainsi qu'il est permis de railler et de bafouer le grand principe évangélique de la non-résistance au mal par la violence, tandis qu'on s'exposerait à la dangereuse indignation des ministres de l'Église en parlant sans respect de l' « idole ridicule que des gens ivres promènent à Moscou, d'une façon sacrilège, sous le nom d'icone Iverskaïa[3] ».

Il y a, si l'on veut, deux choses dans le christianisme : le culte extérieur et le culte du bien. L'Église a si singulièrement fait prédominer le premier sur le

1. *Lettre à un sous-officier*, dans les *Rayons de l'Aube*, p. 129.
2. *Ma Religion*, p. 182.
3. *Le Salut est en vous*, p. 80.

second, — quoique le premier n'ait pas d'importance et que l'autre constitue toute la vie chrétienne, — qu'elle est arrivée à créer entre ces deux cultes une contrariété véritable. C'est au point que le culte extérieur et le culte du bien ne se peuvent plus concilier et en général s'excluent mutuellement[1]... Telle fut l'erreur des Pharisiens, telle est aussi celle de l'Église russe.

Ayant commis la faute de transformer en un culte extérieur la doctrine de Jésus, qui ne tend qu'au perfectionnement intérieur, l'Église orthodoxe ne pouvait, suivant Tolstoï, aboutir qu'à des contradictions. Ces contradictions se ramènent toutes à celle-ci : les mêmes hommes qui se vantent de professer la doctrine du Christ donnent leur adhésion à des actes qui sont en opposition directe avec la doctrine du Christ. Le Christ interdit les représailles violentes, et l'Église s'est associée au gouvernement, qui a tout un code de dures pénalités pour défendre l'ordre de choses établi. Le Christ interdit la propriété individuelle, et l'Église donne son assentiment aux institutions qui garantissent la propriété individuelle. Le Christ a ordonné aux hommes l'amour de tous les hommes, et l'Église n'a pas craint d'encourager la création « d'une armée christophile pour laquelle on implore la protection divine ». La bénédiction religieuse des instruments de meurtre, voilà « l'absurdité suprême à laquelle devait arriver l'Église dans son immense contresens sur la pensée de Jésus ».

L'Église d'une part, et la doctrine évangélique de l'autre, sont deux choses contraires qu'on essaierait

1. *Le Salut est en vous.*

vainement d'accommoder. Entre elles, il faut choisir, car on ne peut servir à la fois Dieu et Mammon. Quiconque communie avec l'Église n'est pas chrétien et le premier acte du chrétien doit être de s'affranchir de l'Église.

C'est ainsi que Tolstoï motive sa rupture définitive avec le culte qu'il a d'abord pratiqué.

***

Le Saint-Synode a très nettement énuméré, dans le texte de son excommunication, tous les points de dogme par lesquels Tolstoï se sépare de l'Église orthodoxe. Mais il a négligé tout ce qui constitue, en elle-même, la religion de cet hérétique.

Entre Tolstoï et l'Église orthodoxe il devait d'abord y avoir ce malentendu que, au contraire de l'Église, il n'entend pas par religion une doctrine cosmologique. Les dogmes religieux qui ont trait à la création du monde, à son organisation, sont, dans l'enseignement des Églises, quelque chose d'analogue aux hypothèses des savants; et Tolstoï, qui considère la science comme une curiosité malsaine, ne pouvait pas les admettre. Il ne s'agit pas pour lui de savoir comment le monde a surgi du néant : « Ce que je cherchais, dit-il, c'était une réponse aux problèmes de la vie et non pas à une question théologique ». La vie réclame impérieusement une solution. « C'est pour cela que l'Évangile remplace ce que les hommes appellent Dieu, par la *compréhension de la vie*[1] ». C'est pour cela aussi que Tolstoï s'appuie sur l'expérience même ; il lui a fallu se

1. *Les Évangiles*, p. 12, 35.

débattre dans la souffrance et percevoir, avec plus d'intensité que nul autre, l'amertume de la vie mal organisée pour aspirer à l'ordre dans la vie et pour donner un caractère religieux à la formule de cet ordre. La vie est humble et, dans sa complexité même, très simple : très simple aussi doit être la réponse aux questions qu'elle pose.

Ainsi s'explique le caractère positif de la religion de Tolstoï; elle n'est point une révélation mystique, elle n'emprunte pas à la qualité divine du législateur sa valeur absolue. Un homme l'a trouvée et c'est à l'épreuve que son excellence particulière se démontre... Imaginez que vous cherchiez, avec un tas de petits morceaux de marbre, à reconstituer une statue. Vous vous êtes fié d'abord à un dessin erroné, votre œuvre était absurde. Et soudain, en étudiant avec soin quelques-uns des plus grands morceaux, vous avez deviné que l'ensemble était tout autre que vous ne le pensiez; vous avez vu la statue réelle. Et dès lors, tout s'arrange, et chaque petit morceau vient à sa place vraie, et les détails divers se réunissent pour former un tout harmonieux. Il n'y a plus de lacunes, il n'y a plus de saugrenuités, il n'y a plus d'hésitations. Cet arrangement est si évidemment bon qu'il faudrait être fou pour ne point l'adopter [1].

La vérité de la religion se démontre de la même manière. Ce n'est point une affaire d'exégèse théologique, mais il appartient à chacun de faire sur lui-même et sur sa propre vie cette expérience concluante. Essayez de vivre suivant les principes du monde, ou suivant le catéchisme des Églises, ou suivant les

1. *Ma Religion*, p. 6; *Les Évangiles*, p. 14.

maximes des philosophes, et vous sentirez que votre vie est incohérente. Essayez au contraire de vivre suivant les principes de Jésus et vous constaterez qu'alors votre vie est bonne.

Ainsi conçue, la religion doit être en accord avec la réalité d'ici-bas. Elle ne doit pas heurter les consciences ni les froisser, ni les meurtrir, mais les diriger dans le sens de leur épanouissement parfait. Car la réalité d'ici-bas est bonne, et c'est une erreur qu'ont faite les Églises, mais que n'a pas faite Jésus, de maudire la vie présente. Si elles l'ont maudite, c'est en désespoir de cause, parce qu'avec leurs principes faux, elles n'arrivaient pas à l'organiser. Non seulement Tolstoï n'est pas un mystique, mais il serait plutôt un positiviste. Il semble avoir, dans les idées religieuses, distingué ce que les positivistes appellent le connaissable et ce qu'ils appellent l'inconnaissable. Inconnaissable, le Dieu éternel et absolu, le secret de la création du monde, — et de cet inconnaissable il n'y a rien à dire : cela ne nous regarde pas, négligeons-le. Aussi Tolstoï écarte-t-il de sa religion tout le merveilleux. Connaissable, au contraire, est la vie humaine, la quotidienne vie que nous menons sur terre et dont les manifestations nous sont immédiatement perceptibles. Elle nous intéresse seule et, pour la vivre bien, il nous faut des préceptes fixes, d'une application facile, et qui s'imposent à tous. Tout être tend à faire « ce qui convient à son bonheur. Or, quand une doctrine, telle que celle de Jésus, enseigne aux hommes ce qu'ils ont de mieux à faire pour eux-mêmes, comment n'obtiendrait-elle pas l'assentiment universel?[1] »

1. *Ma Religion*, p. 114.

Ici, Tolstoï n'est plus seulement un positiviste, mais il raisonne à la façon des moralistes utilitaires. Il n'est pas de ces philosophes dogmatiques qui veulent faire violence à la nature humaine. Il prétend, au contraire, exploiter pour sa morale l'une des tendances fondamentales de la nature humaine. Il a constitué sa théorie religieuse sur la raison. Il s'emporte contre ces étranges doctrines qui, paradoxales dans leur mysticisme jusqu'à l'aberration, au lieu de faire du bon sens le critérium du vrai, prennent pour point de départ l'absurde : « Ne s'est-il pas trouvé un chrétien qui a dit : *Credo quia absurdum*, et d'autres chrétiens qui répètent cela avec enthousiasme, supposant que l'absurde est le meilleur moyen d'enseigner aux hommes la vérité [1] ».

La religion de Tolstoï est une morale de raison positive et pratique.

***

Cette religion est, suivant Tolstoï, conforme à la véritable pensée de Jésus, telle que les Évangiles nous la font connaître si nous savons l'y distinguer de tout ce qu'ils contiennent d'apocryphe. Il est impossible, dit-il, d'admettre à présent, ainsi que voudrait le faire croire l'Orthodoxie, que l'Évangile est un livre révélé et qu'il nous fut conservé tel que nous le transmit l'intermédiaire divin. Jésus n'a pas écrit un livre, comme Marc-Aurèle, il n'a pas non plus, comme Socrate, transmis sa doctrine à des hommes instruits et lettrés. « Il l'a offerte aux hommes ignorants et grossiers qu'il rencontrait sur sa route; c'est seulement quelque temps après sa mort, cent ans environ, que

1. *Ma Religion*, p. 176.

les hommes se sont avisés de la grande importance de ses paroles et ont eu l'idée d'en mettre la relation par écrit[1]. Cette relation est très incomplète et surchargée de détails inutiles; la tradition l'a encore altérée. « Il n'y a plus aujourd'hui dans le monde civilisé que notre public russe qui, grâce à la censure, puisse encore ignorer les travaux de la critique historique depuis un siècle, et garder cette opinion ingénue que les Évangiles de Mathieu, de Marc et de Luc ont été écrits tels qu'ils sont, chacun séparément et chacun tout d'une pièce, par les auteurs à qui on les attribue[2] ».

L'Orthodoxie a le tort de ne pas distinguer dans l'Évangile le bon du mauvais, le vrai du faux. Elle oublie « que c'est la doctrine du Christ qui est sacrée, mais non pas une certaine quantité de versets et de syllabes et que, pour considérer des livres comme sacrés, on n'est pas tenu de respecter jusqu'au moindre signe de ces livres[3] ».

Ce n'est pas à dire que l'Église attribue à tous les versets de l'Évangile une égale importance. N'ayant pas d'autre raison d'être que de déterminer le dogme mystique, elle s'intéresse particulièrement aux passages les plus obscurs, à ceux, entre autres, sur lesquels elle s'appuie pour faire remonter au Christ sa constitution première. Il arriva donc que l'Église ne choisit guère dans l'Évangile que ce qui méritait d'être laissé de côté, tandis qu'elle négligeait précisément l'essentiel. Elle a commis cette erreur volontaire de la manière la plus complète, dans le détail et dans l'ensemble, avec une perfection merveilleuse. Et comme l'enseignement

1. *Les Évangiles*, p, 5.
2. *Id.*, p. 7.
3. *Id.*, p. 8.

de l'Église nous est, dès l'enfance, imposé, l'erreur de l'Église, dit Tolstoï, a pour effet naturel d'altérer, en ce qui concerne l'intelligence des livres saints, notre jugement. L'interprétation que fera Tolstoï de l'Évangile devra donc, par sa méthode, se distinguer de la conception théologique.

Est-ce qu'alors il va se rallier aux historiens qui analysent l'Évangile comme un texte quelconque et le discutent avec érudition? Non, certes. Il se différencie des historiens par le fait que, s'il lui est impossible « de considérer le christianisme comme une pure révélation », il se refuse également à n'y voir « qu'une simple manifestation historique [1] ». L'Évangile contient une doctrine pratique : on n'a pas le droit de ne le traiter que comme un document littéraire, mais c'est avec la vie qu'il le faut confronter. C'est à la réalité qu'il faut demander le principe critique en vertu duquel on démêlera, dans l'Évangile, le vrai du faux.

Voici donc Tolstoï en présence de l'Évangile. Le voici seul « vis-à-vis de son cœur et du livre mystérieux [2] ». Il se compare à un homme qui posséderait un sac plein de poussière où se trouvent aussi quelques perles infiniment précieuses [3]. Travail difficile et minutieux, il lui faudra prendre garde d'égarer aucune perle et de recueillir comme une perle un caillou vulgaire. Il devra se méfier de tout ce qui, dans l'Évangile, n'est pas la pure doctrine de Jésus.

Et Tolstoï ira même jusqu'à se méfier de Jésus ; si profond philosophe que fût Jésus, il a pu, par hasard, de temps en temps, se tromper. En fait, on vérifie que ses

1. *Les Évangiles*, p. 9.
2. *Ma Religion*, p. 11.
3. *Les Évangiles*, p. 11.

erreurs ne sont point nombreuses ni importantes, mais enfin il fallait le contrôler. Sur une question, du reste secondaire, Tolstoï fait cette remarque : « Que Jésus le dise et le pense, c'est hors de doute, — mais a-t-il raison ?... [1] » En tous cas, ce qui fait la vérité d'un précepte de Jésus, ce n'est pas l'autorité personnelle de Jésus, mais la qualité seule du précepte. « La loi de la gravitation n'est pas vraie uniquement parce qu'elle a été énoncée par Newton ; mais, au contraire, je ne connais Newton que parce qu'il l'a découverte et je lui suis reconnaissant de m'avoir montré la loi éternelle qui sert à expliquer tout un ordre de phénomènes [2] ». L'effort de Tolstoï consistera donc surtout à se conserver l'esprit indemne de toute préoccupation; il se maintiendra dans l'état du petit enfant dont l'âme n'a pas encore été altérée par la fausse doctrine des Églises, par l'interprétation mensongère des savants, — suivant la parole de Jésus : « Si vous ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » Et s'il arrive à découvrir la vérité, ce ne sera pas en confrontant et en expliquant les textes, mais en oubliant d'abord toute espèce de commentaire.

Voici les principes de la méthode exégétique de Tolstoï.

1° Il s'agit de découvrir dans l'Évangile les éléments de la doctrine chrétienne. Ils y sont confondus avec d'autres; à quoi les reconnaître? — Le lecteur non influencé par des idées fausses ne saurait s'y tromper. Ces préceptes le frappent, d'une manière non douteuse, par leur limpidité, leur évidence manifeste. Ils pénètrent l'esprit d'une « joyeuse assurance »; le lecteur

1. *Ma Religion*, p. 183.
2. *Le Travail* (trad. Tseytline et Pagès), p. 2.

constate leur accord « avec le sentiment intérieur de tout homme qui cherche le vrai [1] ». Ainsi, les chapitres V, VI et VII de saint Mathieu, qui reproduisent le Sermon sur la Montagne, inspirent tout de suite une confiance qui ne sera pas déçue, et quiconque lit les versets qui exhortent à présenter la joue, à abandonner sa tunique, à être en paix avec tout le monde, à aimer ses ennemis, ne peut douter que là est, en effet, la vérité. Le critérium de l'authenticité, pour les textes évangéliques, est donc dans la perception immédiate de l'évidence. L'exégèse religieuse, dans sa première démarche, n'est pas « ce travail tout extérieur de théologie auquel s'appliquent les Églises, mais un travail tout intérieur, d'une nature bien différente. Rien de systématique; c'est une clarté soudaine qui illumine la vraie doctrine évangélique dans toute sa simple beauté [2] ». Ce qui désigne, dans les Évangiles, le Sermon sur la Montagne comme quelque chose d'exceptionnel, c'est que « nulle part Jésus ne s'exprime avec autant de solennité, nulle part il ne donne de règles morales plus claires, plus accessibles, qui trouvent plus d'écho dans le cœur de chacun; nulle part il ne s'adresse à une foule plus grande de gens du peuple [3] ».

2° Ces éléments de la vérité chrétienne une fois posés, le reste va de soi. Tous les versets qui leur sont conformes devront être acceptés, comme aussi tous ceux qui en dérivent logiquement. Jésus a dit : « Je ne demande pas le sacrifice, mais l'amour. » Cette formule est essentielle. Donc tous les versets qui expriment un précepte d'amour, de charité pour le

1. *Les Évangiles*, p. 5.
2. *Ma Religion*, pp. 5, 6.
3. *Id.*, p. 9.

prochain, qui interdisent l'hostilité, de quelque nom qu'elle se déguise, sont authentiques.

3° Tous les versets qui sont en contradiction avec cette loi d'amour universel et de charité doivent être omis. Principalement, on doit écarter toutes les interprétations que l'on pourrait faire d'une parole de l'Évangile pour fonder quelque chose de contraire à la loi d'amour et de charité. Tolstoï applique, d'une manière particulièrement significative, ce principe de sa méthode au texte dont l'Église s'est servi pour affirmer sa constitution divine. L'Église, dit l'Orthodoxie, a été établie par le Christ, et malheur donc à qui s'écarte de l'Église. — « Le mot Église, répond Tolstoï, est employé deux fois dans l'Évangile... Dè ces deux mentions du mot Église, n'ayant d'autre signification que celle d'assemblée, on a déduit ce que nous appelons maintenant Église. Mais le Christ n'a pu instituer l'Église, c'est-à-dire ce que nous comprenons aujourd'hui par ce mot, car rien de ce qui ressemblerait à la conception de l'Église actuelle, avec ses sacrements, sa hiérarchie, sa prétention d'infaillibilité, n'est conforme à la pensée du Christ[1]. »

Telle est, dans ce qu'elle a d'essentiel, la méthode exégétique de Tolstoï, très différente, comme il l'annonçait, de l'exégèse théologique orthodoxe et de l'exégèse historique des savants.

Non qu'il refuse, de parti pris, d'utiliser la méthode historique. Mais il pose d'abord en principe qu'une considération philologique ne devra jamais l'emporter sur une considération morale, et que la philologie ne pourra intervenir que pour confirmer les découvertes

1. *Le Salut est en vous*, p. 62.

de l'exégèse morale. Tolstoï a composé sur la doctrine chrétienne un immense ouvrage dont le livre des *Évangiles* n'est qu'un extrait abrégé. Il a fait une étude approfondie de l'Écriture, verset par verset : les variantes sont comparées; chaque phrase est interprétée par l'analyse des contextes, chaque interprétation est corroborée par une argumentation critique[1]. Cet ouvrage n'a pas été publié, mais *les Évangiles* et *Ma Religion* donnent déjà des indications précieuses sur l'exégèse scientifique de Tolstoï.

Il ne s'est pas contenté de lire attentivement les versions russe et slavone de l'Évangile, mais il les a contrôlées en se reportant au grec et, s'il les a modifiées souvent, c'est après s'être assuré que les changements qu'il introduisait s'accordaient avec le texte ancien. Sans doute l'interprétation de Tolstoï, si l'on s'en tient au point de vue purement philologique, n'est pas toujours d'une évidence qui force l'adhésion. Lorsqu'il traduit, par exemple, les premiers versets de saint Jean de la manière suivante : « Le fondement et le commencement de toutes choses est la compréhension de la vie. La compréhension de la vie tient la place de Dieu, la compréhension de la vie est Dieu[2] », il interprète arbitrairement le *logos* du texte grec. Mais, ailleurs, nous le voyons discuter d'une manière habile et qui lui permet de réfuter des idées contraires aux siennes. Un texte de saint Mathieu qui interdit, comme on l'entend généralement, de « se mettre en colère contre son frère, *sans cause* », était de nature à gêner Tolstoï; celui-ci n'admet pas qu'aucune cause autorise

1. Voir *les Évangiles*, p. 1; *Ma Religion*, p. 5.
2. *Les Évangiles*, p. 36.

jamais à se mettre en colère contre son frère. « J'étais fort perplexe, dit-il, et je m'adressai aux commentaires des théologiens pour éclaircir mes doutes; à mon grand étonnement, je constatai que les commentaires prenaient surtout à tâche de préciser les cas où la colère est admise.[1] » Cela est en contradiction directe avec tout l'enseignement du Christ, qui exhorte à pardonner sans restrictions ni limites. Ne pardonne-t-il pas lui même et n'interdit-il pas à Pierre de se mettre en colère contre Malchus? Alors, « qui sera juge des cas où la colère est opportune et de ceux où elle ne l'est pas? Je n'ai pas encore rencontré de gens fâchés qui ne croient leur colère opportune... Faisons donc une tentative pour expliquer philologiquement, d'une manière ou d'une autre, ces mots *sans cause*, de façon qu'ils ne détruisent pas le sens de tout le passage ». Tolstoï consulte les dictionnaires : ils ne lui donnent rien qui le satisfasse. Il consulte les concordances : ces mots ne se trouvent pas ailleurs dans l'Évangile. Reste un dernier espoir : peut-être que ces mots ne se trouvent pas dans tous les manuscrits. Tolstoï consulte donc l'édition Griesbach, qui contient toutes les variantes. Oh! joie, il y a beaucoup de variantes et qui toutes se rapportent aux mots *sans cause*; et dans la majorité des textes évangéliques, et dans les citations des pères, et dans Tischendorf, qui contient le texte le plus ancien, *sans cause* n'existe pas. « Ainsi, ces mots qui détruisaient tout le sens de la doctrine de Jésus sont une addition qui n'était pas encore introduite au v[e] siècle dans les meilleures copies de l'Évangile. Il s'est trouvé un homme qui a ajouté ces mots,

1. *Ma Religion*, p. 75.

d'autres les ont approuvés et se sont chargés de les expliquer [1]. »

Ailleurs, à propos du texte de saint Mathieu qui interdit le divorce, Tolstoï éprouve un embarras analogue, au sujet d'un mot qui paraît introduire dans le précepte très net de Jésus une restriction singulière. Tolstoï a de nouveau recours à ses éditions savantes el à ses dictionnaires et, s'il ne peut cette fois supprimer tout simplement le mot gênant, du moins l'interprète-t-il avec beaucoup d'ingéniosité, de manière à l'empêcher de nuire [2].

Voilà les services que rend à Tolstoï la philologie. Il l'emploie dans les cas embarrassants, s'il aperçoit quelque chose d'hétéroclite qui vient gâter un texte, par ailleurs excellent. Il ne s'en sert pas pour découvrir la vérité, mais seulement pour écarter l'erreur qu'ont mêlée à la vérité les caprices de la tradition et la mauvaise foi des commentateurs.

Cette méthode, un peu compliquée, n'est évidemment pas à la portée des humbles, et la doctrine de Jésus s'adresse pourtant à tous les hommes. Aussi Tolstoï recommande-t-il un procédé très commode pour lire l'Évangile avec profit : « Que chacun, en lisant les Évangiles, souligne au crayon bleu ce qui lui semble tout à fait simple, clair et compréhensible, en marquant en outre au crayon rouge les paroles mêmes du Christ, pour les distinguer des paroles des Évangélistes; puis, qu'il relise plusieurs fois les passages marqués en rouge. Quand il aura bien compris ces passages, il relira de nouveau les paroles du Christ

1. *Ma Religion*, p. 79.
2. *Id.*, p. 87.

qu'il n'avait pas comprises tout d'abord et que pour cela il n'avait pas soulignées, et marquera d'un trait rouge celles qu'il aura enfin comprises... Les passages marqués en rouge donneront au lecteur l'essence de la doctrine du Christ, ce qui est nécessaire à tous et que le Christ a dit de telle manière que tous puissent le comprendre... Dans mon Évangile, ajoute Tolstoï, les marques que j'ai faites sont à la portée de ma compréhension [1]. »



Voyons donc ce que Tolstoï a marqué au crayon rouge, dans la doctrine du Christ telle que les Évangiles nous la donnent.

Depuis son enfance, depuis qu'il commençait à lire l'Évangile, Tolstoï raconte qu'il était attiré et touché par les passages où Jésus enseigne l'amour, l'humilité, l'abnégation et le devoir de rendre le bien pour le mal. Mais, tout en devinant que là était la substance du christianisme, il voyait ces préceptes si nettement contredits par le christianisme officiel, et, d'autre part, il sentait entre l'organisation présente de sa vie et cette éthique un si complet désaccord, que ces premières lueurs de la vérité n'arrivaient pas à éclairer pour lui l'ensemble de la doctrine. Mais, lorsqu'il eut appliqué à la lecture de l'Évangile l'attention méthodique d'un esprit délivré de tout préjugé, la doctrine apparut dans toute sa simplicité persuasive, dans toute son évidence, et dès lors, dit Tolstoï, « le doute fut absolument chassé de mon âme [2] ». Tel est, en effet, le caractère

1. *Comment lire l'Évangile*, dans les *Rayons de l'Aube*, p. 174.
2. *Ma Religion*, p. 6.

dominant des convictions de Tolstoï : elles ne sont nullement hypothétiques et ce penseur donne le spectacle extraordinaire d'un homme qui se sent en possession de la certitude absolue.

Le point de départ de tout, c'est un passage de saint Mathieu (V. 38-39) : « Vous avez appris qu'il a été dit : *Œil pour œil et dent pour dent*, et moi je vous dis de ne point résister au mal qu'on veut vous faire ». Ces paroles, un nombre infini de chrétiens les ont lues. Ils les ont lues sans les comprendre, puisque leur vie n'en a pas été transformée. Et Tolstoï, lui aussi, avait lu cent fois ces paroles, mais elles étaient restées pour lui comme si elles n'existaient pas. Or, un jour, « le sens exact de ces paroles lui apparut... Elles lui furent toutes nouvelles, comme s'il ne les avait jamais lues auparavant ». Pour la première fois, elles se révélèrent à lui avec toute la plénitude de leur signification [1].

Tolstoï comprit que, dans ces versets, « Jésus ne dit ni plus ni moins que ce qu'il dit » : il faut prendre son précepte à la lettre, c'est-à-dire qu'en vérité il convient de ne pas résister au méchant, quoi qu'il fasse, même s'il vous persécute, même s'il se prépare à vous tuer. Rendre le mal pour le mal, c'est ajouter un mal à un autre, c'est augmenter la somme de mal qu'il y a présentement sur la terre.

Une fois qu'on s'est pénétré de cette vérité, « aussitôt, dans toute la doctrine de Jésus, ce qui semblait embrouillé devient clair, ce qui semblait contradictoire s'accorde [2]... » La non-résistance au mal est « la clé » de tout le christianisme.

De là découle une religion d'universelle et constante

1. *Ma Religion*, p. 12.
2. *Id.*, p. 15.

charité. Toute hostilité disparaît; à la vengeance, à la haine se substitue le pardon, ou plutôt, — car le sentiment même d'une faute commise par le prochain s'abolit, — l'amour. *Aimez-vous les uns les autres*, il n'y a pas d'autre règle de vie, et l'accord unanime de tous les hommes entre eux compose le royaume de Dieu sur la terre. Le royaume des cieux, annoncé par Jésus, n'existe que dans le cœur des hommes : « les hommes mangent, boivent, se marient, vont à leurs affaires et meurent, mais, à côté de cela, vit dans l'âme humaine le royaume des cieux » [1].

L'obstacle à l'établissement du règne de Dieu sur la terre, c'est l'affirmation de l'individualité égoïste. La vie de l'homme séparé de ses frères, détaché de la communion générale des âmes humaines, n'a pas de sens. Il y a, en toute créature raisonnable, deux principes antithétiques : l'un d'eux est le désir de manifester sa vie animale, l'autre est la conscience réfléchie que chacun de nous doit prendre de sa fraternité primordiale avec tous les hommes. Le bien, c'est le triomphe de la conscience réfléchie, c'est le renoncement au bien fallacieux de l'individualité, c'est la fusion de toutes les âmes humaines en une seule, toute d'amour, et qui est le royaume de Dieu sur la terre.

Cette doctrine de charité, qui résume toute la religion de Tolstoï, est contenue dans les cinq commandements que donne Jésus : il ne faut faire injure à personne, ni éveiller le mal en personne, car du mal ne peut résulter que le mal; — il ne faut pas entretenir de rapports sensuels avec les femmes; — il ne faut pas faire de serments ni se lier par des promesses envers

1. *Les Évangiles*, p. 139.

qui que soit; — il faut endurer la violence et les offenses et ne pas résister au méchant; — il ne faut pas regarder les hommes comme des ennemis, il faut aimer ses ennemis comme des proches[1]. Celui qui se conforme à ces cinq commandements aura une vie sûre et tranquille dont personne ne pourra le priver; tandis que celui qui ne se conforme pas à ces commandements aura une vie peu sûre et pouvant à toute heure lui être enlevée. La science de la vie consiste donc, selon lui, à éviter cinq « tentations » dont la première est l'hostilité envers les hommes, la seconde la débauche, la troisième le serment, la quatrième la violence, et la cinquième le patriotisme.

Tolstoï observe que les cinq commandements par lesquels Jésus a formulé la loi de la vie par l'esprit sont négatifs; ils enseignent ce qu'on ne doit pas faire, mais il n'y a pas de prescriptions qui déterminent ce qu'on doit faire. Et ainsi se précise le caractère fondamental de la religion : elle n'est pas une législation révélée, mais simplement la doctrine de la vérité. « Or, la doctrine de la vérité, proclamée par le Christ, ne réside ni dans des lois, ni dans des commandements, mais uniquement dans le sens que l'on donne à la vie. » La doctrine de la vérité ne donne pas de préceptes, comme les Églises qui indiquent les moyens d'obtenir des récompenses; elle ne consiste pas non plus dans l'expression d'un mystère caché et incompréhensible, mais elle est seulement la démonstration que la vie ne peut être bonne que si on lui donne son véritable sens[2].

1. *Les Évangiles*, p. 72, et *le Travail*, p. 26.
2. *Le Travail*, p. 29.

« Quand j'eus compris la véritable pensée de Jésus, dit Tolstoï, je goûtai une joie et un bonheur que la mort ne pouvait détruire[1] ». Car cette religion est pleine d'allégresse. Si elle ordonne de tendre la joue et de céder son manteau, si elle exhorte à ne pas résister au méchant, quitte à être maltraité par lui, ce n'est pas qu'elle veuille imposer à l'homme des souffrances; elle n'est pas une règle de renoncement et d'ascétisme volontaire, comme ces disciplines mystiques qui sanctifient la douleur, dans une étrange idée de rachat par la mortification[2]. Au contraire, l'obéissance à Jésus est facile et agréable. Si Jésus détruit l'illusoire félicité que promet l'égoïsme, c'est afin de donner le bien à toute l'humanité, c'est afin de me donner dans ce monde la plus grande somme de bonheur[3]. L'accomplissement de la doctrine évangélique « profite à tous les hommes[4] ». Elle ne les leurre pas par d'incertaines promesses de récompenses futures, mais elle n'a d'autre but que d'introduire l'universel contentement dans la vie présente.

C'est ainsi que la morale de Jésus se distingue de cette sorte de « Talmud chrétien » qu'est l'enseignement de l'Orthodoxie, fâcheux mélange d'idées juives et d'idées chrétiennes. La faute remonte à saint Paul, « qui n'a jamais compris la vraie doctrine de Jésus[5] ». C'est lui qui, dans son effort mauvais pour concilier l'ancienne loi et la nouvelle, a introduit dans le christianisme des idées prises au Pentateuque. Or, Jésus ne

1. *Ma Religion*, p. 4.
2. *Id.*, p. 14.
3. *Id.*, p. 247.
4. *Les Évangiles*, p. 140.
5. *Id.*, p. 15.

s'est pas contenté de perfectionner l'ancienne loi, mais il l'a abrogée. Tolstoï considère que, là dessus, les textes sont formels [1]. Le chrétien doit donc opposer à cet enseignement bâtard, combiné de Jésus et de Moïse, l'authentique loi de Jésus qui est énoncée de la manière la plus nette et la plus claire dans le Sermon sur la Montagne. Mais, justement, l'Église orthodoxe n'attache aucune importance au Sermon sur la Montagne; « elle l'écarte même des lectures évangéliques dans les églises, de sorte que les fidèles ne l'entendent jamais, sauf les jours où l'Évangile est lu tout entier... Et c'est tout naturel : l'homme qui croit au caractère divin de l'Ancien Testament, qui croit à un Dieu méchant et à toutes les vilenies dont est plein l'Ancien Testament, ne peut croire en la morale du Christ... Et surtout l'homme qui croit au salut par l'expiation ou les sacrements ne peut plus tendre tous ses efforts vers l'observance de la doctrine morale du Christ [2] ».

***

La religion de Tolstoï n'est pas seulement une doctrine théorique, mais elle est tout entière tournée vers la pratique. « Une foi dont ne découlent pas des actes n'est pas une foi, ce n'est qu'une disposition à croire à quelque chose, ce n'est qu'une vaine affirmation, en paroles, que je crois à quelque chose à quoi je ne crois guère en réalité [3] ». Aussi la loi de Jésus est-elle, dans l'église, comme si elle n'existait pas. Un jour que

1. *Ma Religion*, p. 57, etc.
2. *Le Salut est en vous*, p. 81.
3. *Ma Religion*, p. 165.

Tolstoï lisait, avec un rabbin juif, le chapitre V de saint Mathieu, quand ils arrivèrent au verset : *Ne résiste pas au méchant*, le rabbin demanda en souriant : « Et les chrétiens, observent-ils ce commandement? présentent-ils la joue? » — « Je n'avais rien à répondre, dit Tolstoï, d'autant plus qu'à ce moment-là les chrétiens, loin de présenter la joue, battaient les juifs sur les deux joues... Je lui ai demandé s'il y avait quelque chose de semblable dans la Bible ou dans le Talmud. — Non, me répondit-il, rien de semblable; mais vous, dites-moi si les chrétiens observent cette loi. — Cette question était une manière de me dire que la présence, dans le christianisme, d'un commandement que personne n'observe est l'aveu de la nullité de ce commandement[1]. » Tolstoï ne perd aucune occasion d'affirmer, au contraire, que tous les préceptes de Jésus sont applicables, et facilement applicables. Il s'indigne contre le sophisme de ceux qui voudraient considérer le christianisme comme une fort belle utopie assurément, mais irréalisable dans le monde tel qu'il est constitué. Le christianisme consiste dans l'application rigoureuse et complète des commandements de Jésus et de toutes les conséquences qui en dérivent logiquement. Il n'y a pas à transiger avec les règles; il n'y a pas de casuistique admissible. C'est tout ou rien, et quiconque n'est pas avec moi est contre moi.

L'acceptation de la doctrine chrétienne impose donc à chacun de nous des devoirs très précis que l'on peut distinguer en devoirs par rapport à l'État et en devoirs individuels.

I. — Tolstoï considère l'État moderne comme un

1. *Ma Religion*, p. 22.

système de violence organisée, destiné à protéger les jouissances de quelques privilégiés contre l'envie ou la rancune des autres. Il y a donc incompatibilité entre l'État et le christianisme. L'État ne peut être chrétien et l'homme qui veut être chrétien ne peut servir l'État[1]. C'est en vain qu'on voudrait résoudre cette antinomie et c'est en vain que des docteurs conciliants s'efforcent d'accommoder la doctrine du Christ selon les exigences de l'organisation sociale actuelle. Voilà pourquoi l'on a vu « des gens qui se trouvent au sommet de la hiérarchie administrative et religieuse prétendre que la violence n'est pas en contradiction avec la doctrine du Christ », et qu'un gouvernement chrétien n'a pas le devoir de s'embarrasser du principe de la non-résistance au mal : le principe de la non-résistance au mal ne serait obligatoire pour le chrétien que dans le cas où le mal ne menace que lui, tandis que les gouvernements auraient pour mission et pour devoir impérieux de préserver la société contre les criminels[2].

Ces argumentations subtiles ne font, croit-il, qu'accuser, sans le résoudre, le désaccord inévitable qui existe entre le vrai christianisme et l'État. Tolstoï trouve donc parfaitement naturel que l'État considère le chrétien comme un ennemi et le persécute, — et c'est de quoi, ajoute-t-il, ne se prive pas le gouvernement russe.

Le chrétien, sans user d'égales représailles, puisque sa religion le lui défend, devra cependant maintenir avec fermeté sa foi contre les empiétements de l'État. Il ne reconnaît point l'État. Il refusera de prêter ser-

1. *Lettre au Directeur d'un Journal allemand*, dans les *Rayons*, p. 5.
2. *Le Salut est en vous*, pp. 36 et suivantes.

ment au souverain parce qu'un précepte très clair de Jésus lui interdit de s'engager pour l'avenir, et en outre parce qu'il ne doit pas devenir le complice du gouvernement[1]. Il refusera de payer l'impôt, parce qu'il ne sait pas à quoi est destiné l'argent qu'on lui demande « et qu'il ne peut pas concourir à faire le mal[2] ». Il refusera d'être fonctionnaire, parce qu'il doit conserver la liberté de sa conscience et ne se soumettre à aucune servitude qui l'empêcherait d'accomplir son devoir de chrétien[3]. Il n'admettra ni procureurs ni juges, parce qu'il n'appartient à aucun homme de punir ses semblables, ni même de les juger. Jésus, lorsqu'on va mettre à exécution la sentence prononcée contre la femme adultère, nie absolument la justice humaine. Il démontre que l'homme n'est pas juge, étant lui-même coupable, qu'un aveugle ne peut pas conduire un aveugle; et, dans la parabole de la poutre et du brin de paille, n'affirme-t-il pas « l'incompétence de tout être humain[4] » ? Et c'est une chose extraordinairement comique et qui prouve combien « l'hypocrisie générale pénètre, corps et âme, la société actuelle » que des États soi-disant chrétiens organisent des « expositions internationales pénitentiaires, où l'on voit des instruments de torture, des chaînes, des modèles de prisons cellulaires[5] ».

Le chrétien, selon Tolstoï, refusera de prendre part au service militaire. Jésus a dit : *Tu ne tueras point*; Jésus a dit : *Tu aimeras même tes ennemis*, et ces

1. *Le Salut est en vous*, p, 237.
2. *Id.*, p. 233.
3. *Id.*, p. 308.
4. *Ma Religion*, p. 30.
5. *Le Salut est en vous*, p. 349.

maximes ne défendent pas seulement ce qu'on appelle d'ordinaire le meurtre, mais encore ces meurtres organisés qu'on appelle des guerres. C'est à tort qu'on essaie, au moyen d'arguties, d'établir une distinction entre l'assassinat commis par un bandit au coin d'un bois et ces assassinats commis sur le champ de bataille, qui valent aux soldats la récompense de la gloire humaine. Les paroles de Jésus relatives à l'interdiction de tuer sont formelles et ne peuvent être interprétées de manières diverses; elles nous enjoignent catégoriquement de ne faire aucune différence entre nos compatriotes et les peuples étrangers. « L'esprit chrétien et le patriotisme », d'après Tolstoï, s'excluent mutuellement. Seuls donc, à ce point de vue, sont logiques, ces sectaires du Caucase, les Doukhobors, qui, malgré les persécutions, affirment leur foi chrétienne en refusant de porter les armes, car « on ne saurait être à la fois chrétien et gladiateur ».

Le chrétien refusera de reconnaître la propriété individuelle, parce qu'il résulte de l'enseignement du Christ « que chaque homme a droit aux fruits de la terre, comme il a droit à l'air et au soleil, et que quiconque ne travaille pas la terre n'a pas le droit de croire que la terre lui appartient et de défendre aux autres de la cultiver [1] ». Les gouvernements tiennent à la propriété individuelle parce que « sur cette propriété est fondée leur existence »; le chrétien renonce à toute possession privée et, quand il donne, ne croit pas faire la charité, mais restituer.

L'hostilité que Tolstoï croit pouvoir constater entre le christianisme et l'État ne se traduira pas de la part

1. *Où est l'Issue* (*Les Rayons de l'Aube*, p. 400).

du chrétien par des actes de violence, et, tout en reconnaissant que « par rapport aux actes que les rois se permettent, le meurtre d'un roi n'est pas un acte d'une cruauté particulièrement révoltante[1] », Tolstoï réprouve énergiquement les attentats anarchistes. L'attitude du chrétien dans l'État sera : l'abstention.

II. — Si les circonstances empêchent le chrétien de manifester ouvertement son indépendance, il devra néanmoins réserver son adhésion morale. En certains cas, il est difficile de refuser l'obéissance aux pouvoirs établis. « Si tu le fais, ce sera un acte héroïque. Pourtant il est possible que tu n'en aies pas la force : tu as des relations, une famille, tu es sous une influence si puissante que tu ne saurais t'en affranchir; mais tu peux toujours ne pas mentir à toi-même et aux autres : tu n'es libre que d'une seule chose, discerner et professer la vérité[2]. »

En somme, l'effort principal du chrétien doit tendre au perfectionnement intérieur. « Toute la doctrine consiste dans la recherche de la vérité, dans la réalisation de plus en plus grande de la vérité et le désir de s'en rapprocher de plus en plus dans la vie pratique[3]. »

Non, sans doute, que, soucieux de sa seule amélioration morale, le chrétien puisse, comme les adeptes de certaines sectes mystiques, ne s'intéresser qu'à son salut personnel, car il n'y a pas, à proprement parler, de salut personnel, mais c'est au bien de toute l'humanité que doit travailler le chrétien. « L'essence de la religion est dans la faculté qu'ont les hommes de prophétiser et d'indiquer à l'humanité sa vraie voie, dans

1. *A propos de l'assassinat du roi Humbert* (*Les Rayons*, p. 244).
2. *Le Salut est en vous*, p. 376.
3 *Id.*, p. 56.

une direction autre que celle suivie anciennement et pour une tout autre action de l'humanité dans l'avenir[1]. » Tout chrétien est un apôtre. Il se dit comme Tolstoï : « Je crois que, si même cette doctrine n'était pratiquée par personne, si même j'étais seul, il ne me resterait pas d'autre parti à prendre, pour me sauver d'une perdition inévitable, que de la pratiquer[2]. » Mais le règne de Dieu sur terre ne s'établira que le jour où la vérité chrétienne, universellement acceptée, aura préparé tous les cœurs à l'unanime amour. Et tout chrétien doit travailler au définitif établissement du royaume de Dieu sur la terre. Cela ne se fera pas par des révolutions brusques, mais petit à petit, par la conviction des âmes individuelles. Quand sera-ce? Le Christ dit que nous ne pouvons pas le savoir. Mais « cette heure ne dépend de personne autre que des hommes eux-mêmes »[3].

Il ne s'agit de rien moins que de transformer l'opinion publique. Quant à cela, l'influence du chrétien peut être active et diverse. Ses protestations et son exemple ont une force immense de persuasion. « Si quelques fous labourent, cousent des bottes, etc., au lieu de fumer des cigarettes et de jouer aux cartes, qu'en résultera-t-il? Ces fous démontreront par l'exemple la valeur du travail[4]. » On a tort de dire : que fera un seul homme dans la foule discordante? Parce que les Doukhobors n'ont réussi qu'à se faire déporter, on prétend qu'ils ont, en pure perte, gaspillé leur héroïsme.

1. *Le Salut*, p. 183.
2. *Ma Religion*, p. 247.
3. *Le Salut*, p. 288.
4. « Sur le travail et le luxe », dans *Ce qu'il faut faire* (trad. Tseytline et Jaubert), p. 256.

Tolstoï pense, au contraire, que leur protestation agit profondément : « Ce que vous avez fait, écrit-il aux Doukhobors émigrés au Canada, a beaucoup contribué à détruire le mal et à confirmer les hommes dans la connaissance de la vérité [5]. » Parce que fréquemment, en Russie, des groupes de paysans s'en vont organiser, dans des régions inhabitées, des sociétés de chrétiens, ce serait une erreur de croire qu'ils disparaissent tout simplement; mais, en même temps qu'ils nient la propriété individuelle, ils prouvent en fait la possibilité du communisme [1].

C'est grâce à de semblables actes particuliers que l'idée chrétienne se propage. « De même que l'incendie, allumé dans la steppe ou dans la forêt, ne s'éteint pas avant d'avoir consumé toutes les matières sèches, mortes et partant combustibles, de même la vérité, quand une fois elle est exprimée, poursuit son œuvre jusqu'à ce qu'elle anéantisse tout ce qu'elle doit anéantir [2]. »

Il faut aussi considérer comme très efficace l'apostolat quotidien auquel peut se livrer, sans violence, le chrétien dans les plus simples circonstances de la vie. Et Tolstoï semble avoir du goût pour ce genre d'enseignement. A la campagne, il se plaît à causer avec les paysans. Dans une de ses œuvres les plus sincères et les plus émouvantes, *Que faire?* nous le voyons souvent entrer en conversation avec les mendiants de Moscou; il interroge les agents de police pour savoir « s'il est vrai qu'on défende aux gens de demander l'aumône au nom du Christ ». Un jour, il aperçut, à

1. *Lettre aux Doukhobors* dans *les Rayons de l'Aube*, p. 96.
2. *Le Salut*, p. 245.
3. *Les Temps sont proches* (trad. Boyer et Salomon), p. 22.

Moscou, près de la porte Borovitchskaïa, un vieux mendiant qui s'enfuyait devant un jeune grenadier « à la face colorée, à l'air martial, vêtu du pardessus réglementaire en peau de mouton ». Le grenadier vociférait contre le gueux. Tolstoï s'approche alors et demande au soldat s'il sait lire. « Oui, et quoi? — As-tu lu l'Évangile? — Oui. — Te souviens-tu de ces paroles : *Et qui nourrira l'affamé?...* Je lui citai le passage. Je voyais qu'il était troublé. Il paraissait vexé de sentir que, pour avoir chassé les passants d'un endroit où il était interdit de s'arrêter, il se trouvait inopinément en faute. » Peu s'en fallut que Tolstoï eût fait une conversion à sa doctrine chrétienne. Il est vrai qu'au bout de quelques instants le grenadier se reprit et, triomphant, rétorqua à son interlocuteur : « Et toi, as-tu lu le règlement militaire? » A quoi Tolstoï n'eut rien à répondre [1].

Du reste, un apostolat de ce genre est difficile en Russie, sous la surveillance d'un gouvernement sévère; il est possible, en outre, que l'excommunication ait confirmé le peuple naïf dans cette opinion, déjà répandue, que Tolstoï est l'Antéchrist.

C'est plutôt par ses livres que Tolstoï espère agir. Aussi a-t-il, comme on dit, renoncé à la « littérature ». Il réprouve ses ouvrages d'autrefois, vains et qu'il n'écrivait que par amour de la gloire. Son grand roman de *Résurrection*, qui remonte, pour le début, à sa période littéraire, mais qu'il n'a terminé qu'ensuite, il l'a tout à fait orienté dans le sens de ses convictions nouvelles et l'on pourrait y trouver l'illustration de ses principales idées religieuses. *Marchez pendant que vous avez la lumière* plaide en faveur du communisme

1. *Ma Religion*, p. 23.

chrétien. La *Sonate à Kreutzer* expose les théories chrétiennes relatives au mariage. Mais c'est à de petits contes populaires, d'un arrangement très simple, que Tolstoï voulut aussi consacrer son talent. Ces récits, destinés à répandre les principales vérités chrétiennes, sont charmants. *Où est l'amour, là est Dieu*, est l'histoire du pauvre savetier Martin Avdéitch. Cet homme très humble et très bon lut, un soir, l'Évangile et fut frappé des versets dans lesquels est formulée la loi de miséricorde et de charité. Voilà qu'il s'endort; en rêve, il entend une voix, celle du Christ, lui dire: « Hé! Martin, regarde demain dans la rue, je viendrai te voir. » Le lendemain, Martin regarde dans la rue. Mais il ne voit passer que des hommes ordinaires : des misérables qu'il accueille, auxquels il dit de bonnes paroles et donne une part du peu qu'il a; c'est un vieux soldat, puis une femme avec un enfant. A un petit maraudeur, il enseigne que le vol est mauvais; il ne le gronde pas : il le sauve d'une punition... Et, à la nuit tombante, la même voix qui lui avait naguère parlé, l'appelle encore. Il se retourne et voit les visages de ceux qu'il avait assistés. Martin se sent la joie au cœur; il lit dans l'Évangile : *J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire; j'étais étranger et vous m'avez accueilli.* Il lit encore : *Ce que vous avez fait au plus petit de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait.* Et Martin comprend que son rêve ne l'a point trompé, que le Seigneur l'a visité et que c'est lui qu'il a reçu.

Et voici l'histoire d'Ivan l'Imbécile. Ivan l'Imbécile est le fils d'un riche moujik. Il a deux frères : Sémen le Guerrier, qui ne songe qu'à tuer des gens, et Tarass le Ventru qui ne songe qu'à s'enrichir. Ivan s'occupe,

au village, des travaux de la terre. Tout ce qu'il amasse, ses frères le lui prennent, et il les laisse faire avec joie. Il est charitable envers tous : il guérit une mendiante, il guérit aussi la fille du tsar. Le tsar la lui donne en mariage, et Ivan l'Imbécile monte sur le trône. Dans le royaume d'Ivan l'Imbécile, tout le monde est imbécile. Une armée vient attaquer le peuple d'Ivan qui ne se défend même pas. Alors, les ennemis se dégoûtent de massacrer ces gens doux, qui vivent paisiblement, travaillent et invitent les soldats à venir demeurer avec eux. La dangereuse armée se disperse... Un monsieur bien mis vient au pays d'Ivan et démontre au peuple qu'il vit dans une trop grande simplicité. Il lui donne de l'or, il veut lui enseigner le luxe; mais les imbéciles distribuent tout cet or ou le jettent : ils travaillent pour rien, ne comprennent ni vente ni achat. Le monsieur bien mis essaie de leur apprendre à travailler de la tête. Il monte sur une tour et prêche. Les imbéciles ne comprennent pas : ils attendent toujours que commence enfin, sous leurs yeux, « le travail sans mains ». Enfin, le monsieur bien mis dégringole, se cogne la tête, et les imbéciles concluent que ce travail-là est vraiment trop difficile : on risque d'y attraper des bosses. Depuis lors, on est tranquille chez Ivan : il accueille tout le monde, mais il n'invite à sa table que ceux qui ont les mains calleuses; à ceux qui ont des mains d'oisifs il donne seulement les restes...



L'activité religieuse de Tolstoï n'est pas considérée par tous, même dans l'Église russe, comme néfaste. Lors de l'excommunication un prédicateur très en vue,

le Père Grigori Pétrov, répondit en ces termes, d'une louable modération, à des attaques violentes dirigées contre le réprouvé : « J'appartiens au clergé, ce qui, suivant Tolstoï, mérite peut-être le blâme. Il ne m'importe pas d'apprécier la conduite de Tolstoï envers l'Église, mais de savoir l'attitude qui convient à l'Église en cette circonstance... On a voulu représenter l'enseignement de Tolstoï comme un nihilisme bouddhique ou comme un darwinisme germano-romain. Tolstoï, au contraire, est purement russe. Sa figure rappelle les héros paysans de la Grande Russie, qui forgèrent l'Empire ; c'est de même que Tolstoï veut forger le royaume de Dieu sur terre... Les laïcs ne font pas partie de mon troupeau. Ils n'entendront pas la voix d'un clerc. Et c'est ici qu'apparaît le comte Tolstoï. Il vous conduit à l'Évangile, qui est son livre de toutes les heures. Ce rôle est d'une immense importance. Virgile guida le Dante, mais il ne l'introduisit pas au paradis. Tolstoï vous mène à travers le purgatoire de l'existence vers les portes du paradis, vers l'Évangile. Et pour cela il lui faut dire un grand merci... »

Cette libre opinion est celle, paraît-il, de quelques membres du clergé qui n'approuvent pas la violence du décret synodal. C'est probablement afin de persuader ces récalcitrants que le métropolite Antoine a publié sa réponse à la comtesse Tolstoï. La comtesse reprochait à l'excommunication de contredire cette loi d'amour qui est « le plus haut commandement du Christ ». Le métropolite réplique donc que ce n'est point le Synode qui fut cruel en annonçant la rupture de Tolstoï avec l'Église, mais Tolstoï en reniant la foi de l'Église, et que l'intention du Synode, toute charitable, était de ramener, par cet avertissement, Tolstoï

à la foi orthodoxe. L'acte du Synode fut « un acte d'amour ».

La lettre du métropolite Antoine n'a pas convaincu tout le monde. Les témoignages de sympathie et d'admiration arrivèrent par milliers, de Russie et d'ailleurs, à l'excommunié. Son gendre, M. Diderix, dans une lettre véhémente au procureur Pobédonostsev, déclara qu'il se séparait, lui aussi, de l'Église orthodoxe. Le séminaire de Riazan fut fermé à la suite d'une protestation contre le mandement du Synode; les séminaristes d'Irkoutsk se mirent en grève, avec l'appui de la population, pour témoigner de sentiments analogues.

Au milieu de toute cette agitation, Tolstoï, suivant ses principes et son caractère, demeura parfaitement calme. Dans la lettre qu'il adressait peu après « au tsar et à ses conseillers », on ne peut apercevoir aucune trace de préoccupation personnelle. Il demande qu'on supprime toutes les entraves à la liberté religieuse, qu'on abroge les lois qui punissent comme un crime le refus d'appartenir à l'Église reconnue par le gouvernement. Mais c'est au nom du bien public qu'il parle : il ne réclame pas pour lui-même.

CHAPITRE V

L'ESPRIT SECTAIRE

LES DOUKHOBORS

« Ainsi que dans la vie individuelle des hommes, dit Tolstoï, il y a dans la vie des peuples et de l'humanité des événements qui sont comme les *tournants de l'existence*; et ces événements, semblables à la brise matinale à peine perceptible plutôt qu'à la tempête dans laquelle Élie vit apparaître Dieu, ne sont ni bruyants, ni frappants, ni remarquables[1]. » A l'appui de cette assertion, Tolstoï cite les deux séries de faits que voici, entre lesquelles il trouve une analogie saisissante. Les Romains fêtèrent l'entrée des triomphateurs, mais n'attribuèrent aucune importance à ce Galiléen qui prêchait une nouvelle doctrine; de même, aujourd'hui, le monde entier s'intéresse à des guerres coloniales et à la question du bimétallisme, tandis que l'on néglige comme une chose tout à fait mesquine l'effort héroïque et humble des Doukhobors pour affirmer leur foi.

1. Extrait d'un article de Tolstoï, qui sert de conclusion à la brochure *Pomoguité* (*Au Secours!*), édition Tchertkov.

*
* *

Ces quelques milliers de sectaires, dans la manifestation desquels Tolstoï voit « un tournant de l'histoire », ont, depuis plus d'un siècle, déployé une extraordinaire énergie en faveur de leurs convictions. Après avoir été traités dans leur pays comme des hérétiques et des révoltés, ils se sont vus forcés d'émigrer et, au Canada même qui les accueillit, ils n'arrivent pas à réaliser dans leur vie leur conception du véritable christianisme. Leur existence, naïve et belle, est celle d'une idée qui s'entête à ne pas se laisser étouffer, qui se débat et se fortifie dans la lutte même.

Les sectes sont extrêmement nombreuses en Russie. Plusieurs dérivent du schisme qui éclata lorsque le patriarche Nikone, au XVIIe siècle, constitua l'orthodoxie russe; la revision qu'il fit des textes traditionnels d'après les livres grecs souleva un passionné mouvement de résistance nationale. Mais, en dehors de ces Vieux Croyants, d'autres sectaires surgissent perpétuellement et il faut sans doute voir là une manifestation spontanée de l'esprit russe dans sa rêverie raisonnante et inquiète.

L'Orthodoxie opposa la plus énergique résistance à ces tentatives de liberté. Depuis la réforme de Nikone, définitivement constituée, elle semble n'avoir eu d'autre souci que de se maintenir immuable; on ne peut constater en elle nulle élaboration de dogme, elle n'a de théologie que pour argumenter contre l'hérésie [1]. Elle seconde en cela les vues du gouvernement, jaloux, lui

1. Milioukov, *Esquisse d'une histoire de la culture russe*, IIe partie. Pétersbourg, 1897.

aussi, d'empêcher que ne s'intronisent dans l'Empire des fractions indépendantes. Pierre le Grand devina le parti qu'il pouvait tirer d'une religion d'État pour sa politique de centralisation, et, en remplaçant le patriarche trop autonome par un Synode dont le tsar nomme lès membres, il fit de l'Église un département de l'administration impériale. Ainsi s'organisa, contre l'esprit de libre examen, cette force redoutable d'un pouvoir spirituel très docile, au service d'un gouvernement très vigoureux.

***

Par la nature de leur *credo*, qui est à la fois une religion et une conception de la vie, les Doukhobors eurent maille à partir avec ce double pouvoir. Les derniers événements, qui ont été amenés par leur refus du service militaire, accusent le caractère politique et social de leur dogme.

Mais l'idée première de leur secte fut une idée religieuse, une façon particulière d'entendre le christianisme. Ensuite, selon les circonstances au milieu desquelles ils se trouvaient, ils aperçurent avec plus de netteté les diverses applications de cette idée. Ainsi se forma et se précisa leur doctrine, purement théologique d'abord, ensuite complexe et consciente des détails nombreux de la vie.

Ce qui caractérise les Doukhobors, c'est avant tout la négation formelle du ritualisme orthodoxe. Ils se refusent à faire consister la religion dans un ensemble de cérémonies et affirment que Dieu ne doit être adoré qu'en esprit.

On peut se faire une idée assez nette de ce que fut

leur enseignement au début de leur histoire, par un rapport qu'ils présentèrent en 1791 au gouverneur Kakhovsky. Les âmes furent créées avant les corps. La Trinité est représentée en elles par trois éléments : l'intelligence, la volonté et la mémoire. Mais quelques âmes tombèrent dans le péché et se détachèrent de Dieu avant la création du monde. Dieu les envoya dans ce monde terrestre en leur enlevant le souvenir de ce qu'elles avaient été antérieurement; il les abandonna à leur propre volonté et aux tentations du mal... Le corps humain n'est donc, pour l'âme, qu'une prison passagère et, durant le stage qu'elle y fait, elle ne doit avoir qu'un seul but : reconstituer en elle l'image de Dieu. Il faut pour cela se libérer de la matière. Les premiers hommes n'avaient pas de rites ni d'institutions religieuses; ils étaient éclairés par l'Esprit Saint. Mais plus tard, à mesure que le mal faisait des progrès, on établit des lois pour la répression des délits et de même on eut l'idée de consigner la foi en un code. Ainsi, ce qui aurait dû n'avoir qu'une existence spirituelle prit une forme extérieure : les Écritures et les rites. Enfin, la sagesse divine, répandue au commencement « dans la nature du monde », s'incarna en Jésus-Christ. Du reste, Jésus-Christ « descend » en chaque homme de Dieu et s'y développe spirituellement, comme il s'est développé matériellement en Marie. Les hommes de Dieu, qu'espèrent être les Doukhobors, n'ont que faire de lois civiles ou de catéchismes. « Ainsi qu'au lever du soleil, la lune et les étoiles s'éteignent, les fils de Dieu, quand ils possèdent le Christ en eux, n'ont plus besoin ni de rois, ni d'autorités, ni de lois humaines »; les hommes de Dieu sont, comme dit l'apôtre Paul, des temples vivants.

Pour bien marquer qu'ils ne confondaient pas la vérité de la religion avec les symboles dont elle se voile, les Doukhobors imaginèrent tout un système d'interprétations allégoriques, parfois subtiles, mais ingénieuses :

« En quelle croix as-tu foi? dit un de leurs psaumes [1].

— En la pauvreté volontaire.

— Qu'est-ce que votre Église?

— L'union dans la foi, l'amour non hypocrite, l'enseignement du mérite vrai, le respect pour les saints mystères.

— Avez-vous des temples?

— Notre corps est le temple de Dieu, notre âme est l'image de Dieu.

— Avez-vous un autel?

— Notre prière est un autel qui s'élance vers Dieu. »

***

La question des origines des Doukhobors est difficile. La secte naquit, vers le milieu du XVIIIe siècle, d'un besoin de réaction contre le formalisme orthodoxe et le formalisme également rigoureux des Vieux Croyants. Quant aux circonstances historiques, elles sont fort obscures.

Les Doukhobors citent comme leurs ancêtres Ananias, Azarias et Misaël, ces trois jeunes gens qui furent jetés dans une fournaise ardente parce qu'ils refusaient d'honorer l'image de Nabuchodonosor. On s'est demandé s'il ne fallait pas voir dans cette tradition le souvenir de trois sectaires, Foma, Loubkine et Souslov,

1. Document manuscrit communiqué par M. Bontch-Brouévitch.

qui furent brûlés en 1733 pour s'être prétendus des Christs. Mais comme cette idée de la réincarnation du Christ n'est pas du tout spéciale aux Doukhobors et se trouve au contraire dans un grand nombre d'autres sectes, telles que les Khlistis et les Skoptzi, il n'y a vraisemblablement pas à tenir compte des obscurs Foma, Loubkine et Souslov pour l'origine des Doukhobors.

Du reste, dans l'esprit naïf de ces paysans, les époques se confondent. Exagérant la notion d'une très grande antiquité, ils s'imaginent avoir existé depuis le commencement du monde : ils étaient là quand vint Jésus, et c'est de lui-même qu'ils ont reçu la pure doctrine chrétienne, tandis que, le méconnaissant, les Orthodoxes l'ont mis à mort. Ils pensent aussi que leur secte durera jusqu'à la fin du monde : la fin du monde sera le règne sur terre des Doukhobors tout seuls, à l'exclusion des autres hommes, fils de perdition.

Un certain nombre de personnages sont considérés comme ayant eu une influence réelle sur la formation de la doctrine doukhobore ou sur son développement. Tel est le médecin Tvéritinov, bien qu'il appartienne plutôt à la secte des Molokanes. Il fut poursuivi en 1714 comme ayant prêché le calvinisme : il a donc vraisemblablement contribué à répandre en Russie les idées de pur évangélisme. Vers les années 1740 ou 1750, un sous-officier prussien, quaker selon toute probabilité, fut très populaire en Petite-Russie. On n'a guère de détails sur ce curieux individu, mais on lui attribue généralement comme disciple le premier Doukhobor avéré, Silouan Kolesnikov. Celui-ci était un simple marchand du gouvenerment d'Iékatérinoslav. Il mourut très vieux, après avoir fait, toute sa vie, de la propa-

gande pour ses convictions. Il groupa autour de lui quelques fidèles. Il avait un peu d'instruction et de lecture; les livres mystiques d'Eckartshausen contribuèrent à la formation de son esprit. Mais il se rattache surtout aux Quakers, qui pénétraient alors en Russie : ils affirmaient l'égalité de tous les hommes et prêchaient une émouvante religion qui devait séduire les populations misérables des campagnes. Vers la même époque se fit entendre la parole enthousiaste et persuasive d'un homme extraordinaire, un Petit-Russien du nom de Skovoroda. Ce fils d'un simple Cosaque ne réussit pas seulement à s'assimiler toute la science russe d'alors, mais il voyagea dans la plus grande partie de l'Europe, où il connut des philosophes et des écrivains religieux. De retour dans son pays, il errait de village en village, à travers la Petite-Russie, entrait dans les izbas, causait familièrement avec les paysans. Il leur inculquait ses principes de morale, très élevés et très beaux, mais non orthodoxes. « Le Christ, disait il, n'est ni dans les longues prières, ni dans les jeûnes, ni dans les cérémonies... Le Christ n'est pas dans le royaume des morts; il est vivant, et c'est parmi les vivants qu'il faut le chercher... Si vous ne le trouvez pas en vous, vous le chercherez vainement ailleurs. »

Il est à noter que ces différents penseurs sont tous plus ou moins redevables de leurs idées à l'Occident. Tvéritinov est un calviniste; le sous-officier prussien et Kolesnikov sont les disciples des Quakers, et Skovoroda se donne lui-même comme Abrahamite, s'affiliant ainsi à une église tchèque.

La plupart des sectes dont l'inspiration est véritablement nationale se distinguent entres elles par leurs opinions au sujet du rite ou de la liturgie. Elles font

différemment le signe de croix, chantent différemment l'alléluia; elles transforment ou compliquent à leur manière le culte extérieur, mais elles ne tendent pas à le simplifier et elles ne préconisent pas l'adoration pure. Il semble donc qu'on doive rapporter au rationalisme protestant l'idée première d'où est sortie la secte doukhobore; mais, dans son développement ultérieur, elle devint tout à fait russe. Les sectaires russes — et parmi eux les Doukhobors — sont admirables par leur aptitude à aller jusqu'au bout de leur doctrine, à accepter, dans la pratique, toutes les conséquences des principes qu'ils ont une fois posés. Ils ne reculent alors devant aucune difficulté; ils sont les esclaves des exigences de leur foi jusqu'à l'absurde et jusqu'au sublime. C'est ce que montre l'histoire de la secte.



D'Iékatérinoslav, où avait prêché Silouan Kolesnikov, les idées doukhobores pénétrèrent dans le gouvernement de Tambov, où la secte semble alors s'épanouir rapidement. Son premier chef fut un riche marchand du nom de Pobirokhine. Il professa que la vérité n'est pas dans la lettre biblique, mais dans le « Livre de la vie », c'est-à-dire dans la conscience humaine. Dès cette époque, les Doukhobors se refusèrent à consigner par écrit leur doctrine. Les professions de foi succinctes qu'ils rédigèrent de temps à autre étaient exigées d'eux par les autorités et ne servaient pas à l'usage des fidèles. Le « Livre de la vie », qui n'est écrit que dans leurs cœurs, comprend des légendes, des psaumes et des compositions diverses appropriées aux circonstances. Tout cela est enseigné

de bonne heure aux enfants et rien ne se perd de ce trésor confié à la mémoire des générations.

Pobirokhine inclina décidément la secte à rejeter un certain nombre de dogmes tels que ceux du baptême et de la communion. « Le baptême par l'eau, dit un de leurs psaumes[1], n'est pas nécessaire à notre âme; le baptême de notre âme consiste à recevoir la parole de Dieu en nous... Le pain est fait avec du froment, le vin avec du raisin; cela n'est pas utile à notre âme. Nous communions sous les espèces divines, vivifiantes, terribles, immortelles de la passion de Jésus, afin que nos péchés nous soient remis. » Pobirokhine était un homme de convictions ardentes; son apostolat lui valut d'être exilé en Sibérie avec toute sa famille.

Kapoustine, qui lui succéda, très éloquent, d'une intelligence et d'une beauté remarquables, apparaît comme le prophète par excellence des Doukhobors. Pobirokhine avait eu déjà l'idée que le Christ se réincarne dans les hommes vertueux. Kapoustine précisa cette théorie et en tira parti. Il se donna pour un nouveau Christ; et, en proclamant que ce privilège serait héréditaire parmi ses descendants, il fondait réellement sa dynastie.

Vers la fin du XVIIIe siècle, il y avait des Doukhobors épars dans les gouvernements de Tambov, d'Iékatérinoslav, de Kharkov, sur le Don, dans tout le midi de la Russie et à Moscou même. La doctrine s'était répandue par les relations commerciales et aussi par les exils; relégués à Riga, en Finlande, dans l'île d'Œsel, à Azov, à Arkhangel, à Irkoutsk et au Caucase, ils propagèrent leurs idées. C'est à cette époque, en 1785,

1. Document manuscrit communiqué par M. Bontch-Brouévitch.

qu'ils prirent le nom de Doukhobors. L'archevêque d'Iékatérinoslav, Ambroise, les avait appelés ainsi par dérision. Ce terme étant composé de deux mots, *lutteur* et *esprit*, l'archevêque entendait : ceux qui luttent contre l'Esprit; mais les sectaires revendiquèrent ce nom et s'honorèrent d'être, suivant leur interprétation, des *lutteurs spirituels*.

Le gouvernement de Catherine II sévit contre les Doukhobors. Vers 1790, le tribunal de Pérékop rendait le jugement que voici, au sujet de trente-quatre des leurs : « Étant donné que les accusés sont restés sourds à la voix de l'Église, nous décidons, afin de sauvegarder les autres hommes et de punir ceux-ci pour leur négation de l'Église, des sacrements et des saints, qu'on donnera publiquement trente coups de knout aux hommes et quarante coups de fouet aux femmes. Après quoi, les coupables seront envoyés en Sibérie et leurs biens confisqués. »

Paul Ier se montra encore plus sévère. Sa première rencontre avec les Doukhobors est assez singulière, selon cette anecdote que raconte Herzen. L'empereur se rendait à Moscou pour le couronnement. Curieux d'apprendre par lui-même ce qu'étaient ces fanatiques, il se fit amener un de leurs vieillards. Celui-ci, conformément à un usage que la secte empruntait aux Quakers, se présenta devant l'empereur sans se découvrir. Paul ne put supporter cette insolence : « Sais-tu devant qui tu te trouves? s'écria-t-il. — Je le sais, répondit le vieillard, tu es Paul Pétrovitch. » L'empereur ordonna que cet homme fût envoyé en Sibérie et qu'on mît le feu aux quatre coins de son village. On n'osa pas exécuter cet ordre. Le lendemain, Paul s'était ravisé : il épargna le village et relégua le coupable dans un monas-

tere, comptant que les moines orthodoxes lui rendraient la vie suffisamment dure. Il s'était trompé. L'austère Doukhobor acquit une réputation de sainteté. Ses amis réussirent à pénétrer auprès de lui; ils le vêtirent de blanc, tendirent de blanc sa cellule. Quand il mourut, son corps fut solennellement porté comme celui d'un bienheureux.

Pendant le règne de Paul Ier, bon nombre de Doukhobors furent condamnés aux travaux forcés à perpétuité, « afin que ces hommes, qui reniaient les autorités, sentissent qu'il y a sur terre des autorités désignées par Dieu pour protéger les bons et châtier les coupables ».

Dès l'avènement d'Alexandre Ier, la situation des sectaires s'adoucit. Le caractère mystique et inquiet de l'empereur devait lui rendre sympathiques ces humbles chercheurs du mieux, qu'il sentait tourmentés comme lui par les grands problèmes. Il était doux, préoccupé d'idées religieuses et il subit, pendant la première partie de son règne, l'influence d'idéologues et de piétistes. Dès 1801, il libéra et rapatria plusieurs Doukhobors exilés. Il ordonna aussi que l'on fît une enquête sérieuse au sujet de leur foi. A cette fin, on leur envoya deux prêtres et un juge. La première question qui leur fut posée concernait le serment de fidélité à l'empereur. Ils répondirent qu'ils considéraient les bons tsars comme un don de Dieu et les mauvais comme un châtiment pour les péchés des hommes. On leur présenta une icone du Christ et on leur demanda s'ils croyaient au Christ qu'ils avaient sous les yeux. Ils répondirent : « Ce n'est pas le Christ, mais une planche peinte. » Enfin on leur demanda : « Payerez-vous les impôts, et ferez-vous le service militaire? » Ils répondirent : « Nous sommes des mendiants avec quoi payerions-nous les impôts,

et quelles recrues pourrions-nous donner? Il ne reste de nous que des vieillards, des enfants et des infirmes. Autrefois, tout comme les autres, nous servions le tsar; maintenant qu'il fasse ce qu'il veut : nous ne pouvons plus rien. » Les enquêteurs présentèrent cet incident comme une révolte; mais le sénateur Lopoukhine, qui fut alors chargé de vérifier les faits, réfuta cette interprétation.

C'est lui qui engagea les Doukhobors à demander au tsar la permission de se grouper en une colonie. Alexandre Ier consentit, et il désigna pour l'établissement des sectaires le district de Mélitopol, dans le gouvernement de Tauride, le long de la rivière Molotchnaïa. Il y avait là un terrain fertile et inhabité. La colonie fut appelée *Molotchnia Vodi*. Les Doukhobors s'y installèrent de la manière la plus avantageuse. Ceux qui revenaient de Sibérie fondèrent le premier village, qui reçut le nom de Bogdanovka (Dieu-donné). En 1805, Kapoustine et son fils vinrent les rejoindre avec les Doukhobors de Tambov et de Voronèj. Kapoustine fonda le village de Terpénié (Patience) et prit la direction générale de la communauté, comme prophète ou Christ des Doukhobors.

En 1818, l'empereur Alexandre Ier visita la colonie. Il passa la nuit dans le village de Terpénié [1]. Cette visite de leur impérial bienfaiteur semble avoir fait une vive et durable impression sur les persécutés de naguère, dont il se faisait l'hôte dans un élan singulier de mysticisme. Une légende se forma autour de lui. Aujourd'hui encore, les Doukhobors mentionnent dans leurs prières le « vieillard Alexandre », ils le considè-

1. Cf. Novitski, *Les Doukhobors, leur histoire et leur doctrine*, Kiev, 1882, p. 75.

rent comme un des leurs et racontent qu'après qu'on eut répandu le bruit de sa mort, il s'était retiré parmi eux, converti à leur foi.

Les Doukhobors avaient neuf villages, dont le principal était Terpénié, où se trouvait la *Maison des Orphelins*, qu'ils appelaient leur Sion. Leur vie est laborieuse et tranquille; ils s'efforcent d'améliorer par leur travail la terre qu'on leur a donnée et ils y réussissent. Ils arrivent même à faire des réserves pour les cas de disette. Ils cultivent en commun et la moisson est partagée en parts égales. L'argent de tous est réuni entre les mains de Kapoustine. Le costume des hommes est un long kaftan bleu; les femmes ne portent aucune parure, ni bagues ni boucles d'oreilles; leur coiffure diffère de celle des femmes russes : elles portent des espèces de bonnets recouverts d'un foulard de soie noué sous le menton. Les jeunes filles, au lieu de natter leurs cheveux, les attachent seulement à la nuque avec un ruban.

Les Doukhobors se distinguent par leur moralité : les rapports officiels sont unanimes à reconnaître qu'ils pratiquent les vertus familiales et charitables, qu'ils sont d'une très grande sobriété, d'une parfaite simplicité de mœurs et d'une scrupuleuse probité. Ils mènent une sorte de vie évangélique, se considérant entre eux comme des frères, s'entr'aidant et s'aimant les uns les autres. Ils recueillent dans leur Maison des Orphelins tous les vieillards impotents, les indigents et les infirmes. Grâce à la régularité de leur vie, à leurs habitudes de travail sain, ils sont vigoureux et beaux au physique comme au moral : ils représentent un noble type d'humanité.

Ils se réunissent pour prier et chanter des psaumes.

En arrivant, chacun doit dire : « Dieu glorieux, glorifie-toi. » — On lui répond : « Son nom est grand par toute la terre. » Les hommes s'assoient contre le mur de droite, les femmes contre le mur de gauche. Quand tous sont installés, l'un des anciens, le premier du rang, récite un psaume, puis son voisin en récite un autre, et ainsi de suite jusqu'aux petits enfants de six ou sept ans. Les femmes font de même : la plus vieille commence, une petite fille finit. Chacun choisit le psaume qu'il veut, mais un psaume ne doit pas être dit plus d'une fois. Enfin tous se lèvent, s'embrassent et se serrent la main, les hommes entre eux et les femmes avec les femmes; ils honorent ainsi le Dieu vivant en chacun d'eux. Le plus ancien dit encore un psaume et le termine par ces paroles : « Gloire à notre Dieu. »

Quelques-uns de leurs psaumes sont d'une poésie très particulière. Ainsi cette chanson funèbre, belle d'allégresse mystique devant la mort :

Ah! colombes, colombes grises!
— Nous ne sommes pas des colombes grises.
— Ah! cygnes, cygnes blancs!
— Nous ne sommes pas des cygnes blancs.
Nous sommes des anges, des archanges,
Venus de la terre céleste.
Nous sommes de petits envoyés.
C'est le Seigneur qui nous envoie
Par tout le monde, le monde clair!
— Où avez-vous volé, qu'avez-vous trouvé?
Qu'avez-vous vu, qu'avez-vous entendu?
— Nous avons vu, nous avons entendu
Comme l'âme se séparait de son corps,
S'en séparait et lui disait adieu.
Adieu, adieu, mon corps blanc!
Ame douce, j'ai vécu en toi,
Je t'ai choyée et, pour ma part, j'ai pris
Les souffrances.
Toi, corps, tu iras dans la terre humide

Et les méchants vers te rongeront
Moi, l'âme, j'irai au tabernacle de Dieu,
Du Christ même,
Sauveur, Rédempteur [1] !

Les Doukhobors sont, à cette époque, en bons termes avec le gouvernement. Ils payent l'impôt, et même avec une régularité que l'on remarque. Quant au service militaire, sauf quelques protestations individuelles, ils s'y soumettent extérieurement, quitte à tirer en l'air si l'ordre leur est donné de se servir de leurs armes. Ils réussissent quelquefois aussi à tourner la difficulté : ils s'achètent des remplaçants.

En 1817, les sectaires des Molotchnia Vodi, ayant été appelés dans un document officiel *Colons de Mélitopol*, virent là une méconnaissance de leur qualité véritable : ils n'étaient pas des agriculteurs quelconques et ils revendiquèrent le droit d'être désignés comme « lutteurs spirituels ». Ils déclarèrent que si ce nom leur était retiré, tous étaient prêts, sans égard aux enfants et aux biens acquis, à verser leur sang pour leur nom de Doukhobors ; le Conseil des ministres, d'une manière détournée, leur donna gain de cause.

Le gouvernement d'alors pratiquait, du reste, vis-à-vis d'eux, une politique de conciliation. Par exemple, pour ne point heurter les susceptibilités de leur conscience, on les autorisait à remplacer par une simple promesse de fidélité le serment d'usage à l'entrée au corps.

Mais, pendant les dernières années de son règne, à partir de 1820, Alexandre Ier, soumis à de nouvelles influences, cesse de s'intéresser aux Doukhobors. Ne

1. Document manuscrit communiqué par M. Bontch-Brouévitch.

se sentant plus soutenus, quelques-uns d'entre eux émigrent en Turquie. Un fonctionnaire du Caucase — il y avait déjà dans cette région deux mille trois cents Doukhobors — propose, afin d'arrêter l'extension de la secte ou la fuite des sectaires à l'étranger, de les répartir par groupes dans les villages russes, où ils seraient alors rigoureusement soumis aux lois communes. Cette mesure, qui fut exécutée en 1895, parut trop rigoureuse en 1821.

L'indulgence mystique d'Alexandre Ier n'entrait pas dans le caractère de son successeur Nicolas Ier. Celui-ci, envisageant les choses au point de vue politique, ne put admettre cette puissance autonome que constituait dans l'État la secte doukhobore. Il était particulièrement irrité des difficultés qui surgissaient toujours au sujet du service militaire. La volonté qu'avaient les Doukhobors de s'abstenir de toute violence se précisait. En 1829, par exemple, lors de la première guerre de Turquie, le régiment de Vologodsk, où se trouvaient quelques dizaines de sectaires, allait tenter une attaque décisive. Ils refusèrent d'y prendre part. Alors, on leur ordonna de se ranger dans l'espace qui séparait les deux armées et ils furent tués, en chantant des psaumes, par les feux croisés des Russes et des ennemis.

Nicolas Ier résolut de contenir les Doukhobors. Il restreignit le territoire qui leur avait été accordé et édicta contre eux tout un système de pénalités très sévères. Il en exila un grand nombre dans les régions les plus froides de la Sibérie.

A ces mesures diverses et insuffisantes à son gré, il en substitua plus tard une autre qui lui semblait définitive. En 1841, il décida de transférer les Doukhobors des Molotchnia Vodi dans les provinces transcauca-

siennes. Il n'y avait pas, à cette époque, de service militaire au Caucase, dont l'annexion était récente. Mais, transportés soudain au milieu de populations hostiles, il semblait que les Doukhobors ne pourraient éviter là d'utiliser leurs armes pour leur défense personnelle. D'ailleurs, ceux qui adhéreraient à l'Orthodoxie auraient la protection de l'empereur et ne seraient pas condamnés à l'exil. Malgré cette promesse, il ne se produisit que vingt-sept défections.

On peut penser qu'il y avait alors, en Russie, environ huit mille Doukhobors, dont cinq mille aux Molotchnia Vodi. Ils reçurent avec la plus grande résignation l'ordre qui les chassait de chez eux et les jetait en masse dans un pays inconnu. Beaucoup de leurs vieillards avaient encore présente à la mémoire la première émigration sur un territoire inculte qu'ils avaient fertilisé par leur labeur. Ils espéraient agir de même dans leur exil nouveau. Surtout, ils avaient la conviction qu'eux, les élus de Dieu, seraient toujours protégés par lui et qu'ils récolteraient même s'il leur fallait semer sur la pierre. Et les Molotchnia Vodi retentirent des psaumes ininterrompus qu'ils chantaient avec allégresse.

Le transfert se fit par groupes, de 1841 à 1845.

***

La région caucasienne où furent envoyés les Doukhobors en 1841 appartient au gouvernement de Tiflis, district d'Akhalkalaki; en outre, on leur concéda, quand leur nombre eut augmenté, une fraction du gouvernement d'Iélizavetpol et du territoire de Kars, récemment acquis. Sur le plateau des Mokria Gori, élevé de cinq mille pieds et entièrement découvert, le climat

est rude et la terre ingrate. Les Doukhobors, qui étaient essentiellement cultivateurs, durent renoncer à leur travail favori.

Mais ils ne se découragèrent pas et organisèrent leur colonie avec une patience opiniâtre et touchante. Comme les montagnes étaient riches en pâturages, ils se consacrèrent spécialement à l'élève du bétail. Ils construisirent des villages, auxquels ils donnèrent les noms des chers villages abandonnés. Grâce à l'union qui régnait entre eux, grâce à leur énergie, à leur endurance, ils atteignirent bientôt à une grande prospérité. Ce groupe de paysans intimement animés d'une même idée morale et soudain transportés au milieu de peuplades barbares, présente dans l'histoire russe un exemple sans précédent. Inconsciemment, par la force des choses, les Doukhobors, rudes, ignorants, mais soutenus par leurs doctrines, devinrent de véritables colons et les dispensateurs d'une civilisation relativement élevée. Leurs voisins, au lieu d'entrer en conflit avec eux, les respectèrent. Pour les Musulmans, qui formaient alors la principale population du Caucase, la nuance religieuse qui différenciait ces Russes des Orthodoxes n'avait aucune importance. Il les voyaient doux et travailleurs et les confondaient avec le reste de la nation russe.

Les Doukhobors, comme une ruche heureuse, se répartissent l'ouvrage, veillent au bien commun, amassent des richesses.

Leur ignorance est grande, bien que leur esprit soit affiné par une discipline morale très austère. Ils ne cherchent guère à s'instruire. Naïvement orgueilleux d'être le petit peuple élu, gardien d'une tradition divine, ils ne fondent pas d'écoles. A leur foi spiritualiste se mêlent des croyances enfantines et supersti-

tieuses : les plus simples d'entre eux ont confiance en des formules qui, récitées suivant les rites, guérissent certaines maladies. En somme, intellectuellement même, ils sont de beaucoup supérieurs aux autres paysans russes. Les nombreux psaumes qu'ils récitent depuis l'enfance les ont familiarisés avec les idées abstraites, et cette religion exempte de cérémonies et de rites les maintient dans une saine atmosphère. Tranquilles, maintenant qu'ils sont à l'écart du clergé orthodoxe, ils dégagent peu à peu leur doctrine du symbolisme dont ils l'enveloppaient autrefois par précaution. Aux Mokria Gori, entourés de Musulmans, ils se sentent chez eux plus qu'au district de Mélitopol, où leurs voisins les regardaient comme des hérétiques. Ils n'ont rien à redouter que des fonctionnaires subalternes ; aussi mettent-ils toute leur prudence à éviter de ce côté-là les froissements, — ce que leur facilite, du reste, leur richesse. En outre, pour n'avoir pas de rapports fréquents et par cela même dangereux avec les « Chaldéens » (c'est ainsi qu'ils appellent les non-Doukhobors), ils ne s'occupent guère de commerce.

Ils vivent en bonne intelligence avec le gouvernement. Lors de la guerre de 1877, ils lui rendent même d'importants services. Ils tracent des routes et ils aident au transport de troupes considérables. Les femmes soignent les malades et travaillent à la cuisson du pain.

L'autorité parmi eux était restée à la famille de Kapoustine. Son arrière-petit-fils Pierre mourut sans laisser d'enfants. Voyant sa fin prochaine, les Doukhobors lui avaient demandé : « A qui nous laisses tu ? » Il répondit : « A Loukéria, ma compagne. » Loukéria Vassilièvna sut gouverner son peuple avec beaucoup

de tact et de fermeté. Héritière du caractère sacré qui s'attachait à la dynastie de Kapoustine, elle eut un pouvoir illimité et sans contrôle. Elle usait à sa guise des sommes très considérables que la communauté versait entre ses mains. Dans ses rapports avec l'administration locale, elle se montra prudente et avisée. Elle était renommée pour sa bienfaisance : en cas de maladie ou de désastre, elle ne manquait pas de secourir « ses petits enfants », comme elle appelait ses Doukhobors.

Loukéria Vassilièvna veilla toujours à ce que la secte conservât son austérité. Or, dans la tranquillité dont ils jouissaient depuis leur établissement au Caucase, les Doukhobors s'étaient un peu relâchés de leur rigueur morale. La prospérité grandissante leur donna le goût du bien-être; quelques-uns cessèrent de considérer comme un de leurs dogmes l'interdiction absolue du tabac et de l'eau de vie. Le mariage, qui, de tout temps, n'avait été chez eux qu'un simple accord entre deux êtres qui s'aimaient, devint un prétexte à fêtes et à dépenses. Loukéria exhorta « ses enfants » à revenir au bien. Ils ne furent pas sourds à ses remontrances. Ils la vénéraient filialement. « Bien que Loukéria Vassilièvna ne sût ni lire ni écrire, dit un Doukhobor, elle conduisit la secte dans sa voie véritable, et, de son temps, aucun Doukhobor ne s'adressa jamais aux tribunaux, aucun ne fut jamais mis en prison pour vol ou pour meurtre, et l'on ne vit jamais un Doukhobor mendier sous une fenêtre... »

Un autre avertissement, plus impérieux, allait bientôt amener les Doukhobors à une plus ardente et plus pure exaltation religieuse. L'ère des tribulations se rouvrait pour eux, et la secte, nombreuse maintenant

de près de vingt mille adhérents et disciplinée par de longues années de vie commune, était mieux préparée que jamais à défendre ce qu'elle avait de plus précieux au monde : sa foi.

Loukéria Vassilièvna mourut le 26 décembre 1886 et ce fut pour son peuple le commencement des désastres.

Elle n'avait pas d'héritiers directs. Pendant les cinq dernières années de sa vie, elle s'était fait aider dans son gouvernement par Pierre Vériguine, jeune Doukhobor intelligent et pieux, et il était manifeste qu'elle le préparait aux devoirs de chef. Plusieurs fois elle avait formellement exprimé sa volonté à cet égard. Aussi, quand elle mourut, la majorité des Doukhobors acclama Pierre Vériguine comme le successeur de Loukéria. Mais alors se produisit un fait qui révéla, dans une partie du moins de la Doukhoborie, un fâcheux ébranlement des traditions anciennes d'obéissance et d'abnégation.

A la mort de Loukéria Vassilièvna, la colonie était riche : le capital commun qui servait à la Maison des Orphelins avait atteint, vers cette époque, un demi-million de roubles. Le frère de Loukéria, Goubanov, feignit de voir là un héritage ordinaire, qu'il réclama pour lui-même en qualité de parent le plus proche; il fit valoir ses droits en justice de paix, violant ainsi les principes traditionnels, et il gagna son procès. Deux partis se dessinèrent parmi les Doukhobors : le moins nombreux, « le petit parti », autour du village de Gorélovka, se déclara pour Goubanov; l'autre, « le grand parti », celui de Vériguine, comprenait les Doukhobors d'Akhalkalaki, d'Iélizavetpol et de Kars. Les partisans de Vériguine tentèrent de protester contre la décision du tribunal; des indigènes voisins

témoignèrent en leur faveur, affirmant l'origine communautaire du capital laissé par Loukéria. L'affaire dura plusieurs années, passant d'une instance à une autre, et se termina suivant le gré de Goubanov.

Les Doukhobors du Grand Parti, déçus, s'attristèrent d'avoir failli à leur règle ancienne en recourant à des tribunaux, au lieu d'accepter l'épreuve que Dieu leur envoyait. Ils amassèrent alors un nouveau capital de cent mille roubles qu'ils confièrent à Pierre Vériguine. Ils égalisèrent parmi eux la propriété individuelle et décidèrent de revenir à la vie la plus sévère et la plus recueillie. Ainsi, le désastre qui les frappait apparut à ces croyants comme une remontrance céleste et fut suivi d'une belle recrudescence de leur foi.

Pierre Vériguine fut exilé, comme émeutier, à Kola, dans la province d'Arkhangel. Son prestige s'en accrut. Il continua, de loin, à diriger le mouvement religieux dont il avait été le promoteur. Le gouvernement, inquiet de cette influence persistante, le fit envoyer à Obdorsk en Sibérie. Pendant le transfert, Vériguine reçut, à Moscou, la visite de deux Doukhobors. Il les chargea d'exhorter leurs frères à une piété plus intransigeante : communauté des biens, refus catégorique du serment, refus d'ôter la vie à un être, conséquemment végétarisme et abstention du service militaire. Depuis 1886, le recrutement existait au Caucase. Les Doukhobors s'y étaient soumis comme à une formalité, ce qui tourmentait déjà leur conscience. Vériguine les engagea à détruire toutes les armes qu'ils possédaient.



Dès cette même année 1895, le soldat Lebedev et dix de ses coreligionnaires rendirent leurs armes à leur sous-officier, disant qu'il n'était pas conforme à la doctrine du Christ d'être soldat. On les menaça de les fusiller : ils répétèrent leur déclaration, on les expédia aux bataillons disciplinaires. Mais leur exemple fut suivi par d'autres Doukhobors. Une étrange révolte soufflait dans toute la secte. Révolte énergique et douce. Aucun Doukhobor ne manifestait d'impatience ni de mécontentement; mais, animés d'une résolution ferme, tous rêvaient d'agir selon leurs principes, indifférents aux conséquences funestes qui en résulteraient pour eux. Cet état de leurs esprits revêtit une forme touchante et belle quand ils obéirent au conseil de Pierre Vériguine et brûlèrent leurs armes, se mettant ainsi volontairement sans défense devant les persécutions croissantes.

Cet autodafé pacifique, unique dans l'histoire, fut préparé avec le plus grand soin. Les Doukhobors choisirent, pour accomplir leur projet, la nuit du 28 au 29 juin, veille de la saint Pierre et Paul; ils célébraient ainsi la fête de Pierre Vériguine. Toutes les armes qui leur appartenaient en propre devaient être détruites simultanément dans les gouvernements de Tiflis et d'Iélizavetpol et dans le territoire de Kars. A Kars, grâce à la prudence des vieillards, qui préparèrent quatre bûchers afin de dérouter la police et tinrent secret, même pour les leurs, le véritable endroit où les armes étaient entassées, l'autodafé eut lieu sans encombre. Au gouvernement d'Iélizavetpol, il n'y eut

non plus aucune intervention de la police; mais ailleurs, l'affaire fut tragique. Les Doukhobors eux-mêmes avaient conscience de faire une chose grande et utile, et comme dit l'un d'eux, Zibarov [1], ils désiraient, dans l'intérêt de leur doctrine, que « ce qu'ils allaient faire fût connu, non seulement dans leur pays, mais dans toute la Russie et même en Europe ». Les Doukhobors d'Akhalkalaki (Tiflis) résolurent donc de se réunir près de la Grotte, lieu habituel de leurs dévotions, qui se trouvait à trois verstes environ du village Orlovka. Le Petit Parti s'effraya de ces préparatifs, croyant à une tentative de revanche de la part de ses adversaires, et il avertit secrètement les autorités locales. Pourtant, la nuit du 28 au 29 se passa sans que les Doukhobors de Vériguine fussent inquiétés. Ils firent un énorme bûcher de leurs armes, ne gardant que les couteaux, apportèrent vingt charretées de bois et de charbon, arrosèrent le tout de pétrole et y mirent le feu. Ils étaient à peu près deux mille qui se tenaient en cercle autour du bûcher. « Il y avait une grande lumière, comme si c'était le jour. Bientôt commencèrent de fortes détonations, parce que beaucoup de fusils étaient chargés. Plusieurs parmi les Doukhobors suppliaient leurs frères de s'écarter, mais personne n'y consentit, et, chose étrange, il n'y eut pas de blessés. » [2] Les Doukhobors priaient et chantaient des psaumes. Au matin, ils se séparèrent et « attendirent ». Des troupes étaient mobilisées à Orlovka. Le 30 juillet, les Doukhobors s'étaient de nouveau réunis pour prier auprès du bûcher. Le gouverneur leur dépêcha l'ordre

1. *Autodafé des armes*, par Zibarov, édition Tchertkov, Purleigh, Londres.
2. *Id.*

de comparaître devant lui à Bogdanovka. Ils répondirent : « Maintenant nous prions; nous ne pouvons interrompre nos dévotions pour obéir à aucun ordre. » Le premier envoyé fut suivi d'un second. D'eux-mêmes, les Doukhobors avaient décidé de se rendre après la prière chez le gouverneur. Mais, tout à coup, surgirent les Cosaques, qui, avec des hurrahs, se précipitèrent sur la masse des désarmés volontaires. Ils frappèrent de leurs fouets et des pieux qui leur servent à attacher leurs chevaux, visant les têtes et les yeux. Zibarov raconte le trait suivant. Dans le groupe des Doukhobors, ceux qui se trouvaient au centre s'efforçaient de parvenir au premier rang et de relayer ceux qui avaient déjà reçu des coups, afin qu'on ne les achevât pas. Un vieillard doukhobor fit observer aux Cosaques qu'il était inutile d'employer de tels procédés pour faire aller chez le gouverneur des gens qui comptaient s'y rendre aussitôt leurs prières achevées. Cette remarque provoqua un redoublement de coups... Enfin les Cosaques s'arrêtèrent et tout le pauvre troupeau de Doukhobors, sanglant et meurtri, fut chassé à Bogdanovka. Les femmes suivaient. On tenta de les séparer des hommes. Elles déclarèrent qu'elles accompagneraient partout leurs frères. On les frappa : elles criaient qu'elles se laisseraient couper en morceaux plutôt que de demeurer. Il fallut bien qu'on leur cédât.

Pendant la marche, les Doukhobors entonnèrent le psaume :

Pour toi, Seigneur, j'ai aimé la porte étroite,
Pour toi, Seigneur, j'ai laissé mon père et ma mère,
Pour toi, Seigneur, j'ai laissé mon frère et ma sœur,
Pour toi, Seigneur, j'ai laissé ma race et ma tribu,
Pour toi, Seigneur, j'ai laissé ma vie et mes habitudes,

Pour toi, Seigneur, je marche astreint aux persécutions,
Pour toi, Seigneur, je marche ayant faim et soif,
Pour toi, Seigneur, je n'ai pas de maison,
Gloire à notre Dieu ![1]

Les Cosaques entonnèrent des chansons obscènes. Les Doukhobors n'interrompirent pas leurs psaumes; les plus jeunes et les plus forts d'entre eux, « ceux qui pouvaient bien chanter », se groupèrent. Les psaumes et les refrains des soldats retentissaient ensemble.

En approchant de Bogdanovka, les Cosaques aperçurent le gouverneur et crièrent aux Doukhobors de se découvrir. Ils répondirent que, si le gouverneur les saluait, ils lui rendraient son salut. On les frappa de nouveau; « l'herbe fut rouge de sang ». Le gouverneur les admonesta : « Vous soumettrez-vous au gouvernement comme les Doukhobors du Petit Parti? — Oui, si les ordres ne sont pas contraires à notre conscience; autrement, non ». L'un d'eux, Fédor Chliakov, tendit son billet de réserviste, déclarant qu'il refusait désormais de servir. Le gouverneur, outré, le frappa de sa canne. Les autres Doukhobors firent une semblable déclaration. Le gouverneur les menaça de les fusiller sur place, et les Cosaques préparèrent leurs fusils. Les Doukhobors ne bronchèrent pas, on les roua de coups de fouet. Puis on les renvoya dans leurs foyers; ceux qui ne pouvaient marcher furent emportés sur des civières par leurs camarades.

Deux cents soldats furent répartis dans les villages révoltés, avec pleine licence d'y agir à leur guise. Ils campaient chez les habitants, les pillaient sans vergogne, égorgeaient les bestiaux par plaisir. Les Doukhobors n'opposaient aucune résistance. Il leur était défendu

1. *Autodafé des armes*, par Zibarov.

de sortir de leurs villages. L'un d'eux, Vassia Posniakov, ancien soldat, fut fouetté au point de ne pouvoir bouger de seize jours : il n'avait pas fait à l'officier le salut militaire. « Je vous avais salué comme un frère », dit-il.

Les femmes se cachaient comme elles pouvaient. Dans un village, plusieurs se réfugièrent, la nuit, au fond d'une grange que gardaient quelques Doukhobors. Les Cosaques découvrirent l'endroit. Mais les Doukhobors réussirent à les effrayer, et ils s'éloignèrent : « Ce fut bien heureux, raconte une de ces femmes, parce que, même pour nous protéger, nos hommes n'auraient pas eu recours à la violence[1] ».

Comme toutes ces mesures étaient impuissantes à rompre la fermeté des Doukhobors, le gouvernement voulut essayer d'affaiblir la secte en la disséminant. Quatre cent soixante-quatre familles furent exilées d'Akhalkalaki dans les villages géorgiens, deux ou trois par village, sans un coin de terre, avec défense de communiquer entre elles.

Les Doukhobors, ainsi éprouvés, vivent dorénavant comme ils peuvent, travaillant pour les pauvres sans demander de paye, n'en réclamant qu'une très petite quand ils travaillent pour les riches. Malgré leur misère, ils sont encore charitables. Une fois, peu de temps après leur installation dans les vallées du Caucase, un indigène était tombé malade, laissant son blé en gerbes. C'était l'automne, les pluies menaçaient. Des Doukhobors vinrent battre le blé, l'engrangèrent et se retirèrent sans avoir vu leur obligé. Dans un autre

1. Récit de Dounia Ivine, *Feuilles de la Parole libre*, n° 3, édit. Tchertkov. Purleigh, Londres.

village, un Doukhobor aperçut, une nuit, qu'un Géorgien s'apprêtait à lui ravir son cheval. Il lui cria d'arrêter, et, comme l'autre obéissait, surpris et hésitant : « C'était pour te dire que tu ne dois pas considérer ce cheval comme un bien volé; si tu en as besoin, garde-le ». Le Géorgien ramena le cheval à l'écurie... Ils sont pleins de douceur et de mansuétude les uns pour les autres. Ayant appris qu'un des leurs avait consenti à faire son service militaire, ils furent affligés, mais ils disaient avec pitié : « Le pauvre ami, il a beaucoup souffert et il souffrira plus encore maintenant ! » Ils parlaient de sa jeunesse, de sa santé frêle et des épreuves qui l'attendaient[1].

La maladie s'ajouta bientôt à leurs tourments. Arrachés au climat rude et vif de la montagne, ils avaient été jetés dans des vallées fiévreuses. La famine, le scorbut les ravagèrent. De terribles ophthalmies se répandirent. Les prunelles devenaient ternes, se couvraient d'une taie blanche... Ils restaient là, muets, immobiles mais résignés.

Pendant les trois années que dura l'exil, mille hommes environ, sur les quatre mille qu'ils étaient, moururent.

Les Doukhobors qui ne furent pas exilés de leurs demeures eurent aussi leurs tribulations. Leur colonie dépérit rapidement; mais ils conservèrent la même inébranlable fermeté pour tout ce qui se présentait à eux comme un devoir. Ainsi, l'idée leur vint qu'il fallait envoyer l'un des leurs visiter Vériguine. Ivan Obrossimov fut désigné pour cela. Il partit le 24 mai 1896;

1. *Visite aux Doukhobors*, par L. Soullergitzki, *Parole libre*, n° 2.

ses frères lui avaient donné deux cent cinquante roubles qui, le voyage payé, devaient être remises à Vériguine. Quand il fut à mille verstes d'Obdorsk, on l'arrêta, et, comme il n'avait pas de passeport, on le mit en prison. Son argent, qu'il avait péniblement économisé pour le laisser au chef, lui fut confisqué. On le transféra de prison en prison, avec des malfaiteurs; il ne revint qu'une année après au Caucase. Là, sans qu'il sût pourquoi, il fit encore un mois de prison. « Nos frères ne se découragent pas, écrit Obrossimov. Je mandai chez nous que je n'avais pu rejoindre Pierre Vériguine; Androssov se mit aussitôt en route. On l'arrêta et on l'envoya à Kars. Un autre partit... Peut-être quelqu'un finira-t-il par arriver. Nous n'avons pas le droit d'oublier ou d'abandonner un homme innocent qui, depuis onze ans, est en prison. »

Cependant, les condamnations au bataillon disciplinaire pour refus de servir à l'armée continuaient. Les plus obstinés dans leurs convictions étaient ensuite déportés au territoire d'Iakoutsk. Le 21 septembre 1897, les Doukhobors du village Patience apprirent que Vania Khoudiakov allait partir et ils se réunirent en foule sur la route pour le voir passer. Quelques-uns allèrent au-devant de lui, et, l'ayant vu, ils le saluaient, puis lui faisaient cortège en chantant des psaumes lents et plaintifs comme des prières funèbres. Enfin, Khoudiakov apparut devant le gros de la foule. D'abord marchaient trois détenus, entourés de soldats; lui, suivait, à côté d'un seul soldat. Il était habillé de neuf, portant le costume doukhobor, un long kaftan bleu, un pantalon bleu aussi, de hautes bottes. Sa tête était coiffée d'une casquette et, sur les épaules, il avait un bachlik. Il était rasé de frais et, bien que pâle, paraissait plus

beau qu'à l'ordinaire. Quand il approcha, tous, hommes et femmes, se précipitèrent vers lui, afin de l'embrasser et de lui donner de l'argent pour la route. Il s'arrêta au milieu de la foule et, d'un mouvement unanime, les Doukhobors se mirent à genoux et le saluèrent trois fois jusqu'à terre. Khoudiakov leur rendit leur salut debout, avec solennité et douceur. Personne ne versa de larmes. Quand il reprit sa marche, le chœur l'accompagna encore en chantant[1].

***

La situation des Doukhobors, devenue impossible en Russie, ne leur laissait plus d'autre recours que l'émigration. Pierre Vériguine y donna son assentiment et l'exécution en fut facilitée par les amis des Doukhobors, les Quakers anglais et américains, et le comte Tolstoï.

C'est seulement dans son exil que Pierre Vériguine apprit l'existence de Tolstoï. Il lut quelques-unes de ses œuvres et en fut frappé. L'affinité qu'il y a entre l'enseignement des Doukhobors et celui de Tolstoï est surprenante, mais il serait faux d'attribuer à Tolstoï une influence ancienne sur la secte; elle s'est développée indépendamment de lui. C'est plutôt Tolstoï, comme le fait observer M. Tchertkov, qui eut à subir ici une influence. Il connaissait le mouvement doukhobor, les tribulations récentes de la secte. Mais, se méfiant des nouvelles que répandaient les journaux, il fit en 1895 un voyage au Caucase afin de se rendre compte par lui-même de ce qui s'y passait. Dès lors, il soutint et

1. *Parole libre*, n° 1.

aida les Doukhobors par ses écrits, par de généreuses donations; et, sur le ton d'un ami dévoué, il les conseilla. Il s'était rencontré avec ces humbles sectaires dans la recherche de la vérité. A la suite de ses lectures, Pierre Vériguine entra en correspondance suivie avec Tolstoï; le paysan idéaliste fait un touchant effort pour exprimer sa pensée et la développer devant un homme qu'il respecte, mais qui n'est pour lui qu'un égal, un frère.

En dehors des questions religieuses et des affaires de la secte, rien n'existe pour Vériguine. Il adressa une pétition à l'impératrice Alexandra Fédorovna, très digne, sans lamentations ni reproches, la priant simplement, au nom de la charité humaine, d'intercéder auprès de son mari pour que les Doukhobors aient la permission d'émigrer à l'étranger.

C'est une pièce curieuse que cette lettre du Doukhobor exilé à la tsarine. A la manière des Quakers, il la tutoie, tout en lui parlant avec respect. Fidèle à son principe, il honore en elle la dignité d'un être humain; il est peu soucieux de sa splendeur d'impératrice. Il ne fut donné aucune suite à cette pétition. On l'avait longtemps tenue secrète pour éviter à la tsarine une émotion trop forte. Néanmoins, le vœu si cher aux Doukhobors, ce désir d'émigrer qui avait mûri en eux pendant l'intolérable misère des trois dernières années, put enfin s'accomplir. L'impératrice douairière visita en 1897 son fils malade au Caucase; les Doukhobors en profitèrent pour lui remettre une supplique à laquelle, après une attente assez longue, la réponse suivante fut faite (février 1898) :

« Aux Doukhobors jeûnants [1], exilés en 1895 du dis-

1. On appelait « jeûnants » les Doukhobors du parti Vériguine, qui étaient végétariens.

trict d'Akhalkalaki dans d'autres districts du gouvernement de Tiflis, en réponse à leur demande d'être affranchis du service militaire et de s'établir en quelque lieu du territoire de l'Empire, ou d'émigrer à l'étranger. Il a été résolu ceci :

1° L'exemption du service militaire ne peut être accordée;

2° Les Doukhobors jeûnants, à l'exception de ceux qui doivent être appelés comme soldats, peuvent émigrer à ces conditions :

a) Ils doivent avoir un passeport pour l'étranger, pris selon la règle habituelle;

b) Ils doivent faire le voyage à leurs frais;

c) Ils doivent, en partant, signer un engagement de ne jamais rentrer dans les frontières russes; s'ils n'observaient pas cette défense, ils seraient exilés aux confins de l'Empire;

3° Leur demande de se grouper en une colonie sur le territoire de l'Empire est écartée. »

Cette décision causa une grande joie aux Doukhobors. Seulement, il fallait avoir de l'argent pour le voyage : or, ils étaient ruinés. Il fallait aussi s'entendre avec un gouvernement qui voulût bien les accueillir : ils étaient naïfs et ignorants comme de grands enfants doux. Ils s'adressèrent aux Quakers, qui, pendant les dernières tribulations, leur avaient donné aide et appui et même avaient adressé au tsar Nicolas II une supplique en leur faveur. Lorsque l'émigration fut résolue, les Quakers firent preuve d'une charité énergique et prompte. Ils organisèrent à Londres un *Comittee of Friends* et ouvrirent une souscription. De son côté, Tolstoï publiait un *Appel pour les Doukhobors* et plusieurs de ses disciples le secondaient. En peu de temps,

on rassembla vingt mille roubles; les Doukhobors avaient réussi à réaliser quarante-sept mille roubles. La secte envoya, pour la représenter auprès du Comité, Pierre Makhortov et Ivan Ivine, qui arrivèrent à Londres en juillet 1898.

On n'était pas assez riche pour transporter tous les sectaires du Grand Parti. Mais on décida de commencer par l'émigration des plus misérables sur un territoire anglais. L'île de Chypre fut proposée. Ivine et Makhortov, qui la visitèrent, en eurent une impression défavorable; mais les Doukhobors du Caucase ne pouvaient plus attendre. Onze cent vingt-six d'entre eux s'étaient réunis à Batoum; ils avaient vendu leur dernier avoir et ils guettaient le signal pour s'embarquer. Leur situation devenait critique, les autorités russes commençant à s'impatienter. Le bruit courait avec quelque persistance qu'on allait arrêter les émigrants et les envoyer en Mandchourie afin qu'ils y étendissent la civilisation russe. Affolés, ceux-ci télégraphièrent en Angleterre : « Le terme de nos passeports s'écoule, le temps manque pour faire de nouvelles enquêtes sur les terres d'émigration. » Et enfin : « Si l'on veut de nous à Chypre, nous partons. » Au dernier moment, une difficulté nouvelle avait surgi. Le gouvernement anglais, effrayé de se voir sur les bras ce millier de pauvres gens, exigeait le dépôt de deux cent cinquante roubles de garantie pour chaque émigrant. Les Quakers réussirent à faire abaisser ce tarif à cent cinquante roubles; en outre, ils trouvèrent cent mille roubles qui achevèrent de rendre possible le transport à Chypre des onze cent vingt-six Doukhobors de Batoum.

Le départ se fit avec allégresse, mais l'arrivée fut une déception. Le climat de Chypre est chaud et mal-

sain; les Doukhobors, affaiblis par de longues privations, souffrirent des fièvres. M. Birukov, qui les avait rejoints et qui partagea leurs tribulations, raconte qu'il les trouva pleins de vaillance, respectueux de leurs nouveaux voisins et préoccupés surtout des frères restés là-bas, au Caucase.

Dans une lettre qu'ils écrivirent aux Quakers pour les remercier, ils disent, en toute franche simplicité : « Nous vous prions instamment de ne pas entrer en de grandes dépenses pour notre installation ici, mais, si vous le pouvez, de nous transférer dans un autre lieu plus conforme à notre genre de vie. A ce que nous avons entendu dire, le Canada serait ce lieu... Nous savons que beaucoup des nôtres sont restés au Caucase dans de grandes souffrances et une complète misère et nous vous prions de penser à eux d'abord. » A Chypre, comme antérieurement au Caucase, les sectaires s'attirèrent la sympathie des habitants. Même on les vénérait. Dès les premiers temps, ils débattirent avec les populations turques de l'île des questions religieuses : leur doctrine paraissait belle, mais difficilement applicable.



Parmi les Doukhobors non encore émigrés, il y en avait environ deux mille, dispersés dans les villages géorgiens, dont la situation était particulièrement lamentable et réclamait un secours plus rapide. La somme nécessaire à leur transport au Canada fut trouvée grâce à Tolstoï. Sacrifiant sa nouvelle conception de l'art, — qui lui fait condamner les œuvres d'imagination pure, du genre d'*Anna Karénine*, — il

décida de publier dans des journaux étrangers plusieurs récits et son grand roman de *Résurrection*; il renonçait à perfectionner ces œuvres et les abandonnait telles quelles à l'éditeur. « C'est ce qui m'est arrivé autrefois pour ma nouvelle *les Cosaques*, écrit-il à M. Tchertkov : je ne pouvais la finir; mais alors je perdis beaucoup aux cartes et, pour payer ma dette, je remis cette nouvelle à la rédaction d'un journal... Maintenant, la raison est beaucoup plus noble[1]. » Tous les bénéfices réalisés ainsi furent consacrés aux Doukhobors. En outre, Tolstoï s'adressa à ses amis, qui répondirent généreusement à sa requête.

Le Canada convenait parfaitement à l'émigration. La terre y est abondante et le prix n'en est pas élevé. La nature du sol correspond aux habitudes agricoles des Doukhobors. Surtout le gouvernement canadien n'exigeait aucune garantie pour les émigrants et, tout au contraire, s'offrait à leur venir en aide.

Ivine et Makhortov furent envoyés au Canada pour visiter le territoire. Le prince Khilkov les accompagnait, ainsi que M. Mood qui se chargea de tous les pourparlers. Le Canada s'engageait à respecter pleinement la liberté de conscience des Doukhobors et les affranchissait du service militaire.

Les amis des Doukhobors louèrent à Liverpool un vapeur, le *Lake Huron*, qui fut à Batoum le 6/18 décembre 1898 et qui le 10/22 emportait au Canada deux mille soixante sectaires. Ils furent reçus, à leur arrivée, de la manière la plus cordiale; on avait préparé avec soin les wagons qui devaient leur servir, on y avait placé des provisions. Un second bateau,

1. Cité par la *Revue Blanche* du 1er janvier 1899.

le *Lake Superior*, quitta Batoum, au mois de janvier suivant, avec dix-sept cents émigrants. Ce même transport, au printemps de 1899, alla chercher les Doukhobors de Chypre; les frais de ce voyage avaient été payés par les Quakers et par deux dames russes. Enfin, très peu de temps après, le *Lake Huron* abordait au Canada avec deux mille huit cent dix-huit Doukhobors de Kars qui voyageaient à leurs frais.

Il y avait donc au Canada, dans l'été de 1899, plus de sept mille Doukhobors qui se répartirent ainsi : quatorze cents d'entre eux s'installèrent dans l'Alberta, près de la rivière Saskatchewan, les autres dans la province d'Assiniboïa entre Yorktown et la Swan River. Ce dernier groupe, qui est de beaucoup le plus important, se subdivise en deux parties : la colonie du nord près de la Swan River et la colonie du sud près d'Yorktown.

De cette population nombreuse, une grande moitié ne possédait rien. La colonie de l'Alberta comprenait les sectaires un peu plus fortunés, arrivés par le quatrième convoi; ceux-ci purent acheter des chevaux, des bœufs et des fourgons. Ils eurent néanmoins à se débattre contre bien des difficultés et leur première récolte fut mauvaise. La colonie d'Yorktown, composée principalement d'exilés ruinés au Caucase, était la plus misérable. Il y eut un immense effort d'énergie à faire : les nouveaux colons se trouvaient au milieu de gens hospitaliers sans doute, mais pour lesquels le principe du *self help* était une loi.

Les Doukhobors ne connaissaient ni la langue du pays, ni ses mœurs, ni ses coutumes; leurs habitudes de travail et leur faculté d'adaptation leur vinrent en aide. Le sol leur fut concédé à de très bonnes condi-

tions. Le Canada contient d'immenses territoires non défrichés, subdivisés en lots d'une étendue déterminée. Le gouvernement accorda à chaque Doukhobor âgé de plus de dix-sept ans et à chaque femme veuve un *homestead* (160 acres). Le colon s'engageait à travailler sur sa terre au moins six mois par an, à avoir défriché au bout de trois ans trente acres, ou bien à posséder quarante têtes de bétail, ou encore à avoir fait des constructions telles qu'un moulin, par exemple, ou des fermes. En outre, il devait, après ce délai, payer une patente de dix dollars.

Les Doukhobors furent secondés de diverses manières. D'abord, les cinq dollars que le gouvernement canadien paie aux compagnies de transport par émigrant qu'elles lui apportent, furent remis aux organisateurs de l'émigration et M. Mood eut ainsi trente-cinq mille dollars à verser dans la caisse commune des Doukhobors. Puis, les Quakers de Philadelphie leur envoyèrent du bétail, des charrues, des semences et des provisions. Enfin, l'initiative privée leur fut secourable, et c'est ainsi qu'ils reçurent du comte Tolstoï cinq mille dollars. De Suisse, d'Angleterre et de Russie d'autres donations arrivèrent. Mais les Doukhobors ne pouvaient ni ne désiraient vivre indéfiniment de bienfaisance; ils se mirent courageusement au travail. Avec un remarquable sens pratique, ils se partagèrent la besogne. Il ne suffisait pas de labourer et de bâtir, mais il fallait aussi de l'argent immédiat. Donc, les hommes allèrent chercher du travail au dehors, sur les lignes de chemins de fer en construction, dans les fermes ou les mines, tandis que les femmes bâtissaient les maisons, traînaient les poutres à plusieurs lieues de distance, labouraient en s'attelant elles-mêmes aux charrues. La nourriture était

insuffisante. Dans un village, on manqua de sel pendant trois semaines. Pour restaurer leurs forces, après le labeur de bêtes de somme qu'elles accomplissaient, les pauvres travailleuses n'avaient souvent que de l'eau et du pain. L'hiver de 1899-1900 fut très dur; la maladie s'en mêla, et les médicaments les plus simples faisaient défaut à cette masse surmenée et haletante.

Mais, dès le second hiver, leur situation s'est bien améliorée. Le nombre de leurs maisons s'est accru; les dettes qu'ils avaient dû contracter d'abord diminuent. Même, les Quakers ayant envoyé à la colonie d'Yorktown deux cent dix moutons, les Doukhobors écrivent: « Nous acceptons avec le même sentiment de reconnaissance que pour vos précédents cadeaux, mais avec de la honte pour nous-mêmes. Nous savons qu'il y a plusieurs milliers et millions d'hommes qui manquent d'un morceau de pain noir et qui peinent à un travail excessif. Sachant cela, nous ne croyons pas avoir le droit de nous ranger parmi les indigents, bien que nous n'ayons pas de superflu. »

De même qu'ils avaient été obligés, en arrivant au Caucase, de modifier leur genre de vie, ils s'aperçoivent vite, au Canada, que leur habitude de se grouper en grands bourgs n'est plus de mise. Les villages se fractionnent; par endroits même, des familles s'installent isolément.

Cette nouvelle organisation paraît être une menace pour cet idéal d'une vie communautaire, qu'ils ont tant de fois essayé de réaliser et qui leur échappe toujours. Nicolas Zibarov, devenu colon d'Assiniboïa, écrit, au mois de novembre 1900 : « Notre vie se passe bien, grâce à Dieu. Le besoin matériel se fait moins sentir et nous avons ce qu'il nous faut... Mais, dans

la vie spirituelle, notre Doukhoborie n'a plus la même union; quelques-uns ont laissé de côté les commandements de Dieu et n'agissent que d'après leur propre désir... Sûrement il y aura un schisme dans notre communauté[1]... »

En effet, parmi les Doukhobors les moins pauvres, ceux de l'Alberta, le sentiment religieux parut s'affaiblir. Au contraire, il resta très vivace chez ceux qui eurent le plus à souffrir au Caucase et qui firent ensuite le désastreux voyage de Chypre. Nicolas Zibarov écrit encore : « Il y a parmi nous des gens qui vivent tout à fait chrétiennement et qui comprennent la loi du Christ d'une façon non pas extérieure, mais intérieure. Certes, beaucoup d'entre les nôtres ont, depuis l'installation au Canada, changé du tout au tout et ne songent plus à la vie éternelle. Un de nos vieillards, Vassili Popov, qui fut très riche, exhorta en pleurant toute notre commune à ne pas demeurer dans la paresse et dans le sommeil, l'orgeuil et la haine; il nous dit d'apprécier le bonheur que nous avions de posséder une pleine liberté de croyance. Car, ici, nous n'avons pas à redouter de persécutions ni de famines. Et il nous pria de mener notre œuvre à bien[2] ».

Les Doukhobors reçurent aussi les conseils de celui qu'ils appellent « le grand-père Tolstoï ». Il les conjura de ne point céder à la « séduction » d'une vie tranquille et sûre. Il leur rappela qu'ils avaient consacré tout leur effort à l'affirmation de certains principes qu'ils ne devaient plus maintenant laisser tomber en

1. *La situation économique des Doukhobors au Canada*, par M. Bontch-Brouévitch, *Narodnoe Khosiaïstvo*, mai 1901.
2. *Id.*, *ibid.*

désuétude; tel le principe de la vie communautaire. Et Tolstoï leur indiqua le danger qu'il y avait pour eux à s'éloigner les uns des autres, au lieu de travailler ensemble et de vivre ensemble de la même vie [1].

L'élan religieux que signalait Zibarov dans une partie de la population doukhobore se manifesta de la manière suivante. Le 22 juin 1900, les « délégués des sociétés de la *Fraternité universelle* [2] près de Yorktown » adressent au gouvernement du Canada une supplique tendant à obtenir trois modifications au régime de la Colonie :

1° La propriété individuelle constituant « une violation évidente de la volonté de Dieu », les Doukhobors demandent que la terre leur soit concédée sans aucune répartition personnelle, ainsi que le gouvernement canadien procède à l'égard des populations indiennes.

2° Le mariage n'étant légal « qu'en vertu d'un pur sentiment d'attraction morale entre l'homme et la femme », le transformer en une inscription sur les registres de l'état civil est encore une violation des lois de Dieu; les Doukhobors demandent donc à n'être soumis « à aucune institution humaine concernant les unions nuptiales, qui sont du domaine de Dieu et de la conscience ».

3° L'inscription des naissances et des décès sur les registres de l'état civil n'est pas moins inacceptable, parce que « le Père céleste sait qui il envoie au monde et qui il en retire, et cette volonté de Dieu est seule nécessaire et importante pour les hommes ».

1. « Lettre de Tolstoï aux Doukhobors émigrés au Canada » dans *les Rayons de l'Aube*, trad. de J.-W. Bienstock.

2. Les Doukhobors avaient pris ce nom en 1896 sur le conseil de Pierre Vériguine.

M. Mood essaya vainement de démontrer aux Doukhobors que les petites formalités auxquelles le gouvernement canadien les astreignait n'entravaient pas la liberté de leur conscience. Ils répondirent très fermement à ses représentations et affirmèrent leur volonté de ne transiger sur aucun point. Ils lui rappelèrent qu'au sujet de l'héritage de Loukéria ils avaient sacrifié la loi divine aux institutions humaines en s'adressant aux tribunaux, et qu'il en était résulté, parmi eux, un trouble de conscience dont ils avaient eu beaucoup de mal à se remettre.

La réponse du gouvernement, datée du 7 janvier 1901, refuse de faire aux Doukhobors une situation particulière parmi les émigrants qu'il accueille. « Les lois sont les mêmes pour tous les habitants du Canada, de l'Atlantique au Pacifique, et elles sont obligatoires pour tous. C'est pourquoi il ne saurait être question, un seul moment, de les modifier pour les Doukhobors. »

Ceux-ci répondent : « Nous comprenons qu'à cause des différences qui existent entre vous et nous en ce qui concerne le sens et le but de la vie, le gouvernement a autant de difficulté à satisfaire notre désir et conséquemment à limiter l'intrusion des lois dans notre vie, que nous à accepter vos lois comme guide de la vie... Maintenant, nous sommes obligés de vous prier d'être assez bons pour nous permettre de rester au Canada jusqu'à ce que nous trouvions un autre pays où nous fixer, ou jusqu'à ce que nous soyons convaincus que les hommes qui veulent établir leur vie sur une base chrétienne n'ont plus de place sur terre[1]. »

Le gouvernement canadien voudrait mettre un

1. *La Pensée libre*, n° 3.

terme à cette vaine discorde. Dans une communication officielle du 28 juillet 1901, il exprime ses regrets du refus que les Doukhobors opposent aux conseils modérés de M. Mood et de leurs amis les Quakers et il leur rappelle qu'ils doivent recevoir la terre sans délai : « Si vous ne le faites pas, il nous sera impossible de garder plus longtemps la terre inoccupée; d'autres viendront et s'y installeront. » Les Doukhobors, entêtés dans leur idée d'autonomie, qui est pour eux un principe religieux, refusent encore de céder. Si l'on tient absolument à inscrire chaque *homestead* au nom de quelqu'un, qu'on le fasse, « mais il faut pour nous que la terre soit indivise... Nous vous répétons que nous vivons comme une seule ferme ».

Ne trouvant pas au Canada l'indépendance absolue qu'ils avaient espérée, les Doukhobors ont lancé, voici deux ans, un « Appel à l'humanité »[1]; ils priaient qu'on leur dît s'il existait quelque part un endroit où ils pussent être supportés, où ils pussent s'établir et vivre sans qu'on les obligeât à enfreindre les lois de leur conscience et de la vérité. Un grand silence accueillit cet appel.

***

Où en sont à présent les Doukhobors, que deviennent-ils? C'est ce que l'on ne peut dire avec une absolue précision. Les nouvelles que l'on reçoit du Canada sont incomplètes, quelquefois contradictoires et souvent se rapportent à un groupe restreint des sectaires sans que l'on puisse en tirer de conclusions pour la communauté.

1. *Pensée libre*, 13.

Il semble que bon nombre d'entre eux s'accommodent du régime, en somme libéral, que le gouvernement canadien leur a accordé. Ceux-là comprennent, sans doute, que nulle part ailleurs ils ne trouveraient mieux et ils paraissent s'installer définitivement dans leur nouvelle colonie, quitte à sacrifier quelques-unes de leurs plus irréalisables chimères. Peu de mois après leur arrivée, on reconnaissait déjà en eux de « précieux immigrants, qui feraient honneur à leur nouvelle patrie ». Le ministre de la justice, M. Mills, a constaté qu'aucun délit ne leur était imputable; quant aux petites difficultés qui par hasard survenaient, il disait : « Le temps leur apprendra à mieux comprendre nos lois... Nous devons être patients ».

Mais tous ne consentent pas, parmi les Doukhobors, à se déclarer satisfaits de l'insuffisante conformité de leur vie avec leur rêve. L'appel à l'humanité fut le cri de quelques esprits ardents et inquiets, toujours plus épris d'un idéal impossible, que leurs pères ont poursuivi avant eux et qu'eux-mêmes recherchent plus opiniâtrement à mesure qu'ils semblent, avec l'aide des circonstances, s'en être un peu rapprochés.

Beaucoup sont partis, ne voulant pas recevoir de terres à titre individuel. Ils sont allés dans l'Amérique du Sud ou ailleurs, abandonnant la communauté défaillante : il est difficile de savoir quelle vie ils mènent, où ils la mènent, ce qu'il adviendra de leur confrérie éparpillée.

Dernièrement, on a publié une lettre naïve et paradoxale qui émane d'un groupe de Doukhobors dont on ne saurait dire l'importance ni la situation dans la secte. Ils s'adressent au monarque assurément le moins

prêt à les comprendre, — au sultan Abdul-Hamid. Voici ce document, bizarre et pathétique :

« Majesté! Avant de faire appel à votre bonté nous voulons vous dire quelques mots de nous. En l'an 1898-1899, au nombre de 7,000, nous sommes venus de Russie au Canada. Nous avions entendu dire que c'était un pays de liberté religieuse, mais il y a eu un malentendu ; — il existe bien au Canada une certaine liberté : ce n'est pas celle que nous avons cherchée.

« Nous croyons que Dieu dirige le monde, et n'admettons d'autres lois que ses commandements. Et voilà pourquoi nous ne voulons pas nous soumettre aux lois et aux institutions d'un gouvernement quelconque, étant tous sujets de Dieu et fidèles à notre Souverain.

« L'espoir qu'au Canada on nous laisserait vivre selon nos croyances, a été déçu : on nous a bien libérés du service militaire puisqu'il nous est interdit de porter des armes et d'attenter à la vie du prochain : mais dans tout le reste on s'est efforcé de faire de nous des sujets anglais et non des sujets de Dieu. On ne veut pas nous donner de terrains si nous n'obéissons pas aux lois et règlements canadiens.

« Nous faisons le serment devant Dieu que cela nous est impossible et que nous sommes prêts à endurer tous les supplices plutôt que de renier notre Maître.

« Et maintenant nous nous adressons à votre bonté pour vous prier non seulement comme monarque, mais surtout comme homme, d'avoir pitié de nos familles et de nos enfants. En vagabonds de Dieu sur cette terre, nous vous demandons seulement un asile dans votre grand empire.

« Nous vous demandons seulement un petit coin de terre pour y travailler de nos mains, sans être con-

traints à l'obéissance des lois humaines et à l'obligation d'être sujets de quelqu'un d'autre que Dieu.

« Nous tenons à ajouter que nous ne mangeons ni viande, ni lait, ni œufs, et que notre nourriture ne se compose que de légumes et de fruits. Laissant la liberté à tout ce qui vit, il nous est impossible de faire du mal non seulement aux hommes, mais même aux animaux; nous n'avons aucun bétail à notre service, et tous nos travaux sortent de nos propres mains.

« C'est pourquoi nous vous prions encore de nous accorder un terrain, qui pourrait être cultivé sans animaux domestiques et que nous transformerions en champs et en jardins pour notre existence.

« Nous prions Dieu de verser dans votre cœur de la bonté pour nous, et nous Le prenons à témoin que notre supplique n'est pas inspirée par l'intérêt mais par notre désir de Lui rester fidèles [1]. »

Maintenant, Pierre Vériguine, ayant achevé son temps de Sibérie, a été remis en liberté. Il a tenu récemment à Londres un meeting.

Reprendra-t-il sa place à la tête du mouvement doukhobor pour le diriger; et empêchera-t-il que ne se disperse et ne s'épuise la pensée morale qui avait soulevé des milliers de sectaires? Cela est incertain. Il ignore lui-même ce qu'est devenu l'ascendant qu'il avait jadis sur eux. « Je n'ai pas vu mes frères depuis quinze ans, a-t-il dit, et je ne sais même pas si maintenant ils voudraient m'écouter. »

Son action, si elle se manifeste effectivement, renforcera le parti des intransigeants. Pierre Vériguine est d'avis, en effet, que les Doukhobors ne doivent pas

1. *L'Européen*, 24 janvier 1903.

accepter les conditions que le gouvernement canadien voudrait leur imposer. Sur la propriété foncière individuelle, le mariage civil, l'enregistrement des naissances et des décès, il n'admet aucune compromission. Il considère que l'absolu dénuement est la condition nécessaire de la liberté morale : il affirme que ceux des sectaires qui ont remis aux fonctionnaires du gouvernement l'argent qu'ils possédaient ont bien fait, étant ainsi devenus libres.

Mais il dit : « Je suis un membre ordinaire de la communauté doukhobore ». Il ne s'arroge aucun droit d'exercer, sur ses frères, une autorité quelconque, puisque l'essentiel de la doctrine consiste à nier le pouvoir d'un homme sur un autre homme.

TABLE DES MATIÈRES

558-03. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 6-03.

